

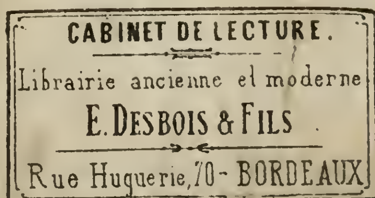
LE MARCHAND D'ANTIQUITÉS.

CHAPITRE PREMIER.

—

Mes lecteurs ne doivent pas s'attendre à apprendre où je demeure. C'est un fait qui, quant à présent, n'intéresserait personne; mais comme il pourrait s'établir entre eux et moi par la suite des relations de sympathie et d'amitié, qui leur inspireraient peut-être le désir de me connaître personnellement, et qu'il serait même possible que la plus légère circonstance se rattachant à moi, et même le lieu de ma résidence, eussent quelque charme pour eux, je crois devoir les prévenir, dès le commencement de notre connaissance, qu'ils n'en sauront jamais que le peu que je vais leur dire.

J'habite un vénérable faubourg de Londres, et j'y demeure dans une vieille maison aussi silencieuse aujourd'hui qu'elle était bruyante dans un temps bien éloigné de nous, quand elle était le séjour de cavaliers pimpants et de belles dames. Lorsque je



vins m'y établir, — et il y a déjà bien des années, — mes voisins furent curieux de savoir qui j'étais, d'où je venais, et pourquoi je menais une vie si solitaire. Quand on vit qu'on ne pouvait satisfaire sa curiosité sur aucun de ces points, je devins un foyer de fermentation, et l'on fit courir sur moi des bruits de toute espèce. J'étais un espion, un sorcier, un voleur d'enfants, un proscrit, un monstre. Les mères rappelaient leurs enfants qui jouaient dans la rue, dès qu'elles m'apercevaient, et les hommes me regardaient avec un air de méfiance et proféraient des malédictions contre moi.

Mais quand, avec le temps, on vit que, bien loin de faire du mal et de nuire à personne, j'étais obligeant et serviable envers tout le monde, les choses changèrent de face. Les femmes et les enfants ne s'enfuyaient plus en me voyant approcher; les hommes, au lieu de me regarder de travers, me faisaient un signe amical de tête, et me souhaitaient le bonjour. Enfin je ne fus plus ni sorcier, ni monstre; on m'appelait le vieux Humphrey, — le bon M. Humphrey, — et quelquefois Humphrey le laid, car je dois déclarer à mes lecteurs que je suis vieux, laid et boiteux.

La nuit est en général le temps de la journée que je choisis pour me promener. Pendant l'été je sors souvent de chez moi au point du jour, et je passe toute la journée dans les champs, et de préférence dans les lieux les plus solitaires; mais le reste de

l'année, je ne quitte guère ma maison que lorsque la nuit va tomber, quoique j'aime la lumière du ciel, et que je sente l'air de gaieté qu'elle répand sur la terre, aussi bien qu'aucune des créatures qui l'habitent.

J'ai pris cette habitude peu à peu, tant parce qu'elle est favorable à mon infirmité, que parce qu'elle me fournit plus d'occasions de méditer sur le caractère et les occupations de ceux que je rencontre dans les rues. L'éclat du grand jour et l'air affairé des passants ne conviennent pas à mes goûts. Une physionomie entrevue à la lueur d'un réverbère ou de la lampe d'une boutique me donne souvent plus à penser que si je la voyais tout à loisir en plein jour; et, s'il faut dire toute la vérité, l'obscurité de la nuit est plus obligeante à cet égard que la clarté du soleil, qui détruit quelquefois en un instant, sans remords et sans cérémonie, un château bâti en l'air, au moment où il vient d'être achevé.

Ce passage constant d'allants et de venants, ce mouvement interminable, ce bruit perpétuel de pieds qui usent le pavé, et rendent lisses et luisantes des pierres inégales et raboteuses, — n'est-il pas étonnant que tout cela ne soit pas insupportable pour ceux qui demeurent dans des rues étroites? Qu'on se figure un malade habitant un local comme la cour de Saint-Martin, forcé, comme si c'était une tâche dont il dût s'acquitter au milieu des souf-

frances et de la fatigue, d'entendre le bruit continuel des pieds des passants; distinguant la marche de l'enfant de celle de l'homme fait; le pas du mendiant en savates de celui du freluquet en bottes; le son du pied du promeneur de celui de l'homme affairé; le talon incertain de la coureuse de rue, de la pointe du pied légèrement appuyé de celui qui court après le plaisir. — Qu'on se représente ce malheureux poursuivi jusque dans ses rêves par le fracas et le tapage de ce fleuve vivant et roulant ses eaux sans interruption, comme s'il était condamné à être enterré, mort mais conservant l'ouïe, dans un cimetière bruyant, sans espoir de repos pendant des siècles à venir.

Vient ensuite la foule qui passe et repasse sans cesse sur les ponts, — du moins sur ceux où l'on peut passer sans payer, — où les uns s'arrêtent pour regarder nonchalamment couler l'eau, avec quelque vague idée qu'à une certaine distance elle coule entre des rives moins resserrées, et qui vont toujours en s'élargissant jusqu'à ce qu'elle arrive dans le vaste réceptacle de la mer, — et les autres pour se reposer de la fatigue qu'ils ont subie en portant de lourds fardeaux; et songer, les coudes appuyés sur le parapet, qu'on serait bien heureux de pouvoir passer la vie à fumer, et à dormir sur une toile goudronnée étendue au soleil, à bord d'une barge qui n'a d'autre ambition que de suivre le cours de l'eau; — tandis que quelques uns, for-

mant une classe bien différente des deux premières, et qui portent un fardeau bien plus lourd, se souviennent d'avoir lu ou entendu dire que la mort qu'on trouve dans l'eau n'a rien de pénible, et que de tous les modes de suicide, c'est le plus facile et celui qui fait le moins souffrir.

Et quelle foule remplit aussi le marché de Covent-Garden, pendant le printemps et l'été, dès le lever du soleil, quand l'air y est embaumé par le parfum de mille fleurs odoriférantes, parfum qui l'emporte sur l'odeur fétide des feuilles de choux, et autres débris de légumes vendus vers la fin de la nuit, et qui fait chanter de joie la grive dont la cage est suspendue à côté de la croisée d'une mansarde. Pauvre oiseau! Lui seul dans tout le voisinage a quelque analogie avec des captifs d'un autre genre, — des fleurs resserrées dans des pots, qui se flétrissent sous la main chaude de ceux qui les marchandent, et dont la tête se courbe vers la terre en attendant le moment où quelques gouttes d'eau les mettront en état de la relever, pour plaire à de vieux commis, qui se rendent à leur bureau, et qui sont tout surpris de voir que leurs idées se dirigent vers la campagne.

Mais je n'ai pas dessein d'entrer dans de plus longs détails sur mes perambulations. Mon intention est de raconter une aventure qui m'est arrivée dans une de ces promenades, et c'est ce qui m'a conduit à en parler par forme de préface.

Une nuit que je me promenais ainsi dans la Cité, et que je marchais à pas lents à mon ordinaire, plongé dans des réflexions dont le sujet variait à chaque instant, je fus arrêté par une question que je ne compris pas sur-le-champ, mais qui semblait m'être adressée, et que me faisait une voix presque enfantine dont la douceur me frappa. Je me retournai sur-le-champ, et je vis à côté de moi une jolie petite fille, qui me demanda une seconde fois quel chemin elle devait prendre pour se rendre dans une certaine rue, située dans un quartier de Londres fort éloigné de celui où nous étions.

— C'est bien loin d'ici, mon enfant, — lui répondis-je.

— Je le sais, monsieur, — répliqua-t-elle avec timidité, — je sais que c'est bien loin; car j'en suis partie avant la nuit.

— Toute seule?

— Oui, monsieur; — je ne suis pas peureuse, mais en ce moment je suis effrayée, parce que j'ai perdu mon chemin.

— Et pourquoi vous adressez-vous à moi? — Si je vous indiquais une fausse route?

— Je ne crains pas cela, monsieur. Vous êtes si vieux! et vous marchez si lentement!

Je ne puis exprimer combien je fus ému par le ton naïf de cette petite créature; une larme brillait dans ses yeux, et tout son corps tremblait, tandis qu'elle me regardait en face.

— Venez, — lui dis-je, — je vous y conduirai.

Elle mit sa main dans la mienne avec autant de confiance que si elle m'eût connu depuis son berceau, et nous marchâmes ensemble, la petite fille réglant son pas sur le mien, et paraissant me conduire et prendre soin de moi, au lieu d'être sous ma protection. Je remarquai que de temps en temps elle jetait sur moi un regard à la dérobée, comme si elle eût voulu s'assurer que je ne la trompais pas, et chacun de ces regards, partant d'un œil vif et perçant, semblait ajouter à sa confiance.

Mes yeux exprimaient sans doute l'intérêt et la curiosité aussi bien que ceux de l'enfant, car cette jeune fille n'était cetainement qu'une enfant, quoique, d'après quelques observations que j'avais faites, je crusse que sa petite taille et ses membres délicats pussent la faire paraître plus jeune qu'elle ne l'était réellement. Sa mise n'avait aucune prétention à la parure, mais était propre et décente, et n'annonçait ni pauvreté ni négligence.

— Qui vous a envoyée si loin toute seule? — lui demandai-je, chemin faisant.

— Quelqu'un qui a beaucoup de bontés pour moi.

— Et que veniez-vous faire dans ce quartier de la ville?

— C'est ce que je ne dois pas dire, répondit-elle avec fermeté.

Il y avait dans le ton de cette réplique quelque

chose qui me fit regarder cette petite créature avec un air de surprise involontaire, car je ne concevais pas quel genre de message pouvait l'avoir ainsi préparée à répondre aux questions. Ses yeux vifs semblaient lire dans mes pensées, car en rencontrant les miens, elle ajouta qu'il n'y avait aucun mal à ce qu'elle avait fait, mais que c'était un grand secret, — un secret qu'elle ne connaissait pas elle-même.

Elle parlait ainsi, sans avoir l'air de vouloir ruser ou tromper, et avec une apparence de franchise qui portait l'empreinte de la vérité. Elle continua à marcher, se familiarisant avec moi à mesure que nous avancions, et causant avec gaieté chemin faisant. Elle ne me parla de sa demeure que pour me dire que nous prenions pour nous y rendre un chemin qu'elle ne connaissait pas, et elle me demanda si c'était le plus court.

Pendant que nous marchions ainsi, je cherchai à expliquer cette énigme de vingt manières différentes, et aucune ne me parut satisfaisante. J'aurais pourtant été honteux de profiter du caractère ingénu d'un enfant ou de sa reconnaissance pour contenter ma curiosité. J'aime les enfants, et ce n'est pas peu de chose que de voir ces petits êtres que Dieu vient d'envoyer si récemment dans le monde, nous aimer à leur tour. Comme la confiance qu'elle m'avait témoignée m'avait plu, je résolus de m'en montrer digne, et de faire honneur à la nature, qui l'avait portée à me l'accorder.

Il n'y avait pourtant aucune raison pour que je dusse m'abstenir de voir la personne qui l'avait inconsidérément envoyée pendant la nuit, et toute seule, à une si grande distance; et comme il pouvait se faire que, si elle se voyait près de sa maison, elle prît congé de moi et me privât de cette occasion, j'évitai les grandes rues, et pris un chemin détourné pour y arriver. Ce ne fut donc qu'en entrant dans la rue où elle demeurait qu'elle reconnut où nous étions. Battant des mains de plaisir, elle courut en avant, s'arrêta devant une porte à peu de distance, et attendit pour y frapper que je l'eusse rejointe.

La partie supérieure de cette porte était vitrée, et n'était protégée par aucun contrevent, ce que je ne remarquai pas sur-le-champ; car tout était noir et silencieux dans l'intérieur. Il me tardait, ainsi qu'à l'enfant, qu'on vînt l'ouvrir. Elle frappa une seconde et une troisième fois; enfin un certain bruit dans la maison nous annonça qu'on remuait dans l'intérieur, et bientôt une faible lumière se montra à nos yeux à travers le vitrage. Elle n'approcha que lentement; il semblait que celui qui la portait avait à se frayer un chemin parmi des objets épars çà et là; et avant que la porte fût ouverte, j'eus le temps de voir quelle espèce de personne s'avançait vers nous, et quel genre d'appartement il traversait.

C'était un vieillard de petite taille, dont la tête était couverte de longs cheveux gris. Comme il te-

nait sa lumière élevée de côté à la hauteur de son visage, je pus distinguer tous ses traits et toutes ses formes ; et quoique les années y eussent opéré de grands changements, il me parut que l'ensemble avait quelque chose qui rappelait la physionomie de ma jeune compagne. Il en avait certainement les yeux bleus et brillants ; mais l'âge et les soucis avaient creusé de si profonds sillons sur toute sa figure, que là se bornait toute la ressemblance.

La salle qu'il traversait à pas lents était un de ces réceptacles d'antiques et de curiosités qui semblent se tapir dans des coins obscurs de cette capitale et cacher leurs trésors poudreux aux regards du public avec ombrage et méfiance. On y voyait çà et là des cottes de mailles avec cuissards et brassards, qui ressemblaient à des esprits en armures ; des sculptures fantastiques en bois et en pierre provenant de différents cloîtres ; des armes rouillées de toute espèce ; des figures grotesques en porcelaine, en bois, en bronze et en ivoire ; des meubles de siècles passés depuis long-temps, et des tapisseries dont le dessin semblait avoir été tracé par des rêves. L'aspect hagard du petit vieillard convenait admirablement au local. On aurait pu croire qu'il avait été à tâtons dans de vieilles églises, dans des tombeaux écroulés, et dans des châteaux abandonnés, pour ramasser de ses propres mains toutes ces dépouilles. Dans toute sa collection, il ne se trouvait rien qui ne fût par-

faitement en harmonie avec lui; rien qui parût plus vieux ou plus usé.

En tournant la clef dans la serrure, il me regarda avec un air de surprise, qui augmenta encore quand ses yeux se tournèrent sur l'enfant. Lorsqu'il eut ouvert la porte, la petite fille lui raconta en peu de mots pourquoi nous nous trouvions ensemble.

— Que Dieu te protège, mon enfant! — dit le vieillard en lui passant la main sur la tête; — comment as-tu pu te tromper de chemin? Que serais-je devenu si je t'avais perdue?

— J'aurais toujours trouvé le moyen de revenir près de vous, grand-papa, — répondit-elle d'un air hardi, — je vous en réponds.

Le vieillard l'embrassa, et se tournant vers moi, il m'invita à entrer, ce que je fis. Il ferma la porte au double tour, et marchant devant moi avec la lumière, il me fit traverser la salle que j'avais vue à travers la porte vitrée, et me conduisit dans une autre avec laquelle la première communiquait par derrière, et où une porte ouverte me fit voir un cabinet dans lequel j'aperçus un lit qui aurait pu servir à une fée, tant il était petit, propre et bien arrangé. L'enfant prit une lumière et entra dans sa petite chambre, me laissant tête à tête avec le vieillard.

— Vous devez être fatigué, monsieur, — me dit-il en m'offrant une chaise près du feu; — comment puis-je assez vous remercier?

— En prenant désormais plus de soin de votre petite fille, mon bon ami, — répondis-je.

— Plus de soin, — s'écria-t-il d'une voix aigre ; — plus de soin de Nelly! — Qui jamais aima un enfant autant que j'aime Nelly (1)?

Il parlait ainsi avec une surprise si évidente, que je ne savais que lui répondre, d'autant plus que, quoiqu'il y eût dans ses manières quelque chose de faible et d'égaré, il y avait dans sa physionomie des linéaments qui annonçaient l'habitude de réflexions profondes et sérieuses, ce qui me convainquit qu'il ne pouvait être tombé dans un état d'enfance et d'imbécillité, comme j'avais d'abord été porté à le supposer.

— Je crois que vous ne faites pas assez d'attention...

— Pas assez d'attention! — pas assez d'attention à elle! — Oh! combien peu vous connaissez la vérité. — Ma petite Nell! — ma chère Nelly!

Il serait impossible à qui que ce soit, n'importe quelles expressions il emploierait, d'exprimer plus d'affection que ne le fit le marchand d'antiquités en prononçant ces six derniers mots. J'attendis qu'il reprît la parole; mais il resta le menton appuyé sur une main, secouant la tête, et les yeux fixés sur le feu.

Nous gardions encore le silence quand l'enfant

(1) Nell, Nelly. — Abréviations familières du nom d'Hélène.

sortit du cabinet, ses cheveux châtains lui tombant sur le cou, et le visage échauffé par la hâte qu'elle avait faite pour venir nous rejoindre. Elle s'occupa sur-le-champ à préparer le souper, et pendant que je la suivais des yeux, je remarquai que le vieillard saisissait cette occasion pour m'examiner de plus près qu'il ne l'avait encore fait. Je fus surpris de voir que l'enfant faisait seule tous les apprêts du repas, et qu'il paraissait qu'il n'y avait dans la maison aucune autre personne que nous trois. Je saisis un moment où elle était absente pour dire un mot à ce sujet, et le vieillard me répondit qu'il y avait peu de personnes d'un âge plus avancé qui fussent aussi soigneuses et aussi dignes de confiance qu'elle l'était.

— C'est toujours avec regret, — lui dis-je, mécontent de ce que je prenais pour de l'égoïsme, que je vois initier les enfants dans les voies de la vie du monde avant qu'ils soient tout-à-fait sortis de l'enfance. C'est vouloir tarir les sources de leur confiance et de leur simplicité, deux des meilleures qualités que le ciel leur ait accordées, — et exiger d'eux qu'ils partagent nos chagrins avant qu'ils soient en état de prendre part à nos jouissances.

— Les sources de ces qualités sont trop profondes pour qu'elles tarissent jamais, monsieur. D'ailleurs les enfants des pauvres n'ont que peu de jouissances, et il faut même acheter pour eux les plaisirs les plus simples de l'enfance.

— Mais, — pardon si je vous parle ainsi, — vous n'êtes sûrement pas assez pauvre pour...

— Elle n'est pas ma fille, monsieur. J'étais père de sa mère, et elle était pauvre. Je ne puis faire aucune épargne; non, pas un penny, quoique je vive comme vous le voyez. Mais, — et appuyant une main sur mon bras, il ajouta en baissant la voix : — Elle sera riche un de ces jours; — elle deviendra une belle dame. Ne pensez pas mal de moi parce que j'emploie son aide; vous voyez avec quel plaisir elle me l'accorde. Elle aurait le cœur brisé si elle savait que je fais faire par un autre ce dont ses petites mains sont capables. — Pas assez d'attention à elle! — répéta-t-il d'un ton de reproche; — Dieu sait qu'elle est la seule pensée et l'unique objet de toute ma vie, et pourtant rien ne me prospère, — rien.

Celle qui était le sujet de notre entretien rentra en ce moment, et le vieillard, m'invitant à me mettre à table, n'en dit pas davantage.

Nous commencions à peine à prendre notre repas, quand on frappa à la porte, et Nelly, partant d'un grand éclat de rire que je fus enchanté d'entendre, car il respirait une gaieté enfantine, s'écria que c'était sans doute le cher vieux Kit (1), qui arrivait enfin.

— Follette! — dit le vieillard, jouant avec les

(1) Abréviation familière du nom de Christophe.

cheveux de l'enfant, elle rit toujours aux dépens du pauvre Kit.

Nelly rit encore de meilleur cœur, et je ne pus m'empêcher de sourire par sympathie. Le vieillard prit une lumière, et alla ouvrir la porte. Quand il revint, Kit était sur ses talons.

Kit était un jeune homme ayant l'air gauche, les cheveux coupés très court, la bouche très grande, les joues rouges, le nez retroussé, et bien certainement l'expression de physionomie la plus grotesque que j'aie jamais vue. Il s'arrêta à la porte en voyant un étranger, fit tourner dans sa main un vieux chapeau parfaitement rond, car il n'y restait aucun vestige de bord, et se tenant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, il nous regardait du coin de l'œil de la manière la plus étrange. J'éprouvai pour lui, à compter de ce moment, un sentiment de reconnaissance, car je vis qu'il était la comédie de la petite fille.

— Il y avait loin, n'est-ce pas, Kit ? lui dit le vieillard.

— Oui, maître; c'était une bonne enjambée.

— Avez-vous trouvé aisément la maison?

— Pas trop, maître, pas trop.

— Et vous avez sans doute gagné de l'appétit?

— Quant à cela, maître, je puis vous en répondre.

Kit avait le tic de se présenter de côté, et de tourner la tête sur une épaule quand il parlait,

comme si ce geste lui eût été nécessaire pour pouvoir faire usage de sa voix. Je crois qu'il aurait paru amusant partout; mais le plaisir que ses manières étranges procuraient à l'enfant, et l'idée qu'elle pouvait trouver un sujet de gaieté dans un logis qui semblait si peu fait pour elle, étaient irrésistibles. Mais ce qui valait encore mieux, c'est que Kit était flatté de la sensation qu'il faisait, et après quelques efforts pour conserver sa gravité, il partit lui-même d'un si grand éclat de rire, qu'il resta plus d'une minute la bouche toute grande ouverte et les yeux fermés.

Le vieillard était retombé dans son premier état d'abstraction, et il ne prit pas garde à ce qui se passait en ce moment. Mais quand Nelly eut cessé de rire, je vis briller dans ses yeux des larmes causées par la plénitude de cœur avec laquelle elle avait accueilli son burlesque favori, après le mouvement d'inquiétude qu'elle avait eu au commencement de la nuit. Quant à Kit, dont le rire était de telle sorte qu'il n'aurait fallu à un peintre qu'un coup de pinceau pour en faire des larmes, il prit une grande tranche de bœuf froid, un énorme morceau de pain, et se retirant dans un coin, il se mit à manger avec voracité.

— Ah! — dit le vieillard levant les yeux sur moi, comme si je lui eusse fait à l'instant la remarque à laquelle il répondait pour la troisième fois, — vous ne sentez pas ce que vous dites en disant que je ne fais pas assez d'attention à elle!

— Il ne faut pas attacher trop de poids à une première impression, mon bon ami.

Non — non. — Nelly, venez ici.

Nelly quitta sa chaise, et lui entoura le cou de ses petits bras.

— Est-ce que je t'aime, Nelly? — Réponds oui ou non.

L'enfant ne lui répondit que par des caresses, et appuya sa tête sur la poitrine de son aïeul.

— Pourquoi pleures-tu? — lui dit le vieillard en la serrant plus fortement contre son cœur — et en jetant sur moi un nouveau regard. — Est-ce parce que tu sais que je t'aime et que tu ne veux pas que j'aie l'air d'en douter en te faisant cette question? — Eh bien! disons que je t'aime tendrement.

— Oui, vous m'aimez, oui, — s'écria l'enfant avec force, — et Kit le sait bien.

Kit, qui en dévorant son souper enfonçait dans sa large bouche, à chaque bouchée, les deux tiers de son couteau, avec la dextérité d'un jongleur indien, suspendit un instant ses opérations en s'entendant interpeller ainsi, et s'écria : — Qui serait assez fou pour dire qu'il n'en sait rien? — Après quoi il se mit hors d'état de continuer la conversation en s'entassant de nouveau une énorme bouchée.

— Elle est pauvre à présent, — dit le vieillard en tapotant une joue de l'enfant, — mais je vous répète, — ajouta-t-il en se penchant vers mon oreille, — que le temps approche où elle sera riche;

il a été long-temps à venir, mais il faut qu'il vienne enfin. Il est arrivé pour d'autres qui n'ont fait que manger et prodiguer ; quand arrivera-t-il pour moi?

— Je suis heureuse comme je suis, grand-papa, — répliqua l'enfant.

— Bon, bon, — dit le vieillard ; — tu ne sais pas... et comment le saurais-tu ? — Et il murmura de nouveau entre ses dents : — Oui, le temps viendra, il faut qu'il vienne enfin, j'en suis sûr; et s'il vient tard, cela n'en vaudra que mieux. — Il soupira de nouveau, retomba dans ses réflexions, et tenant toujours l'enfant entre ses jambes, il parut ne songer à rien de ce qui se passait autour de lui. Il ne s'en fallait alors que de quelques minutes qu'il fût minuit, et je me levai pour m'en aller; ce qui le rappela à lui-même.

— Un moment, monsieur, — me dit-il. — Eh bien ! Kit, il est près de minuit, et vous êtes encore ici? Retournez chez vous, et ne manquez pas d'être ici demain à l'heure ordinaire, car il y a de l'ouvrage à faire. Bonne nuit ! — Allons, Nelly, souhaitez-lui le bonsoir, et qu'il s'en aille!

— Bonsoir, Kit, — dit Nelly, ses yeux pétillant de bienveillance et de bonté.

— Bonsoir, miss Nell, — répondit le jeune homme.

— Et remerciez monsieur, dit le vieillard à ce dernier en me montrant; — sans sa bonté,

j'aurais pu perdre cette nuit ma chère Nelly.

— Non, non, maître, — dit Kit, cela ne serait pas arrivé ; non, non.

— Que voulez-vous dire ? — demanda le vieillard.

— Je l'aurais retrouvée, maître, — répondit Kit. — Oui, si elle avait été sur la surface de la terre, je l'aurais retrouvée aussi vite que qui que ce soit. — Oui, maître. — Ha! ha! ha!

Et ouvrant une large bouche en fermant les yeux, il se mit à rire de nouveau d'une voix de stentor, et s'avançant à reculons vers la porte, il partit en beuglant encore.

Dès qu'il fut parti, et tandis que Nelly s'occupait à débarrasser la table de tout ce qui s'y trouvait, le vieillard me dit :

— Je n'ai peut-être pas eu l'air assez sensible à ce que vous avez fait pour moi cette nuit, monsieur; mais je vous en remercie humblement et cordialement. Nelly en fait autant, et ses remerciements valent mieux que les miens. J'aurais été fâché de vous voir partir dans la croyance que je ne fais pas assez d'attention à elle, ou que je ne suis pas reconnaissant de votre bonté.

— J'en suis sûr, d'après ce que j'ai vu. — Mais, puis-je vous faire une question?

— Sans doute. Quelle est-elle?

— Cette jeune fille, avec tant d'intelligence et de beauté, n'a-t-elle que vous pour veiller sur elle?

N'a-t-elle aucune autre personne pour lui tenir compagnie, pour lui donner des conseils?

— Non, et elle n'en a pas besoin.

— Mais ne craignez-vous pas de ne pas être précisément tout ce qu'il faut pour vous acquitter de fonctions si délicates? Je suis sûr que vous avez les meilleures intentions; mais êtes-vous bien certain que vous avez toutes les qualités nécessaires pour vous charger de cette tutelle? Je suis un vieillard comme vous, et c'est mon âge même qui m'inspire de l'intérêt pour tout ce qui est jeune et qui donne de si belles espérances. Mais ne pensez-vous pas que cet intérêt doit avoir quelque chose de pénible, d'après ce que j'ai vu et appris cette nuit?

— Monsieur, — répondit le vieillard après un moment de silence, — je n'ai pas le droit de m'offenser de ce que vous me dites Il est vrai qu'à bien des égards, je suis l'enfant, et elle est dans la maturité de l'âge; — c'est ce que vous avez déjà vu. Mais, éveillé ou endormi, le jour ou la nuit, malade ou bien portant, elle est le seul objet de toutes mes inquiétudes, et si vous saviez de combien d'inquiétudes, vous me regarderiez d'un œil tout différent. Oui, je vous en réponds. — Ah! c'est une vie fatigante pour un vieillard, — bien fatigante! Mais j'ai à arriver à un grand but, et je ne le perds jamais de vue.

Lui voyant un air d'agitation et d'impatience, je

me détournai pour prendre une redingote dont je m'étais débarrassé en entrant, n'ayant pas dessein d'en dire davantage. A ma grande surprise, je vis l'enfant portant un manteau sur un bras, et tenant en main une canne et un chapeau.

— Rien de tout cela n'est à moi, ma chère, — lui dis-je.

— Non, répondit-elle d'un ton calme, — c'est à grand-papa.

— Quoi! va-t-il sortir cette nuit?

— Sans doute, — répondit-elle en souriant.

— Et vous, qu'allez-vous devenir?

— Moi? je reste ici, comme de coutume.

Je regardai le vieillard avec surprise; mais il était ou feignait d'être occupé à passer son manteau. Je jetai ensuite un coup d'œil sur l'enfant qui allait rester toute la nuit, seule, dans ce sombre appartement.

Elle ne parut pas s'apercevoir de mon étonnement, mais elle continua à aider gaiement son aïeul à arranger son manteau, et quand il fut prêt, elle prit une lumière pour nous éclairer. Voyant que nous ne la suivions pas, comme elle s'y attendait, elle regarda en arrière en souriant, et nous attendit. La physionomie du vieillard me prouva qu'il comprenait la cause qui me faisait hésiter, mais il se borna à incliner la tête en me faisant signe de marcher devant lui, et garda le silence. Je n'avais d'autre ressource que de faire ce qu'il désirait.

Quand nous arrivâmes à la porte, l'enfant, mettant son chandelier par terre, se retourna pour nous souhaiter le bonsoir. Elle leva la tête pour m'embrasser, et se jeta ensuite dans les bras du vieillard, qui lui dit : — Bonne nuit, Nell; et que les anges veillent autour de ton lit! — N'oublie pas tes prières, ma chère enfant.

— Non vraiment, — répondit-elle avec ferveur; — elles me rendent si heureuse!

— Je le sais, et cela doit être, — dit le vieillard. — Que Dieu t'accorde cent bénédictions! Demain matin au point du jour, je serai ici.

— Et vous ne sonnerez pas deux fois, grand-papa; la sonnette m'éveille même au milieu d'un rêve.

Nelly ouvrit alors la porte, dont la partie vitrée était défendue par un volet que j'avais entendu Kit y placer quand il avait quitté la maison, et elle nous fit ses derniers adieux d'une voix dont je me suis mille fois rappelé la douceur. Le vieillard s'arrêta un instant pour entendre fermer les verrous à l'intérieur; après quoi il se mit en marche d'un pas lent. Au coin de la rue, il s'arrêta, et me regardant d'un air embarrassé, il me dit que nous n'allions pas du même côté, et qu'il allait prendre congé de moi. Je voulais lui répondre, mais il ne m'en laissa pas le temps, et il s'éloigna avec plus de légèreté que je ne lui en aurais supposé. Je remarquai qu'il se retourna deux ou trois fois, comme pour s'assurer que je ne

le suivais pas à quelque distance. L'obscurité favorisa sa disparition, et je l'eus bientôt perdu de vue.

Je restai quelques instants à l'endroit où il m'avait quitté, ne pouvant me déterminer à m'en éloigner, et ne sachant pas trop pourquoi je m'y arrêtais. Je regardai avec inquiétude la rue que nous venions de laisser, et je finis par y rentrer. Je passai et repassai devant la maison, j'écoutai à la porte, tout était silencieux comme le tombeau.

Je continuai pourtant à me promener dans cette rue dont je ne pouvais m'arracher, songeant à tous les accidents qui pouvaient arriver à l'enfant — le feu — le vol — même le meurtre. Il me semblait que quelque malheur devait lui arriver si je m'éloignais. La fermeture d'une porte ou d'une croisée dans la rue me ramenait à grands pas devant la boutique d'antiquités, et je m'approchais de la porte pour m'assurer si ce n'était pas de là que le bruit que j'avais entendu était parti. Mais c'était comme auparavant : tout y était sombre, froid et inanimé.

La rue était devenue presque déserte, et il semblait que j'en eusse la possession entière. Je n'y rencontrais que quelques traîneurs revenant du spectacle, et de temps en temps un homme ivre retournant chez lui, ce qui me faisait changer de trottoir pour l'éviter. Ces interruptions à ma solitude n'étaient pas fréquentes, et bientôt elles cessèrent tout-à-fait. Les horloges sonnèrent une

heure. Je continuai encore à parcourir la rue d'un bout à l'autre, me promettant chaque fois que ce serait la dernière, et trouvant toujours une raison pour me manquer de parole.

Plus je pensais à l'air, à la tournure et aux discours du vieillard, moins je pouvais m'expliquer ce que j'avais vu et entendu. J'avais un fort pressentiment que son absence nocturne n'avait pas un motif louable. Je n'étais venu que pour m'assurer du fait par le moyen de l'innocence de l'enfant, et quoique j'eusse vu le vieillard et qu'il se fût aperçu de ma surprise, il s'était enveloppé d'un étrange mystère, et ne m'avait pas donné l'ombre d'une explication. Ces réflexions me rappelèrent naturellement avec plus de force que jamais son visage hagard, son air d'abstraction et ses regards inquiets. Son affection pour l'enfant n'était pas incompatible avec le crime, même du genre le plus odieux; et cette affection même n'était-elle pas en étrange contradiction avec elle-même, sans quoi comment pourrait-il l'abandonner ainsi? Quelque porté que je fusse à penser mal de lui, je ne doutais pourtant pas qu'il ne l'aimât véritablement, cela m'était impossible après ce que j'avais vu, et en me rappelant le ton avec lequel il avait parlé d'elle.

— Je reste ici, comme de coutume, — m'avait-elle dit : quel motif pouvait-il avoir pour sortir de chez lui pendant la nuit et toutes les nuits? Je me rappelai les étranges histoires que j'avais entendu

raconter de crimes secrets et ténébreux qui se commettent dans les grandes villes, et qui échappent à toutes les recherches pendant une longue suite d'années; parmi toutes ces histoires, je n'en trouvai pas une qui pût m'expliquer ce mystère, qui semblait devenir plus impénétrable à proportion des efforts que je faisais pour le pénétrer.

Occupé de semblables pensées, et d'une foule d'autres, qui toutes tendaient au même point, je passai deux longues heures à me promener ainsi dans la rue. Enfin une forte pluie commença à tomber, et me trouvant épuisé de fatigue, je montai dans un fiacre et je retournai chez moi. Un bon feu brillait dans la grille, ma lampe était allumée, la chaleur et la clarté régnaient dans mon appartement, et c'était un heureux contraste au froid que j'avais éprouvé et aux ténèbres dont je sortais.

Mais pendant toute cette nuit, dormant ou éveillé, les mêmes idées me poursuivirent, et les mêmes images restèrent en possession de mon esprit; j'avais toujours sous les yeux cette boutique sombre et poudreuse, ces cottes de mailles qu'on aurait dites portées par des esprits, — ces figures grotesques sculptées en bois et en pierre ; la poussière, la rouille, qui couvraient l'airain, et le ver qui rongeait le cœur du bois, — et au milieu de cet amas d'antiquailles sans valeur réelle, la jeune fille dormant d'un sommeil paisible, et souriant dans ses songes légers et enfantins.

CHAPITRE II.

Après avoir combatttu pendant près d'une semaine le penchant qui me portait à aller revoir la place que j'avais quittée dans les circonstances mystérieuses que je viens de rapporter, j'y cédai enfin, et ayant résolu pour cette fois de m'y présenter en plein jour, je partis de chez moi de bonne heure dans l'après-midi.

Je passai devant la maison, et je parcourus plusieurs fois la rue d'un bout à l'autre, avec cette hésitation naturelle à un homme qui sait que la visite qu'il va faire est inattendue, et qu'elle peut ne pas être très agréable. Quoi qu'il en soit, comme la porte de la boutique était fermée, et qu'il n'était pas très probable que ceux qui étaient dans l'intérieur me reconnussent si je me bornais à passer et repasser devant la maison, je triomphai bientôt de mon irrésolution, et j'entrai dans la boutique.

Le vieillard était avec un autre individu au fond de cet appartement, et il semblait y avoir entre eux une querelle sérieuse, car ils criaient plutôt qu'ils ne parlaient; mais ils se turent dès qu'ils me virent entrer, et le vieillard, s'avançant vers moi à la hâte, me dit d'une voix tremblante qu'il était très charmé de me voir.

— Vous êtes arrivé dans un moment critique, — ajouta-t-il en me montrant son compagnon, — car voici un drôle qui m'assassinera un de ces jours, et il y a long-temps qu'il l'aurait fait s'il l'avait osé.

— Bah ! — dit le jeune homme après m'avoir regardé fixement en fronçant les sourcils, — c'est vous qui prêteriez un faux serment contre ma vie, si vous le pouviez ; nous savons cela.

— Je crois presque que j'en serais capable, — s'écria le vieillard en se tournant vers lui. — Si les serments, les prières ou les paroles pouvaient me débarrasser de vous, j'en serais bientôt quitte, et votre mort serait un grand soulagement pour moi.

— Je le sais, — c'est ce que je disais ; n'est-il pas vrai ? mais ni les serments, ni les prières, ni les paroles ne me tueront, et par conséquent je vis, et j'ai dessein de vivre.

— Et sa mère est morte ! — s'écria le vieillard, joignant les mains et levant les yeux ; — et voilà la justice du ciel !

Son compagnon était debout, le pied appuyé sur une chaise, et le regardait avec un ricanement méprisant. C'était un jeune homme d'environ vingt et un ans, bien fait et ayant certainement de beaux traits, quoique l'expression de sa physionomie fût loin de prévenir en sa faveur, car, de même que sa mise et ses manières, elle offrait un caractère de dissipation et d'insolence qui avait quelque chose de repoussant.

— Justice ou non justice, — dit le jeune drôle, — je suis ici, et j'y resterai jusqu'à ce que je juge à propos de m'en aller, à moins que vous n'appeliez du monde pour me faire mettre à la porte, et je sais que vous n'en ferez rien. — Je vous répète que je veux voir ma sœur.

— Votre sœur! — s'écria le vieillard avec amertume.

— Oui. Vous ne pouvez détruire cette parenté, sans quoi il y a long-temps que vous l'auriez fait; — oui, je veux voir ma sœur, que vous tenez ici claquemurée, — dont vous empoisonnez l'esprit par vos secrets astucieux, et pour qui vous feignez d'avoir de l'affection afin de la tuer à force de travail, pour ajouter chaque semaine quelques schellings aux guinées dont vous pourriez à peine dire le nombre. — Je veux la voir, vous dis-je, et je la verrai.

— Voilà un beau moraliste, pour parler d'empoisonner l'esprit! — s'écria le vieillard en se tournant vers moi; — un modèle de générosité, pour mépriser quelques schellings honnêtement gagnés! — Vous voyez, monsieur, un débauché qui a perdu tous ses droits non seulement sur ceux qui ont le malheur de lui tenir par le sang, mais sur toute la société, qui ne connaît que ses méfaits. — Et en outre, c'est un menteur, — ajouta-t-il en baissant la voix, et en s'approchant de moi, — car il sait combien elle m'est chère; mais il parle ainsi pour me blesser, parce qu'il voit ici un étranger.

— Les étrangers ne sont rien pour moi, grand-père, — dit le jeune homme, qui avait entendu ce dernier mot, — et je me flatte de n'être rien pour eux. Le mieux qu'ils puissent faire, est de songer à leurs affaires, et de me laisser m'occuper des miennes. — Mais j'ai un ami qui m'attend dans la rue, et comme il paraît que j'aurai quelque temps à rester ici, je le prierai d'entrer, avec votre permission.

Il ouvrit la porte, se plaça sur le seuil, et fit plusieurs signes à quelqu'un que nous ne pouvions voir, et qui, à en juger par l'air d'impatience dont les signes étaient accompagnés, avait besoin d'une forte dose de persuasion pour se déterminer à avancer. Enfin nous vîmes arriver de l'autre côté de la rue un jeune homme remarquable par une élégance du plus mauvais goût, et qui après avoir mis en avant le mauvais prétexte qu'il passait par hasard, après avoir secoué la tête et fait d'autres gestes pour se défendre d'accepter l'invitation, traversa enfin la rue, et entra dans la boutique.

— Bien! dit son ami; — c'est Dick (1) Swiveller, messieurs. — Asseyez-vous, Swiveller.

— Cela sera-t-il agréable au vieux? — demanda Swiveller à demi-voix.

— Asseyez-vous, — répéta son compagnon.

M. Swiveller obéit, et regardant autour de lui

(1) Abréviation familière de Richard. — *Note du trad.*

avec un sourire propitiatoire, dit que la semaine précédente avait été excellente pour les canards, que la semaine actuelle l'était pour la poussière. Il ajouta que, tandis qu'il était au coin de la rue, il avait vu un cochon ayant un fétu de paille dans la bouche sortir de la boutique d'un marchand de tabac, ce qui le portait à croire qu'on allait avoir une autre semaine favorable aux canards, et qu'il tomberait certainement de la pluie. Il pria ensuite ses auditeurs de vouloir bien excuser la négligence qu'ils pourraient remarquer dans son costume, attendu qu'il avait eu — le soleil en plein dans les yeux, — expression par laquelle il voulait leur faire comprendre le plus délicatement possible qu'il s'était complétement enivré.

— Mais qu'importe? — s'écria-t-il en soupirant, — qu'importe, quand le feu de l'âme est allumé au flambeau de la convivialité, et que l'aile de l'amitié ne perd pas une plume? Qu'importe, quand l'esprit est dilaté par le bouquet d'un vin rosé, et que le moment présent est le moins heureux de notre existence?

— Vous n'avez pas besoin de jouer ici le rôle de président, — lui dit son ami, presque en aparté.

— Fred, — s'écria M. Swiveller en se frappant le nez du doigt, — un mot suffit au sage. — Nous pouvons être heureux et sages sans être riches, Fred. Ne dites pas une syllabe de plus. Je sais quand je dois parler. Seulement, un mot à l'oreille, Fred.

— Le vieux est-il dans des dispositions amicales?

— Ne vous en inquiétez pas.

— Fort bien, très bien. Prudence est en même temps le mot et la chose. — Et à ces mots il cligna de l'œil, comme pour donner à entendre qu'il voulait garder quelque grand secret. Il croisa les bras, s'appuya le dos sur la chaise, et regarda le plafond avec un air de gravité imperturbable.

Il n'était peut-être pas déraisonnable de supposer, d'après ce qui s'était déjà passé, que M. Swiveller n'était pas encore tout-à-fait remis des effets du coup de soleil auquel il avait fait allusion ; mais si ses discours n'avaient pas suffi pour éveiller ce soupçon, ses cheveux en mèches, ses yeux hébétés, et son visage livide, se seraient élevés en témoignage contre lui. Son costume, comme il l'avait donné à entendre, était dans un si grand désordre, qu'on aurait pu croire qu'il s'était couché sans se déshabiller. Il se composait d'un habit brun ayant beaucoup de grands boutons de cuivre par-devant, et un seul par-derrière ; une cravate de mousseline à carreaux, un gilet de tartane, un pantalon blanc sale, et un vieux chapeau rond, dont il portait le derrière en avant, pour qu'on ne vît pas que le bord était troué. Une poche dans la doublure de son habit sur la poitrine laissait sortir le bout le moins sale d'un grand mouchoir. Les poignets d'une chemise qu'il avait évidemment portée plusieurs jours étaient tirés le

plus bas possible, et relevés avec ostentation sur les manches de son habit. Il n'avait pas de gants, et il portait une canne jaune, surmontée d'une main en os sur le petit doigt de laquelle était figurée une bague, et qui s'appuyait sur une pomme de bois noir. A tous ces avantages personnels, on peut ajouter l'odeur de tabac à fumer qu'exhalaient tous ses vêtements, et l'air graisseux de sa peau. M. Swiveller était toujours appuyé sur le dossier de sa chaise, les yeux levés vers le plafond; et de temps en temps il fredonnait, pour l'amusement de la compagnie, quelques mesures d'un air lamentable, au milieu duquel il s'arrêtait tout-à-coup.

Le vieillard s'était assis sur une chaise, et, les mains croisées sur ses genoux, il regardait tantôt son petit-fils, tantôt l'étrange compagnon de celui-ci, comme s'il n'eût eu d'autre ressource que de les laisser faire ce que bon leur semblait. Son petit-fils avait les coudes appuyés sur une table à peu de distance de son ami; et moi, — qui sentais la difficulté d'une intervention, quoique le vieillard en eût appelé à moi, tant de vive voix que par ses regards, — je feignis, aussi bien que je le pus, de m'occuper à examiner quelques unes des marchandises qui étaient exposées en vente, sans faire beaucoup d'attention aux personnes qui étaient devant moi.

Le silence ne fut pas de longue durée; après nous avoir donné plusieurs assurances mélodieuses que — son cœur était dans les montagnes, —

et qu'il ne lui manquait que son coursier arabe pour accomplir des exploits de valeur et de loyauté, M. Swiveller cessa de regarder le plafond, et voulut bien parler en simple prose.

— Fred, — dit-il tout-à-coup, comme si cette idée se fût présentée à lui à l'instant même, — le daron est-il de bonne humeur?

— En quoi cela vous regarde-t-il?

— En rien; mais je désire le savoir.

— Oui, sans doute. — Mais que m'importe qu'il le soit ou non?

Enhardi, à ce qu'il paraît, par cette réponse, à entamer une conversation plus générale, M. Swiveller chercha évidemment à captiver notre attention. Il commença par nous faire remarquer que l'eau de soda, quoique fort bonne en elle-même, était froide pour l'estomac, à moins qu'elle ne fût modifiée par du gingembre ou par une légère addition d'eau-de-vie, liquide qu'il regarderait comme préférable dans tous les cas, si ce n'était à cause de la dépense. Personne n'ayant jugé à propos de contester cette assertion, il ajouta que les cheveux étaient la substance qui conservait le plus long-temps l'odeur du tabac, et que les élèves de Westminster et d'Éton, après avoir mangé une vaste quantité de pommes pour la neutraliser, étaient ordinairement trahis par cet attribut remarquable de leur chevelure; d'où il conclut que si la Société royale voulait prendre cette circonstance en con-

sidération, et cherchait à trouver dens les ressources de la science un moyen de prévenir cette découverte désagréable, elle pourrait être regardée comme ayant rendu un grand service au genre humain. Cette opinion n'étant pas plus attaquable que celles qu'il avait déjà énoncées, il nous informa ensuite que le rhum de la Jamaïque, quoique ce fût une liqueur très agréable et très savoureuse, avait l'inconvénient de se représenter constamment au goût pendant vingt-quatre heures; et voyant que personne ne contestait ce point, il prit plus de confiance, se mit plus à son aise, et devint plus communicatif.

— C'est une chose diabolique, messieurs, — dit-il, — quand des parents en viennent à se quereller. Si l'aile de l'amitié ne doit jamais perdre une plume, l'aile de la parenté ne doit jamais être coupée. Pourquoi un grand-père et un petit-fils s'attaqueraient-ils avec une telle violence, quand tout pourrait être entre eux bonheur et concorde? Pourquoi ne pas se donner la main et tout oublier?

— Taisez-vous, — lui dit son ami.

— Monsieur, n'interrompez pas le président. —

— De quoi s'agit-il dans le moment actuel, messieurs? Voici un brave grand-père, — je le dis avec tout le respect possible, — et voici un jeune petit-fils dissipé. Le brave grand-père dit au petit-fils dissipé : — Fred, je vous ai fait élever; je vous ai mis en bon chemin pour vous avancer dans le monde;

vous vous en êtes un peu trop écarté, comme le font souvent les jeunes gens, et vous n'aurez pas deux fois la même chance. Le petit-fils dissipé répond à cela : — Vous êtes aussi riche qu'on puisse l'être ; vosu avez fait pour moi des dépenses peu ordinaires ; vous amassez des piles d'argent pour ma petite sœur qui vit avec vous d'une manière secrète, cachée et mystérieuse ; pourquoi ne pas degorger une bagatelle pour un petit-fils plus âgé? — A cela le brave grand-père réplique que non seulement il ne dégorgera point avec cet empressement obligeant qui est toujours si agréable dans un homme de son âge, mais qu'il se mettra en colère, et lui dira des injures chaque fois qu'il le rencontrera. La question toute simple est donc : n'est-ce pas dommage qu'un pareil état de choses dure plus long-temps ? Ne vaudrait-il pas mieux que le pauvre grand-père dégorgeât une quantité raisonnable de sonnant, ce qui rendrait tout le monde comfortable?

Ce discours fut prononcé avec beaucoup de gestes éloquents, et M. Swiveller le termina brusquement en enfonçant dans sa bouche la pomme de sa canne, comme pour se mettre hors d'état de nuire à l'effet qu'il devait produire, en y ajoutant un seul mot.

— Pourquoi me pourchassez-vous et me persécutez-vous ainsi ? — dit le vieillard, en se tournant vers son petit-fils. — Pourquoi amenez-vous ici

vos compagnons de débauche? Combien de fois faut-il que je vous dise que je suis pauvre, et que je passe ma vie dans le travail et les privations?

— Combien de fois faut-il que je vous dise que je suis plus instruit que vous ne le croyez?

— Vous avez choisi votre chemin, suivez-le; et laissez-nous travailler, Nelly et moi.

— Nelly sera bientôt une femme; et nourrie dans votre foi, elle oubliera son frère, à moins qu'il ne se montre à elle de temps en temps.

— Prenez garde, — s'écria le vieillard, les yeux étincelants, — qu'elle ne vous oublie quand vous voudriez qu'elle eût le plus de mémoire, quand vous marcherez pieds nus dans les rues, et qu'elle y passera dans son équipage.

— Vous voulez dire quand elle aura votre argent. — Vous entendez, messieurs, comme il parle en homme pauvre!

— Et pourtant, — dit le vieillard, baissant la voix, et parlant en homme qui pense tout haut, — il est bien vrai que nous sommes pauvres, et que nous vivons en pauvres. C'est la cause d'une jeune enfant, qui n'a fait ni mal ni tort à personne, et cependant rien ne va bien. Espoir et patience! Patience et espoir!

Ces mots furent prononcés trop bas pour arriver aux oreilles des deux jeunes gens. M. Swiveller parut penser qu'ils indiquaient une lutte intérieure causée par la force irrésistible de son éloquence;

car il poussa son ami avec sa canne, et lui exprima à l'oreille sa conviction qu'il lui avait donné le coup de grâce, et son espoir que son ami lui paierait un droit de commission sur le profit qu'il en retirerait. Ayant bientôt reconnu sa méprise, il prit un air ennuyé et mécontent, et il avait déjà dit plus d'une fois qu'il était temps de se retirer, quand la petit-fille entra dans la boutique.

CHAPITRE III.

—

La petite-fille était accompagnée d'un vieillard remarquable par ses traits durs et son aspect repoussant, et de si petite taille, qu'il pouvait passer pour un nain, quoique sa tête fût assez grosse pour se trouver sur les épaules d'un géant. Ses yeux noirs, exprimant la malice et l'astuce, étaient toujours en mouvement. Ses lèvres et son menton étaient couverts du chaume d'une barbe qui n'avait pas senti le rasoir depuis plusieurs jours, et son teint était de cette couleur qui n'a jamais un air de santé ni de propreté. Mais ce qui ajoutait le plus à l'expression grotesque de sa physionomie, c'était un sourire sinistre qui semblait n'être que le résultat de l'habitude, sans être causé par aucune disposition à la gaieté, et qui, montrant constamment le petit nombre de longues dents jaunes qui lui restaient dans la bouche, lui donnait l'air d'un chien haletant. Son costume consistait en un grand chapeau rond à haute forme, un habit complet de drap noir, montrant la corde, une paire de gros souliers, et une cravate blanche sale assez chiffonnée pour laisser voir les nerfs tendus de son cou. Le peu de cheveux qu'il avait, étaient d'un noir gri-

sonnant, coupés courts, lui tombant droit sur le front, et pendant en frange mal en ordre sur ses oreilles. Ses mains, dont la peau ressemblait à du chagrin, étaient toujours très sales, et ses ongles longs et jaunes ornés d'une bordure noire.

On eut tout le temps de remarquer ces détails; car, indépendamment de ce qu'ils sautaient aux yeux, il se passa quelques instants avant que personne rompît le silence. L'enfant avança d'un air timide vers son frère, et mit une de ses mains dans la sienne. Le nain, — car nous pouvons l'appeler ainsi, — jeta un coup d'œil rapide sur toute la compagnie; et le marchand de curiosités, qui évidemment n'attendait pas cette visite, semblait déconcerté et embarrassé.

— Ah! — dit le nain, qui, la main étendue au-dessus de ses yeux, avait considéré le frère de Nelly, ce doit être là votre petit-fils, voisin?

— Dites plutôt qu'il ne devrait pas l'être; mais il l'est pourtant.

— Et celui-ci? — demanda le nain en montrant Swiveller.

— Un de ses amis; — aussi bien venu ici que lui-même.

— Et celui-là? — reprit le nain, me désignant du doigt.

— Un gentleman qui a eu la bonté de ramener ici Nelly, qui avait perdu son chemin, la dernière fois qu'elle a été chez vous.

Le nain se tourna vers l'enfant, comme s'il voulait la gronder, ou lui exprimer sa surprise ; mais voyant qu'elle causait avec son frère, il garda le silence, et chercha à écouter.

— Eh bien, Nelly, — lui dit son frère tout haut, — vous apprend-on ici à me haïr ?

— Oh! non. Fi donc! non, non.

— On vous apprend peut-être à m'aimer ? — continua son frère en ricanant.

— Ni l'un, ni l'autre. On ne me parle jamais de vous.

— Quant à cela, je vous crois, j'en réponds même, — répondit-il en lançant un regard d'indignation à son aïeul.

— Mais je vous aime de tout mon cœur, Fred.

— Oh! je n'en doute pas.

— Oui, je vous aime et je vous aimerai toujours; mais si vous vouliez cesser de le tourmenter et de le rendre malheureux, je vous aimerais encore davantage.

— Je vois, je vois, — dit-il; et se baissant sur l'enfant, il l'embrassa avec un air d'insouciance, et la repoussa en ajoutant : — A présent que vous avez répété votre leçon, vous pouvez vous en aller. — Vous n'avez pas besoin de pleurnicher; nous nous quittons bons amis, si c'est cela qu'il vous faut.

Il garda le silence, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans sa chambre, et se tournant

alors vers le nain, il lui dit d'un ton brusque :

— Écoutez-moi, monsieur...

— Est-ce à moi que vous parlez? — demanda le nain. — Mon nom est Quilp; il n'est pas long, vous pouvez vous en souvenir : — Daniel Quilp.

— Eh bien, monsieur Quilp, écoutez-moi. — Vous avez un peu d'influence sur mon grand-père?

— Un peu.

— Et vous connaissez quelques uns de ses secrets et de ses mystères ?

— Quelques uns.

— Eh bien, dites-lui de ma part que je viendrai ici et que j'en sortirai aussi souvent que bon me semblera, tant qu'il y gardera ma sœur. S'il veut se débarrasser de moi, il faut d'abord qu'il se débarrasse d'elle. Qu'ai-je fait pour qu'il me traite comme un épouvantail, pour qu'il m'évite et me craigne comme si j'y apportais la peste? — Il vous dira que je n'ai aucune des affections de la nature, que je ne me soucie pas plus de Nelly que de lui. — Qu'il dise tout ce qu'il voudra; une chose dont je me soucie du moins, c'est de venir ici quand la fantaisie m'en prend, et de rappeler à Nelly qu'elle a un frère. — Oui, je la verrai quand l'envie m'en prendra. Je suis venu ici aujourd'hui pour user de mon droit; j'y viendrai encore cinquante fois dans le même dessein, et toujours avec le même succès. Je lui ai dit que je n'en sortirais qu'après avoir vu ma sœur; je l'ai vue, mon but

est atteint, et ma visite est terminée. — Allons, Dick, partons.

— Un moment! — s'écria M. Swiveller, tandis que son ami s'avançait vers la porte, — Monsieur...

— Votre serviteur, monsieur, — dit Quilp, à qui ce mot s'adressait.

— Avant de quitter ce séjour de bonheur et de gaieté, et cette salle dont l'éclat est si brillant, — dit M. Swiveller, — je ferai, avec votre permission, une légère remarque. Je suis venu ici aujourd'hui, monsieur, sous l'impression que le daron était dans des dispositions amicales.

— Continuez donc, — dit Quilp; car l'orateur avait fait une pause.

— Inspiré par cette idée et par les sentiments qu'elle éveillait, monsieur, et sentant, comme ami commun des parties, que cette zizanie, ces querelles, ces injures n'étaient pas ce qui convient pour épanouir les âmes, et pour faire succéder l'harmonie sociale à l'amitié, j'ai pris sur moi de suggérer un moyen, qui est le seul qu'on puisse adopter dans l'occasion présente. — Me permettez-vous de vous dire un mot à l'oreille, monsieur?

Sans attendre la permission qu'il demandait, M. Swiveller s'approcha du nain, appuya un bras sur son épaule, et baissant la tête au niveau de l'oreille de M. Quilp, il lui dit d'une voix que tout le monde put entendre:

— Le mot d'ordre pour le daron, monsieur, est — dégorger.

— Et quoi? — demanda M. Quilp.

— Dégorger, monsieur, dégorger, — répondit Swiveller en frappant sur les poches de son pantalon. — Vous comprenez, monsieur?

Le nain fit un signe de tête. M. Swiveller fit deux pas en arrière, et fit aussi le même signe qu'il répéta tous les deux pas jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de la porte. Alors il toussa pour attirer l'attention de M. Quilp, et lui exprima en pantomime son entière confiance et la nécessité du secret; après quoi il disparut et suivit les traces de son ami.

— Humph! — dit le nain d'un ton aigre et en levant les épaules, — voilà ce que c'est que d'avoir de proches parents. Dieu merci! je n'en connais pas un, et vous feriez de même, — ajouta-t-il en se tournant vers le vieillard, — si vous n'étiez pas faible comme un roseau et presque aussi dépourvu de sens.

— Que voulez-vous que je fasse? — demanda le vieillard avec une sorte de désespoir impuissant; — que voulez-vous que je fasse?

— Ce que je ferais, moi, si j'étais à votre place.

— Quelque acte de violence sans doute?

— C'est cela même, — répondit le nain, faisant une grimace diabolique et se frottant les mains sales; car il regardait ces paroles comme un compliment dont il était flatté. — Demandez à mis-

tress Quilp, — à la jolie mistress Quilp, — à l'obéissante, à la timide, à l'affectueuse mistress Quilp. Mais cela me rappelle que je l'ai laissée seule; elle sera inquiète, et n'aura pas un moment de repos jusqu'à ce que je sois de retour. Je sais qu'elle est toujours ainsi quand je suis absent, quoiqu'elle n'ose pas le dire, à moins que je ne la mette sur la voie, en lui disant qu'elle peut parler librement, et que je ne m'en fâcherai pas. — Oh! que je l'ai bien dressée, mistress Quilp!

Cet être paraissait véritablement horrible, avec sa tête énorme et son petit corps, tandis qu'il continuait à se frotter les mains en fronçant ses gros sourcils, et en levant son nez en l'air, avec une expression de triomphe qu'un démon aurait pu copier pour se l'approprier.

— Voici ce que vous m'avez demandé, — dit-il en mettant la main dans une poche pratiquée dans la doublure de son habit, et en lui mettant quelque chose dans la main; — j'ai voulu l'apporter moi-même de peur d'accidents; car, quoique en or, cela était trop pesant pour que Nelly pût le porter dans son sac. Elle a pourtant besoin de s'accoutumer à de pareils fardeaux; car elle aura du poids, quand vous serez mort, voisin.

— Dieu le veuille! j'ose l'espérer, — dit le vieillard avec une sorte de gémissement.

— J'ose l'espérer, — répéta le nain; et baissant la voix, il ajouta: — Voisin, je voudrais bien sa-

voir quel est l'emploi avantageux que vous faites de tous ces fonds. Mais vous êtes un homme caché, et vous savez tenir votre secret.

— Mon secret, — répondit le vieillard d'un air égaré ; — oui, je le tiens caché, — bien caché.

Il n'en dit pas davantage, et il se détourna en pressant une main sur son front, comme un homme fatigué et accablé. Le nain le suivit des yeux, et le vit entrer dans le petit salon qui était à la suite de la boutique, et où il déposa le sac d'or dans un petit coffre en fer qui était sur la cheminée. Après avoir réfléchi quelques instants, il se prépara à se retirer, disant qu'à moins qu'il ne rentrât promptement, il trouverait certainement mistress Quilp évanouie à son retour.

—Ainsi, voisin,—ajouta-t-il,—je vais vous souhaiter le bonsoir, en vous laissant mes amitiés pour Nelly. J'espère qu'elle ne perdra plus son chemin, quoique cet accident m'ait procuré un honneur auquel je ne m'attendais pas. — Et en parlant ainsi, il me lança un regard de côté, en jetant autour de lui un coup d'œil qui semblait s'étendre sur tout ce qui se trouvait dans la boutique ; après quoi il partit.

J'avais plusieurs fois essayé moi-même de prendre congé ; mais le vieillard m'avait toujours retenu en m'engageant à ne pas m'en aller sitôt. Il renouvela ses instances lorsque nous restâmes seuls, et

me fit de nouveaux remerciements relativement à l'incident qui m'avait procuré sa connaissance. Il n'avait pas besoin de me presser beaucoup ; car si ma curiosité avait été éveillée par ma première visite, la seconde ne l'avait certainement pas diminuée. Je m'assis donc, ayant l'air d'examiner avec attention quelques miniatures curieuses et de vieilles médailles rouillées qu'il me mit sous les yeux.

Nelly ne tarda pas à venir nous joindre, et apportant quelque ouvrage d'aiguille qu'elle plaça sur la table, elle s'assit à côté du vieillard. Il était agréable de jeter les yeux sur les fleurs fraîches placées dans deux vases, et sur l'oiseau favori dont la cage était ombragée par un arbuste chargé de feuilles et de fleurs, et de respirer l'air de jeunesse et de fraîcheur qui semblait circuler autour de l'enfant dans cette boutique d'antiquailles ; mais ce n'était pas la même chose quand, après avoir admiré les grâces et la beauté de la jeune fille, les yeux se fixaient sur la taille voûtée, le front soucieux et le visage ridé du vieillard. A mesure qu'il s'affaiblirait encore, que deviendrait cette jeune et innocente créature? Tel qu'il était, ce n'était pour elle qu'un bien faible protecteur; mais, quand la mort l'en aurait privée, quel serait son destin?

Le vieillard répondit presque à mes pensées; car prenant une main de sa petite-fille, il lui dit :

— J'aurai désormais des idées moins sombres,

Nelly; car il faut qu'il y ait une fortune en réserve pour toi. — Je ne demande rien pour moi; tous mes désirs sont pour toi seule. Tant de maux sans cela tomberaient sur ta tête innocente, que je ne puis m'empêcher de croire que, grâce à mes soins, elle finira par arriver.

Elle le regarda en face d'un air enjoué, mais sans lui répondre.

— Quand je songe au nombre d'années que tu as passées près de moi, — et le nombre en est grand en comparaison de la courte durée de ton existence, — quand je pense à la vie monotone que tu as menée sans compagnes de ton âge, sans aucun des plaisirs de l'enfance, et à la solitude dans laquelle tu as constamment vécu, presque sans voir aucun autre de tes semblables qu'un vieillard comme moi, je crains quelquefois d'avoir mal agi envers toi, Nelly.

— Grand-papa! — s'écria l'enfant avec surprise.

— Non avec intention, — répondit-il; — non, non; j'ai toujours eu devant les yeux l'instant où tu pourrais prendre ta place au milieu des dames les plus belles, les plus élégantes, et du rang le plus élevé; mais cet instant est encore à venir, et si la mort me forçait à te quitter, t'ai-je mise en état de lutter contre le monde? Tu n'en serais pas plus capable que ce pauvre oiseau ne le serait si on lui donnait la clef des champs. — J'entends Kit à la porte; va lui ouvrir, Nelly.

Nelly se leva pour lui obéir, et s'avança vers la porte; mais elle s'arrêta tout-à-coup, revint sur ses pas, et se jeta dans ses bras en pleurant. Elle s'en arracha aussitôt pour cacher ses larmes, et alla ouvrir la porte.

— Un mot à l'oreille, monsieur, — me dit le vieillard, parlant à voix basse, mais avec rapidité. — Ce que vous m'avez dit l'autre soir m'a causé de l'inquiétude; tout ce que je puis dire, c'est que j'ai fait pour le mieux; qu'il est trop tard pour faire autrement si je le pouvais, ce qui est impossible, et que j'espère encore triompher des obstacles. Tout ce que je fais est pour elle. J'ai supporté une grande pauvreté, et je voudrais lui épargner les souffrances qu'elle entraîne. Je voudrais lui éviter les misères qui ont conduit prématurément au tombeau sa mère, ma pauvre fille. Je voudrais la laisser, non avec des ressources qui peuvent aisément se dissiper et s'épuiser, mais avec des moyens sûrs d'être toujours à l'abri du besoin. — Vous me comprenez, monsieur? Ce n'est pas de l'aisance, c'est une fortune que je désire qu'elle possède. — Mais chut! la voici; et je ne puis vous en dire davantage ni à présent ni dans un autre moment.

L'empressement avec lequel il me parlait ainsi, le tremblement de la main qui me serrait le bras, le regard ardent qu'il fixait sur moi, sa véhémence et son agitation, me remplirent de surprise. Tout ce que j'avais vu et entendu, et une grande partie

de ce qu'il avait dit lui-même, me portaient à supposer qu'il était riche ; mais je ne pouvais me faire une idée de son caractère, à moins de le regarder comme un de ces malheureux qui, n'ayant eu pendant toute leur vie d'autre pensée et d'autre but que d'amasser une grande richesse, et y ayant réussi, sont constamment tourmentés par la crainte de la perdre et de tomber dans la pauvreté. Une bonne partie de ce qu'il m'avait dit, et que je ne savais comment m'expliquer, était d'accord avec cette idée; et je finis par me persuader qu'il était un de ces infortunés.

Cette opinion ne fut pas le résultat de réflexions faites à la hâte, car je n'eus le temps d'en faire aucune en ce moment, l'enfant étant revenue près de nous, et se préparant à donner à Kit une leçon d'écriture; car il paraît qu'elle lui en donnait deux par semaines, à son grand amusement, et ce jour était un de ceux qui y étaient destinés. Il fallut quelque temps pour vaincre la modestie du jeune homme au point de le déterminer à s'asseoir en présence d'un étranger. Quand enfin il fut assis, il retroussa ses manches, appuya ses coudes sur la table, et baissa la tête sur l'exemple d'écriture qu'il avait à copier, en louchant horriblement. Dès qu'il eut trempé sa plume dans l'encre, il commença à en répandre partout, tant sur son papier que sur lui-même, depuis la tête jusqu'aux pieds. Si par hasard il lui arrivait de bien former une lettre, il l'effaçait

avec sa manche en essayant d'en tracer une autre; en un mot, ses balourdises étaient sans nombre, faisaient rire Nelly de tout son cœur, et Kit y joignait de bruyants éclats de rire. Mais, malgré toute cette gaieté, il y avait un désir sincère d'enseigner dans la jeune maîtresse, et d'apprendre dans l'élève maladroit et gauche. Je n'appuierai pas plus longtemps sur cette scène; je me bornerai à dire que je passai toute la journée dans cette maison; que le vieillard en sortit avec moi vers minuit, et que l'enfant y resta seule comme la fois précédente.

Et maintenant que j'ai conduit cette histoire au point où elle est arrivée, et que j'ai fait connaître aux lecteurs les principaux personnages qui doivent y figurer, je crois que je donnerai à la narration plus de naturel et de vivacité en m'en détachant entièrement, et en laissant parler et agir ceux qui vont y jouer un rôle.

CHAPITRE IV.

—

M. et mistress Quilp demeuraient à Tower-Hill (1), et mistress Quilp était restée dans son appartement à déplorer l'absence de son seigneur et maître, quand celui-ci l'avait quittée pour l'affaire dont il a déjà été rendu compte.

On pouvait à peine dire que M. Quilp fût d'une profession ou d'un métier particulier, quoiqu'il eût des travaux multipliés et des occupations très diversifiées. Il recevait les loyers de colonies entières habitant des allées et de petites rues sales sur le bord de l'eau; il avançait de l'argent aux matelots et aux sous-officiers des bâtiments marchands; il faisait des placements à la grosse aventure sur divers bâtiments de la compagnie des Indes-Orientales; il fumait ses cigares de contrebande sous le nez des directeurs de la douane, et il avait des rendez-vous à la Bourse avec des hommes en chapeaux vernissés et en jaquette presque tous les jours. Sur le bord de la Tamise, du côté du comté de Surrey, il avait un petit enclos, infesté par les rats, qu'il nommait — le quai de Quilp. — Il y avait fait con-

(1) Quartier de Londres, près de la Tour. — *Note du trad.*

struire un petit comptoir en bois, qui semblait être tombé du ciel et s'être enfoncé de travers dans la terre. On y voyait quelques fragments rouillés de vieilles ancres, quelques grands anneaux de fer, plusieurs piles de bois vermoulu, et quelques monceaux de feuilles de cuivre froissées, brisées et hors de service. Sur le quai de Quilp, Daniel était dépeceur de bâtiments, mais à en juger d'après les apparences, il fallait qu'il en dépéçât fort peu, ou qu'il les dépeçât en très petites pièces. Rien n'y annonçait le mouvement et l'activité. Le seul être qui l'occupât était un jeune homme dont la seule occupation était d'être assis sur le haut d'une pile de bois, et de jeter des pierres dans la boue quand la marée était basse, et qui n'en changeait que pour regarder avec indolence, les mains dans ses poches, l'aspect animé de la rivière, quand la marée était haute.

Il se trouvait dans le logement occupé par le nain à Tower-Hill, outre les appartements nécessaires à son usage et à celui de mistress Quilp, un petit cabinet servant de chambre à coucher à la mère de cette dame, qui demeurait avec eux, et qui faisait une guerre perpétuelle à Daniel, quoique celui-ci ne lui inspirât pas peu de crainte. Dans le fait, cet être hideux avait réussi, de manière ou d'autre, — que ce fût par sa laideur, par sa férocité, ou par son astuce naturelle, — à imprimer une crainte salutaire de son courroux à la

plupart de ceux avec qui il se trouvait en contact journalier. Mais il n'avait sur personne un ascendant aussi complet que sur mistress Quilp, — jolie petite femme aux yeux bleus et pleine de douceur, qui, par une infatuation dont les exemples ne sont pas très rares, avait consenti à épouser le nain; folie dont elle faisait pénitence tous les jours de sa vie.

Nous avons dit que mistress Quilp était dans son appartement à déplorer l'absence de son mari, mais elle n'y était pas seule; car indépendamment de mistress Jiniwin, sa mère, il s'y trouvait en ce moment une demi-douzaine de dames du voisinage qui y étaient arrivées l'une après l'autre, précisément à l'heure du thé, par l'effet du hasard, — aidé par un secret concert entre elles. La saison étant favorable à la conversation, la salle étant fraîche et bien ombragée, et l'appui de la croisée étant couvert d'arbrisseaux qui empêchaient la poussière d'entrer, et qui cachaient la vue de la Tour, les dames se trouvèrent dans la disposition de jaser et de prolonger le thé, d'autant plus qu'il s'y trouvait l'attrait additionnel de pain frais, de beurre, de crevettes et de cresson de fontaine.

Or, les dames n'ayant point d'auditeurs d'un autre sexe, il était tout naturel que leur entretien roulât bientôt sur le penchant des hommes à tyranniser le sexe le plus faible, et sur le droit qu'avait le sexe le plus faible de résister à cette tyran-

nie, et de faire valoir sa dignité. Cela était naturel pour quatre raisons : 1° parce que mistress Quilp, étant une jeune femme, et notoirement sous la domination impérieuse de son mari, devait être encouragée à la révolte; 2° parce que sa mère était connue pour avoir un caractère louablement acariâtre, et pour être très disposée à résister à l'autorité masculine; 3° parce que chacune d'elles désirait montrer combien elle était supérieure à cet égard à la générosité de son sexe; 4° parce que toutes ces dames étant habituées à se déchirer mutuellement quand elles n'étaient pas en présence les unes des autres, ne pouvaient jouir de ce plaisir dans un moment où elles étaient réunies, et que par conséquent elles n'avaient rien de mieux à faire que de tomber sur l'ennemi commun.

D'après toutes ces considérations, une grosse dame ouvrit l'attaque en demandant avec un air d'intérêt comment se portait M. Quilp. — Comment il se porte? — répondit la mère de mistress Quilp; — fort bien, il n'est jamais malade. Mauvaise herbe croît toujours bien. — Toutes les dames soupirèrent de concert, secouèrent la tête d'un air grave, et regardèrent mistress Quilp comme une martyre.

— Ah! — reprit la grosse dame, — vous devriez donner quelques avis à votre fille, mistress Jiniwin. Personne ne sait mieux que vous ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous autres femmes.

— Oui sans doute, madame. Quand mon cher mari, son pauvre père, était vivant, s'il se fût avisé de me dire un mot de travers, je lui aurais... — Elle n'acheva pas sa phrase, mais elle tordit la tête d'une crevette avec un emportement qui semblait dire que ce geste devait suppléer à ce qui y manquait. La grosse dame le comprit ainsi, et ajouta sur-le-champ :—Vous entrez dans mes sentiments, madame ; c'est précisément ce que je ferais.

— Mais vous n'en avez pas besoin, — s'écria mistress Jiniwin ; — vous n'en avez pas plus d'occasion que je n'en avais.

— Nulle femme n'en aurait, si elle savait se faire respecter, — répondit la grosse dame.

— Entendez-vous cela, Betsy? — dit mistress Jiniwin à sa fille. — Combien de fois vous en ai-je dit autant, en me mettant presque à vos genoux?

La pauvre mistress Quilp, qui avait cherché quelque appui dans les regards des autres dames, n'y ayant trouvé qu'un air de condoléance, rougit, sourit, et secoua la tête. Ce fut le signal d'une clameur générale, qui commença par un léger murmure, et qui devint un vrai tapage, toutes parlant en même temps, et toutes disant que mistress Quilp, étant une jeune femme, n'avait pas le droit d'avoir des opinions contraires à celles de femmes qui avaient une plus longue expérience du monde; qu'il était mal à elle de ne pas suivre les avis de personnes qui n'avaient à cœur que son bien; que

se conduire ainsi, c'était presque de l'ingratitude; que si elle n'avait pas de respect pour elle-même, elle devait en avoir pour son sexe, et que si elle n'avait pas de respect pour son sexe, il viendrait un temps où son sexe n'en aurait pas pour elle, et qu'alors elle s'en repentirait. Après lui avoir donné tous ces avis, elles livrèrent un assaut plus sérieux que jamais au thé, au pain, au beurre, aux crevettes et au cresson, tout en déclarant qu'elles étaient si contrariées de la voir agir ainsi, qu'elles pouvaient à peine avaler un morceau.

— Tout cela est fort bon à dire, — dit mistress Quilp avec beaucoup de simplicité; — mais je sais que si je mourais demain, Quilp pourrait épouser qui bon lui plairait. — Il le pourrait, j'en suis sûre.

Cette idée fit pousser un cri général d'indignation. — Épouser qui bon lui plairait! — Elles voudraient bien le voir songer à épouser une d'elles! Une dame, qui était veuve, dit qu'elle le poignarderait s'il lui en faisait seulement l'ombre d'une proposition.

— Fort bien, — dit mistress Quilp en secouant la tête; — mais, comme je le disais il n'y a qu'un instant, tout cela est fort bon à dire, et je vous déclare que je sais, que je suis sûre, que Quilp, quand il le veut, a de telles manières que, si j'étais morte, aucune femme, si elle était libre et qu'il lui fît la cour, ne pourrait le refuser. — Oui, je le dis, pas même la plus belle de vous.

A ces mots, chacune d'elles se rengorgea, comme pour dire : — Je sais que c'est moi que vous avez en vue; qu'il essaie, voilà tout. — Et cependant, pour quelque raison secrète, toutes étaient courroucées contre la veuve, et elles se disaient tout bas l'une à l'autre que ladite veuve s'imaginait que c'était d'elle que mistress Quilp parlait; et pourtant quel épouvantail c'était!

—Ma mère sait que ce que je dis est vrai,—continua mistress Quilp; — car elle m'a bien souvent dit la même chose avant mon mariage. —Cela n'est-il pas vrai, ma mère?

Cette question mit mistress Jiniwin dans une position délicate, car il est certain qu'elle avait beaucoup contribué à faire de sa fille mistress Quilp; et en outre ce n'eût pas été soutenir l'honneur de sa famille, que d'admettre qu'elle avait donné sa fille à un homme dont aucune autre femme n'aurait voulu. D'une autre part exagérer les qualités séduisantes de son gendre, c'eût été affaiblir la cause de la révolte, cause qu'elle avait embrassée avec énergie. Serrée entre ces deux considérations contraires, mistress Jiniwin convient que son gendre avait des moyens d'insinuation, mais elle lui refusa positivement le droit de commander; et faisant un compliment à la grosse dame, elle ramena la discussion au point dont elle s'était écartée.

— Mistress George a dit une chose très sensée, très raisonnable, — s'écria-t-elle; — si une femme

savait se faire respecter... Mais Betsy n'en est pas en état; c'est dommage, et c'est une honte pour elle.

— Avant que je souffre qu'un homme me donne des ordres, comme il lui en donne, — dit mistress George, — avant que je m'abaisse à craindre un homme comme elle le craint, je... oui, je me tuerais, et j'écrirais auparavant que c'est lui qui m'a tuée.

Cette remarque ayant été approuvée et applaudie à haute voix, une autre dame, demeurant dans les Minories, mit son mot dans la conversation.

— M. Quilp peut être un homme très insinuant, — dit-elle, — et je suppose qu'on ne doit pas en douter, puisque mistress Quilp et mistress Jiniwin l'assurent, car elles doivent le connaître mieux que personne. Cependant, ce n'est pas tout-à-fait ce qu'on appelle un bel homme, ni un jeune homme, ce qui pourrait être sa meilleure excuse; au lieu que sa femme est jeune, belle, et... et est une femme enfin, ce qui est le grand point, après tout.

La dernière partie de cette phrase, prononcée avec un pathos extraordinaire, excita un tonnerre d'applaudissements, et, stimulée par ce succès, la dame ajouta que : — Si un pareil mari était bourru et déraisonnable à l'égard d'une pareille femme, elle devait...

— S'il l'était ! s'écria mistress Jiniwin, mettant sa tasse sur la table, et secouant les miettes de pain qui étaient tombées sur ses genoux pour se préparer à pérorer ; — s'il l'était! C'est le plus grand tyran qui ait jamais existé. Elle n'oserait dire que son âme est à elle ; il n'a besoin que d'un mot ou même d'un regard pour la faire trembler ; il l'effraie à la mort, et elle n'a pas le courage de lui répondre, — non, pas un seul mot.

Quoique ce fait fût notoire, et qu'il eût été discuté bien des fois dans toutes les parties de thé du voisinage, depuis un an, dès que cette communication officielle eut été faite, toutes les dames se mirent à parler en même temps, en se disputant de véhémence et de volubilité. Mistress George fit remarquer que tout le monde en parlait déjà ; qu'on le lui avait dit bien souvent ; que mistress Simmons, qui était présente, l'avait assurée du fait plus de vingt fois, et qu'elle lui avait toujours répondu : — Non, Henriette Simmons, à moins que je ne le voie de mes propres yeux, et que je ne l'entende de mes propres oreilles, je ne le croirai jamais. — Mistress Simmons confirma ce témoignage, et énuméra les preuves qu'elle en avait. La dame des Minories raconta le régime auquel elle avait soumis son mari, qui, un mois après son mariage, ayant manifesté des symptômes qui annonçaient le caractère d'un tigre, avait été dompté par ce moyen au point de devenir un véritable

agneau. Une autre traça le tableau de la lutte qu'elle avait eue à soutenir contre le sien, et dont elle était sortie victorieuse, après avoir été obligée d'appeler à son aide sa mère et deux tantes, et de pleurer nuit et jour sans discontinuation pendant six semaines. La dernière matrone s'attacha à une jeune personne non mariée qui faisait partie de la compagnie, et la conjura, si elle faisait quelque cas de son bonheur et de sa tranquillité, de profiter de la leçon que lui donnait la faiblesse de mistress Quilp, et de diriger désormais toutes ses pensées vers les moyens de dompter et de subjuguer l'esprit de domination de l'homme. C'était un tapage dont on peut à peine se faire une idée; car chacune avait l'ambition d'étouffer la voix des autres en criant, et le bruit était à son comble, quand on vit mistress Jiniwin changer de couleur, et lever un doigt en cachette, comme pour exhorter au silence. Ce ne fut qu'alors qu'on remarqua que Daniel Quilp lui-même, la cause et l'occasion de toutes ces clameurs, était dans la chambre, regardant et écoutant avec une profonde attention.

— Continuez, mesdames, continuez, — dit Daniel. — Mistress Quilp, engagez ces dames à rester à souper, et envoyez chercher une couple d'écrevisses et quelque chose de léger et de délicat.

— Je... je... ne les ai pas invitées à prendre le thé, Quilp, — bégaya sa femme; — c'est tout-à-fait un hasard.

— Tant mieux, mistress Quilp; les parties for-

mées par le hasard sont toujours les plus agréables, — répondit le nain en se frottant les mains, comme s'il eût voulu, avec la crasse dont elles étaient incrustées, manufacturer des boulets pour des petits canons d'enfants. — Eh bien, mesdames, vous ne vous en allez sûrement pas ?

Ses belles ennemies secouèrent légèrement la tête en cherchant leurs chapeaux et leurs châles; mais elles laissèrent le soin de lui répondre à mistress Jiniwin, qui se voyant dans la position d'un champion, fit un faible effort pour en soutenir le caractère.

— Et pourquoi ne resteraient-elles pas à souper, Quilp, si ma fille le désirait ?

— Bien certainement. Pourquoi non ?

— Il n'y a rien de mal dans un souper, j'espère ?

— Non, sûrement; pourquoi y en aurait-il ? — Et il n'est pas malsain de souper, à moins qu'on ne mange une salade d'écrevisses ou de crevettes, ce qui peut, dit-on, causer une indigestion.

— Et vous ne voudriez pas que votre femme en eût une, n'est-ce pas ?

— Pas pour une vingtaine de mondes, — pas même pour avoir en même temps une vingtaine de belles-mères. — Et pourtant quelle bénédiction ce serait !

— Ma fille est votre femme, monsieur Quilp, — dit mistress Jiniwin en ricanant d'un air qu'elle croyait satirique, — votre femme légitime.

— Oui, certainement, elle l'est.

— Et elle a le droit de faire ce que bon lui semble, j'espère, — ajouta la dame en tremblant, partie de colère, partie par suite de la crainte que lui inspirait son aimable gendre.

— Je l'espère aussi. Ne savez-vous pas qu'elle en a le droit, mistress Jiniwin?

— Je sais qu'elle devrait l'avoir, Quilp; et elle l'aurait, si elle pensait comme sa mère.

— Pourquoi ne pensez-vous pas comme votre mère, ma chère? — dit le nain en se tournant vers sa femme; — pourquoi ne l'imitez-vous pas en tout, ma chère? — Elle fait l'ornement de son sexe; votre père le disait tous les jours de sa vie, j'en suis sûr.

— Son père était une heureuse créature, Quilp, — et il valait vingt mille fois mieux que certaines gens; — oui, vingt mille fois, cent millions de mille.

— Je voudrais l'avoir connu. Je suppose qu'il était heureux de son vivant; mais je suis sûr qu'il l'est à présent. Sa mort a dû être un grand soulagepour lui, car je crois qu'il a long-temps souffert avant de mourir.

— Mistress Jiniwin ouvrit ses lèvres, mais rien n'en sortit. Quilp reprit la parole ayant la même malice dans les yeux, et le même ton de politesse caustique dans la bouche.

— Vous avez l'air malade, mistress Jiniwin; je vois que vous vous êtes trop fatiguée — à parler,

peut-être, car c'est votre faible. Allez vous coucher, croyez-moi.

— Je le ferai quand il me plaira, Quilp, et non auparavant.

— Eh bien, que cela vous plaise sur-le-champ, mistress Jiniwin.

Elle lui lança un regard courroucé; mais elle recula à mesure qu'il avançait vers elle, et dès qu'elle fut sur le seuil de la porte, il la lui ferma au nez, et lui dit de reconduire ses amies, qui descendaient alors l'escalier. Resté seul avec sa femme, qui était assise dans un coin toute tremblante, les yeux baissés sur le plancher, le petit homme se planta en face d'elle les bras croisés, et la regarda quelque temps en silence.

— Mistress Quilp, — dit-il enfin.

— Oui, Quilp, — répondit-elle avec douceur.

Au lieu de suivre l'idée qu'il avait présente à l'esprit, le petit tyran fronça les sourcils, et répéta :

— Mistress Quilp.

— Oui, Quilp.

— S'il vous arrive jamais d'écouter encore ces vieilles folles, je vous mordrai.

Il accompagna cette menace laconique d'un grincement de dents qui lui donnait l'air de parler très sérieusement. Quilp lui ordonna ensuite de desservir tout ce qui se trouvait sur la table, et de lui apporter le rhum. Cette liqueur fut placée devant lui dans une énorme cantine qui avait figuré long-

temps à bord de quelque bâtiment. Il se fit donner ensuite de l'eau froide et sa boîte à cigares , etil s'établit alors dans un grand fauteuil, sa grosse tête appuyée contre le dossier, et ses petites jambes levées sur la table.

— A présent, mistress Quilp, — dit-il, — je me sens en humeur de fumer, et je fumerai probablement toute la nuit. Restez où vous êtes , car je puis avoir besoin de vous.

Sa femme lui répondit suivant son usage :—Oui, Quilp; — et son petit seigneur et maître prépara son premier verre de grog et alluma son premier cigare. Le soleil se coucha; les étoiles se levèrent, la Tour perdit ses couleurs naturelles, devint grise et ensuite noire, et M. Quilp continua à fumer et à boire, un sourire caustique toujours sur ses lèvres, si ce n'est quand un mouvement involontaire de fatigue ou d'impatience échappait à sa femme, car alors ce sourire se changeait en une grimace de plaisir.

CHAPITRE V.

M. Quilp prit-il à courts intervalles quelques instants de repos pendant le cours de cette nuit, ou la passa-t-il les yeux ouverts sans interruption? Une chose certaine, c'est qu'il fuma toujours, allumant un nouveau cigare au reste de celui qui allait s'éteindre chaque fois que l'occasion l'exigeait, sans avoir besoin de chandelle. Le son des horloges du voisinage, en annonçant successivement les heures, ne parut lui faire sentir ni besoin de repos, ni engourdissement, et ne sembla au contraire que le rendre plus disposé à veiller, comme il le montra chaque fois par une rire étouffé et un mouvement des épaules, en homme qui rit de bon cœur, mais malignement et à la dérobée.

Enfin le jour parut, et la pauvre mistress Quilp, tremblante de froid, harassée de fatigue, et accablée de sommeil, était encore patiemment assise sur sa chaise, levant les yeux de temps à autre pour faire un appel silencieux à la compassion et à la clémence de son tyran, et lui rappelant humblement en toussant qu'elle n'avait pas encore obtenu son pardon, et que sa pénitence avait duré longtemps. Mais le nain continua à fumer et à boire

sans faire aucune attention à elle, et ce ne fut que quelque temps après le lever du soleil, et lorsque le bruit et l'activité du jour se firent entendre dans la rue, qu'il daigna se rappeler sa présence. Il ne l'aurait peut-être pas même fait sitôt, s'il n'eût entendu frapper plusieurs fois avec impatience à la porte de la chambre.

— En vérité, — s'écria-t-il avec une grimace maligne, — il fait grand jour! — Ouvrez la porte, ma chère mistress Quilp.

Elle se leva pour lui obéir, et sa mère entra dans la chambre avec beaucoup d'impétuosité. Supposant que son gendre était encore au lit, elle était venue pour soulager son cœur, en faisant connaître à sa fille son opinion bien prononcée sur les manières et la conduite de son mari. Le trouvant levé et habillé, et voyant qu'il paraissait y être resté depuis qu'elle en était sortie le soir précédent, elle s'arrêta tout court d'un air embarrassé.

Rien n'échappait à l'œil de faucon de ce nain hideux, et comprenant ce qui se passait dans l'esprit de sa belle-mère, la plénitude de son contentement le rendit encore plus hideux, et il lui souhaita le bonjour avec un air de triomphe.

— Quoi! Betsy, — s'écria-t-elle, — vous n'avez pas été..... vous ne voulez pas dire que vous ayez été...

— Assise toute la nuit, comme vous la voyez, — dit le nain, finissant la phrase. — Oui, c'est la vérité.

— Toute la nuit! — s'écria mistress Jiniwin.

— Oui, toute la nuit. La chère vieille dame est-elle sourde? — dit Quilp avec un sourire accompagné d'un froncement de sourcil. — Qui dit que le mari et la femme sont mauvaise compagnie? Le temps a eu des ailes.

— Vous êtes une brute! — s'écria mistress Jiniwin.

— Allons! allons! — dit Quilp, feignant de mal comprendre ce qu'elle venait de dire, — il ne faut pas dire d'injures à votre fille. Elle est mariée à présent, comme vous le savez; et quoiqu'elle ait fait écouler le temps si rapidement pour moi, que je n'aie pas songé à me coucher, vous ne devez pas prendre à moi un intérêt assez tendre pour avoir du ressentiment contre elle. — Quelle bonne chère vieille femme! — A votre santé!

— Je vous suis très obligée, — répondit la matrone, l'agitation nerveuse de ses mains prouvant le désir violent qu'elle avait de montrer le poing à son gendre. — Oui, je vous suis extrêmement obligée.

— Voilà de la reconnaissance! — s'écria le nain. — Mistress Quilp!

— Oui! Quilp.

— Aidez votre mère à préparer le déjeuner. Je vais au quai ce matin; et le plus tôt sera le mieux; ainsi dépêchez-vous!

Mistress Jiniwin fit une faible démonstration de

rébellion, en s'asseyant sur une chaise près de la porte et en croisant les bras, comme pour annoncer une résolution bien déterminée de ne rien faire; mais quelques mots que sa fille lui dit à l'oreille, et la demande que lui fit son gendre, avec un ton d'intérêt, si elle se trouvait mal, en ajoutant que l'eau froide ne manquait pas dans la chambre voisine, guérirent ces symptômes de révolte, et elle se hâta de faire avec sa fille les préparatifs du déjeuner.

Tandis qu'elles s'en occupaient, M. Quilp se retira dans une chambre voisine, et ayant baissé le collet de son habit, prit une serviette sale, en mouilla un coin, et se mit à s'en frotter le visage, ce qui ne servit qu'à faire paraître sa peau encore plus noire qu'auparavant. Mais, pendant cette opération, son humeur méfiante et curieuse ne l'abandonna point, et, quelque courte qu'elle fût, il l'interrompit pour écouter si la conversation roulait sur lui dans l'autre chambre.

— Ah! dit-il après un court effort d'attention, — les oreilles ne me cornaient pas, j'en étais sûr. — Je suis un vilain petit bossu, un monstre, n'est-ce pas, mistress Jiniwin?

Le plaisir de cette découverte rappela sur ses lèvres son sourire infernal. Quand il eut fini son espèce d'ablution, il se secoua comme un chien qui sort de l'eau, et alla rejoindre les deux dames.

En arrivant il se plaça devant une glace, et il

était debout, mettant sa cravate, quand mistress Jiniwin, qui était derrière lui, ne put résister à la tentation de lui montrer le poing dans un moment où elle croyait qu'il ne la verrait pas. Ce geste fut l'affaire d'un moment; mais, tandis qu'elle le faisait avec un air menaçant, elle rencontra dans la glace ses yeux fixés sur elle, et y vit en même temps la réflexion d'une grimace horriblement grotesque et d'une langue qui lui sortait de la bouche avec un air de dérision. Un moment après, le nain se retournant vers elle, la physionomie douce et tranquille, lui demanda avec un ton de grande affection :

— Comment vous trouvez-vous à présent, ma vieille bonne amie?

Quelque ridicule que fût cet incident, il le fit paraître aux yeux de la matrone sous le jour d'un tyran si malicieux et si pénétrant qu'elle ne put répondre un seul mot, tant elle le redoutait, et elle souffrit qu'il la conduisît à table avec des démonstrations extraordinaires de politesse. Dès qu'il s'y fut assis, il se conduisit de manière à ne pas diminuer l'impression qu'il avait produite. Il mangea des œufs durs avec leur coquille, dévora d'énormes crevettes, tête, queue et écailles, mâcha en même temps du tabac et du cresson, but du thé presque bouillant sans sourciller, mordit sa fourchette et sa cuillère au point de les plier, et, en un mot, fit une foule de choses si étranges que les deux fem-

mes en furent stupéfaites, et commencèrent à douter que ce fût réellement une créature humaine. Enfin, après avoir fait toutes ces évolutions et beaucoup d'autres qui faisaient partie de son système, Quilp les laissa réduites à un état d'humble obéissance, et, s'étant rendu sur le bord de la rivière, il prit un batelet pour le conduire sur le quai auquel il avait donné son nom.

La marée montait quand Daniel Quilp s'assit dans le batelet pour passer sur la rive opposée. La rivière était couverte d'une flotte de barges, les unes la remontant, les autres la descendant, et plusieurs la traversant. Toutes faisaient route à leur manière, avec obstination, heurtant de plus grands navires, passant sous les bossoirs des bâtiments à vapeur, se fourrant dans des coins et recoins où elles n'avaient que faire, toutes étant poussées de tous côtés comme autant de coquilles de noix, et chacune, avec sa paire de longs avirons sortant de l'eau et y retombant, ressemblant à un poisson blessé se soutenant avec peine. Dans quelques uns des bâtiments à l'ancre, tout l'équipage était occupé à rouer les cordages, à étendre les voiles pour les sécher, à recevoir sa cargaison ou à la décharger. Sur d'autres on ne voyait ancun signe de vie, si ce n'est deux ou trois enfants goudronnés, et peut-être un chien courant çà et là sur le pont en aboyant ou regardant par-dessus le bord et aboyant encore davantage. On voyait un grand bâtiment à

vapeur avancer lentement à travers une forêt de mâts, frappant l'eau de ses roues avec impatience, comme s'il manquait de place pour respirer, et sa lourde masse s'élevant comme un monstre marin au milieu des goujons de la Tamise. Des deux côtés se montraient de longues files de bâtiments charbonniers, tandis que d'autres bâtiments manœuvraient pour sortir du port leurs voiles brillant au soleil, et le bruit qui se faisait sur leur bord étant répété de cent côtés différents. L'eau et tout ce qu'elle portait étaient en mouvement, dansant, se soulevant, bouillonnant, tandis que la vieille tour, les édifices élevés sur le rivage et les clochers des environs, semblaient regarder avec froideur et dédain leur voisine inquiète et agitée.

Daniel Quilp, qui ne voyait dans une belle matinée d'autre avantage que de lui éviter la peine de se charger d'un parapluie, se fit mettre à terre près de son quai, et s'y rendit par une allée étroite qui participait du caractère amphibie de ceux qui la fréquentaient, car il s'y trouvait autant d'eau que de boue, et la quantité en était libérale. En arrivant à sa destination, le premier objet qui se présenta à ses yeux fut une paire de pieds fort imparfaitement chaussés qui s'élevaient en l'air, la plante en haut, et qui appartenaient au jeune gardien du quai, qui, ayant un esprit excentrique et un goût naturel pour les tours de force, se tenait en ce moment sur la tête, et contemplait, dans cette posi-

tion, l'aspect de la rivière. Le son de la voix de son maître le remit bientôt sur ses talons, et, dès que sa tête eut repris sa place légitime, Quilp se mit en devoir de le battre.

— Laissez-moi tranquille! — s'écria le jeune homme, parant avec ses coudes les coups que Quilp lui portait, — sans quoi vous n'en serez pas bon marchand, je vous en avertis.

— Chien que vous êtes, — répondit Quilp, — je vous battrai avec une barre de fer, je vous frotterai la peau avec une étrille, et je vous arracherai la langue, si vous osez dire encore un mot : comptez-y bien.

Tout en le menaçant ainsi, il étendit de nouveau le bras, et passant adroitement une main entre les deux coudes du jeune homme, il lui saisit la tête, et lui administra quelques coups bien appliqués. En étant ainsi venu à ses fins, il parut plus calme.

— Vous ne recommencerez pas, — dit le jeune homme, secouant la tête et reculant quelques pas, les coudes en avant, pour se préparer à une nouvelle attaque.

— Non sans doute, — répondit Quilp, — puisque j'ai fait tout ce que je voulais faire. — Venez! — Prenez la clef.

— Pourquoi ne battez-vous pas quelqu'un de votre taille? — demanda le jeune homme en s'approchant à pas lents.

— Où y a-t-il quelqu'un de ma taille, chien? —

s'écria Quilp. — Prenez cette clef, ou elle servira à vous ouvrir le crâne. — Et dans le fait, quand le jeune homme approcha, il lui en donna un bon coup sur la tête. — Ouvrez le comptoir à présent.

Le jeune homme obéit en murmurant, mais il se tut en voyant que Quilp le suivait d'un air menaçant. Et l'on peut remarquer ici qu'il existait entre ce jeune homme et le nain une étrange sorte d'attachement mutuel. Comment était-il né, et comment se nourrissait-il de menaces et de coups d'un côté, de répliques et de bravades de l'autre, c'est ce qu'il importe peu de savoir. Un fait certain, c'est que Quilp n'aurait pas souffert qu'un autre le contredît comme le faisait ce jeune homme, et que celui-ci ne se serait pas laissé battre par un autre que Quilp, quand il lui était facile de s'enfuir à chaque instant du jour.

— A présent, veillez sur le quai,— dit Quilp en entrant dans son comptoir. — Marchez maintenant la tête en bas, si vous l'osez, et je vous coupe une jambe.

Ce comptoir était une petite chambre fort sale, dans laquelle on ne voyait qu'un bureau, deux tabourets, un vieil almanach, un encrier sans encre, un trognon de plume, et une pendule qui n'avait pas été remontée depuis dix-huit ans, et dont Quilp avait arraché l'aiguille marquant les minutes pour s'en faire un cure-dent. Dès qu'il y fut entré, il s'assit sur un tabouret, appuya ses bras sur le

bureau, et sa tête sur ses mains, et se disposa à dormir, pour s'indemniser d'avoir veillé la nuit précédente.

A peine commençait-il à s'assoupir que la voix du jeune homme se fit entendre : — Il y a ici quelqu'un qui vous demande, — dit-il en avançant la tête dans le comptoir.

— Qui ?

— Je n'en sais rien.

— Demandez-lui son nom.

Une jeune fille se montra à la porte du comptoir.

— Quoi ! c'est vous, Nelly ! — Entrez. — Avez-vous un message pour moi ?

Nelly lui remit une lettre, et il l'ouvrit sur-le-champ.

CHAPITRE VI.

—

Dès que M. Quilp eut lu les trois premières lignes de la lettre, il ouvrit de grands yeux et fronça les sourcils. Après la lecture des trois suivantes, il se gratta la tête, et quand il en eut fini la lecture, il se rongea les ongles, et tous ses traits exprimèrent la surprise. — Nelly! — s'écria-t-il d'une voix qui la fit trembler, — savez-vous ce que contient cette lettre?

— Non, monsieur.

— Bien sûr?

— Oui, monsieur.

— Humph! — Tout est déjà parti, — parti en vingt-quatre heures! — Que diable en a-t-il fait? — c'est un mystère.

Après ce court soliloque, Quilp regarda Nelly en faisant ce qui aurait été pour tout autre une grimace horrible, mais ce qui, pour lui, était un sourire agréable, et jetant sur elle un coup d'œil de satisfaction, il lui dit : — Vous êtes jolie aujourd'hui, Nelly, — très jolie, sur ma foi. — Dites-moi, seriez-vous charmée d'être mon numéro 2?

— D'être quoi, monsieur?

— D'être mon numéro 2, — de devenir la seconde mistress Quilp, après la mort de mistress

Quilp, numéro 1, d'être ma femme en un mot? Supposons que mistress Quilp numéro 1 vive encore quatre à cinq ans, vous serez précisément d'âge à me convenir. — Soyez bonne fille d'ici là, Nelly, et vous verrez si je ne vous fais pas mistress Quilp de Tower-Hill.

Bien loin d'être séduite par une perspective si brillante, Nelly trembla de tous ses membres, et recula avec effroi. Quilp n'eut pas l'air de s'en apercevoir. — Il faut que vous veniez à Tower-Hill, — dit-il; — vous y verrez mistress Quilp, qui vous aime beaucoup, — pas autant que moi pourtant.

— Il faut que je m'en retourne, monsieur. J'ai ordre de retourner dès que j'aurai votre réponse.

— Mais vous ne l'avez pas encore, et je ne puis vous la donner qu'à la maison; il faut donc que vous m'y accompagniez.

En sortant du comptoir, ils virent sur le quai le jeune homme qui avait un goût particulier pour marcher sur les mains, la tête en bas. Il se battait avec un autre; tous deux étaient tombés, et ils se roulaient dans la boue, tout en continuant à se battre. Nelly reconnut sur-le-champ le second champion.

— C'est Kit! — s'écria-t-elle, — c'est le pauvre Kit, qui est venu avec moi. — Séparez-les, monsieur, je vous en prie.

— Oui, oui, je les séparerai; fiez-vous à moi, — dit Quilp en se frottant les mains de plaisir; et,

rentrant dans son comptoir, il en sortit armé d'un gros bâton, dont il s'escrima si bien sur le dos, les épaules et la tête des combattants, que, renonçant à leur animosité, ils ne songèrent plus qu'à s'écarter de ce nouvel adversaire chacun de leur côté. — Ah! vous aimez à vous battre! Aimez-vous autant à être battu?

— Soyez tranquille! je ne me battrai plus contre personne qui dira que vous êtes le nain le plus hideux qu'on ait jamais montré à la foire pour un penny.

— Entendez-vous dire que je ne le suis pas?

— Non!

—Pourquoi donc vous battez-vous sur mon quai?

— Parce qu'il l'a dit, — répondit le jeune gardien du quai en montrant Kit, — et non parce que cela n'est pas vrai.

— Pourquoi a-t-il dit, — s'écria Kit, — que miss Nelly est laide, et qu'elle et mon maître sont obligés de faire tout ce que vous voulez?

— Parce qu'il est un sot! — dit Quilp; — et vous avez parlé comme vous l'avez fait parce que vous aimez la vérité sans doute. — Tenez, voici une pièce de six pence pour vous, Kit; dites toujours la vérité. — Fermez le comptoir, chien que vous êtes, et donnez-m'en la clef!

Le jeune commis, ou plutôt le souffre-douleurs de Quilp, obéit, et reçut de son maître, pour récompense, un grand coup de la clef sur le nez quand

il la lui rendit, ce qui lui fit couler l'eau des yeux; mais, pour s'en venger et narguer son maître, il se mit à marcher sur le bord du rivage, la tête en bas et les pieds en l'air, dès qu'il le vit sur une barque avec Kit et Nelly pour retourner à Tower-Hill.

Mistress Quilp était seule à la maison, et, n'attendant pas sitôt son mari, elle s'était jetée sur un lit pour prendre un peu de repos, quand elle reconnut le bruit de ses pas sur l'escalier. Elle n'avait eu que le temps de passer dans la chambre voisine et de prendre un ouvrage d'aiguille qu'elle y avait laissé sur une table, quand Quilp entra avec Nelly, ayant envoyé Kit dans la cuisine.

— Voici Nelly Trent, ma chère mistress Quilp, lui dit son aimable mari, — offrez-lui un verre de vin et un biscuit, car elle a fait une longue course, et elle restera avec vous, mon cœur, pendant que j'écris une lettre.

Mistress Quilp regarda son mari en tremblant, ne sachant ce que signifiait ce ton de tendresse extraordinaire, et, obéissant à un clin d'œil qu'il lui fit, elle le suivit dans une chambre voisine.

— Songez bien à ce que je vais vous dire, — lui dit Quipl à demi-voix.—Tâchez de tirer d'elle quelque chose sur son grand-père, — de savoir ce qu'ils font, comment ils vivent, ce qu'il lui dit. J'ai des raisons pour désirer de le savoir, si je le puis; et je sais que vous y réussirez si vous le voulez. — M'entendez-vous?

— Oui, Quilp.

— Eh bien, partez! Qu'attendez-vous?

— C'est que... J'aime cette enfant, mon cher Quilp, et je voudrais... être dispensée de surprendre ses secrets.

Le nain fit un gros jurement, et regarda autour de lui comme s'il eût cherché quelque instrument pour la battre. La pauvre femme, effrayée, le supplia de ne pas se mettre en colère, et lui promit de faire tout ce qu'il voudrait.

— Il faut que je sache tous ses secrets, — dit Quilp en lui pinçant le bras. — Songez que je vous écouterai. Si vous vous y prenez mal, je ferai craquer cette porte, et malheur à vous si je la fais craquer trois fois. — Partez!

Mistress Quilp obéit; et son mari, laissant la porte entre-bâillée, s'assit derrière, et se mit à écrire sans perdre un seul mot de ce qui se disait dans l'autre chambre.

— Vous êtes venue ici bien souvent depuis quelque temps, Nelly, — dit-elle, ne sachant trop par où commencer.

— C'est ce que j'ai dit bien souvent à grand-papa, — répondit Nelly innocemment.

— Et que répond-il à cela?

— Il soupire, baisse la tête, et il a l'air si triste que vous ne pourriez le voir dans ces moments-là sans pleurer comme moi. — Comme cette porte craque!

— Cela arrive souvent. — Mais votre grand-père n'a pas toujours été si triste.

— Oh! non, nous vivions heureux et contents. Mais vous ne sauriez croire comme il est changé!

— Je suis fâchée de vous entendre parler ainsi, ma chère.

— Vous avez toujours eu tant de bontés pour moi que j'oublie mes chagrins en vous en parlant, et je n'ai que le pauvre Kit à qui je puisse parler de lui. Mais vous ne pouvez vous figurer combien je souffre de le voir si changé. Il y a déjà long-temps qu'il a commencé à..... J'ai cru voir remuer cette porte.

— C'est le vent. — Vous disiez qu'il a commencé...

— A être pensif et rêveur et à oublier la manière dont nous passions les soirées. Tantôt je prenais un livre et je lui faisais une lecture qui l'amusait; tantôt il me parlait de ma mère, et me disait qu'elle me ressemblait et qu'elle avait le même son de voix que moi dans son enfance, et qu'à présent elle était dans le paradis, où l'on est toujours heureux. — Ah! ce temps est passé!

— Nelly! Nelly! calmez-vous. Je ne puis supporter de voir une jeune fille comme vous pleurer ainsi.

— Je ne pleure jamais devant lui; mais avec vous je puis pleurer et parler de mes chagrins sans me contraindre, car je sais que vous n'en parlerez à personne.

Mistress Quilp détourna la tête et ne répondit rien, quoique la porte eût encore craqué.

— Mais n'allez pas croire que grand-papa m'aime moins qu'autrefois, — continua Nelly avec chaleur; — au contraire, je crois qu'il m'aime tous les jours davantage. — Mais je ne vous ai pas encore dit le plus grand changement qui s'est opéré en lui, et il ne faut pas que vous en disiez un mot à personne. — Il ne dort plus, à moins que ce ne soit sur son grand fauteuil pendant la journée, car il passe toutes les nuits hors de chez lui.

— Est-il possible?

— Oui. Il sort à minuit, et il ne rentre que lorsque le jour va paraître. Ce matin, le soleil se levait quand il est rentré. Il avait les yeux rouges comme du feu et les joues pâles comme la mort, et ses jambes tremblaient sous lui. Il se jeta sur son lit, et croyant l'entendre gémir, je m'approchai de sa chambre, et je l'entendis dire qu'il ne pouvait plus supporter la vie, et que, si ce n'était pour moi, il voudrait être mort. — Que ferai-je à cela? que puis-je faire?

Accablée de chagrin, et touchée de la compassion qu'elle voyait sur les traits de son amie, Nelly se jeta dans ses bras et fondit en larmes. En ce moment Quilp rentra, et il joua la surprise de la trouver en cet état avec tout l'art d'un hypocrite consommé.

— C'est l'effet de la fatigue et de l'agitation, mis-

tress Quilp, — dit-il; — elle a eu une longue course à faire pour venir ici; elle a été effrayée en voyant ensuite deux jeunes vauriens se battre, et elle a eu quelque inquiétude en passant l'eau : tout cela était trop fort pour la pauvre Nelly! — Tout en parlant ainsi, il lui posa la main sur la tête d'un air caressant.

Ce geste fait par toute autre personne n'aurait produit sur Nelly aucun effet remarquable, mais l'attouchement de la main de M. Quilp la fit frissonner. Elle se dégagea des bras de mistress Quilp, fit un pas en arrière, et dit qu'il était temps qu'elle partît.

— Vous feriez mieux de rester à dîner avec nous, — lui dit le nain.

— J'ai déjà été trop long-temps absente, monsieur, — répondit Nelly en s'essuyant les yeux.

— Eh bien, Nelly, comme il vous plaira. Voici ma réponse. C'est seulement pour lui dire que je le verrai demain ou après-demain, et que je ne puis faire aujourd'hui ce qu'il désire. — Kit! ici, Kit! — Ayez bien soin de cette jeune fille, m'entendez-vous?

Kit ne daigna pas répondre à une injonction si inutile, et jetant un regard presque menaçant sur le nain, comme s'il l'avait soupçonné d'être la cause des pleurs que Nelly versait encore, il suivit sa jeune maîtresse, qui avait déjà fait ses adieux à mistress Quilp.

— Vous êtes fort habile à faire des questions, mistress Quilp, — dit le nain dès qu'il fut seul avec sa femme.

— Que pouvais-je faire de plus? — demanda-t-elle avec douceur.

— Que pouviez-vous faire de moins? Vous n'avez pas cherché à tirer d'elle un seul mot. Vous êtes bien heureuse qu'elle m'ait fourni elle-même le fil dont j'avais besoin, sans quoi vous vous en seriez mal trouvée. Oui, remerciez-en votre bonne étoile, — celle qui a fait de vous mistress Quilp, — de m'avoir mis sur la voie, et qu'il n'en soit plus question. — Quant au dîner, il ne faut rien d'extraordinaire aujourd'hui, je ne rentrerai que ce soir.

A ces mots, M. Quilp prit son chapeau et quitta sa femme.

CHAPITRE VII.

— Fred, — dit M. Swiveller à son ami Richard Trent, — souvenez-vous de la chanson si connue : « Adieu, cruels soucis! excitez la flamme de la gaieté avec l'aile de l'amitié, et faites circuler le vin rosé. »

L'appartement de M. Richard Swiveller était dans le voisinage de Drury-Lane, et c'était là qu'il adressait à son ami les expressions qui viennent d'être rapportées pour le tirer d'une sorte de découragement léthargique, et il n'est pas hors de propos de remarquer que cette courte observation se ressentait du caractère poétique et figuré de l'esprit de M. Swiveller; car le vin rosé était remplacé sur sa table par un pot de toddy au gin et à l'eau froide, qu'ils se passaient l'un à l'autre, faute de verres, ce qui peut être avoué sans honte, puisque M. Swiveller était garçon.

— Eh bien! Fred, — répéta Swiveller, — passez le vin rosé.

Le jeune Trent, avec un geste d'impatience, lui passa le pot de toddy, et reprit l'attitude de méditation qu'il avait quittée à contre cœur.

— Je vais vous proposer, Fred, — continua

Swiveller, — un toast convenable aux circonstances. — Puisse...

— Vous me fatiguez à la mort par votre babil, Dick. Rien ne peut faire tarir votre gaieté.

— Je crois qu'il y a un proverbe qui parle d'être joyeux et sage en même temps. Il y a des gens qui sont joyeux sans être sages, et d'autres qui sont sages, — ou qui croient l'être, — sans être joyeux. Moi, je fais partie de la première classe; mais, si le proverbe est bon, il vaut mieux le suivre à moitié que point du tout. Quant à vous, vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

— Fadaises! — Dick, pouvez-vous me parler sérieusement deux minutes, si je vous apprends le moyen de faire votre fortune sans vous donner beaucoup de peine?

— Vous m'en avez déjà appris un grand nombre, et ma poche n'en est pas moins vide.

— Vous parlerez différemment de celui-ci. — Vous avez vu ma sœur Nelly. — N'est-elle pas jolie?

— Sans doute; et l'on peut dire en sa faveur qu'elle ne vous ressemble guère.

— Fort bien. Il est clair que le vieil avare et moi nous serons à couteaux tirés jusqu'à ce qu'il soit mort.

— Une chauve-souris verrait cela en plein soleil.

— Il est également clair que je n'aurai pas un penny de sa succession, quoiqu'il m'ait fait espérer

autrefois que je la partagerais avec ma sœur. — Ne le croyez-vous pas?

— Je penserais comme vous; mais ce que je lui ai dit peut avoir fait impression sur lui.

— Pas la moindre; ainsi il est inutile de discuter cette question. — A présent, écoutez-moi bien. — Nelly a près de quatorze ans.

— Joli brin de fille pour son âge, quoique de petite taille.

— Si vous voulez que je continue, laissez-moi parler une minute. Voici que j'arrive au point.

— C'est juste.

— Nelly a des affections fortes, et élevée comme elle l'a été, il est facile d'exercer sur elle de l'influence, et de la persuader. Si je la prends une fois en main, je réponds qu'à l'aide d'un peu de cajolerie et de quelques menaces, je lui ferai faire tout ce que je voudrai. Pourquoi donc ne l'épouseriez-vous pas?

A cette question inattendue, Swiveller s'écria avec un air de consternation: — Moi!

— Pourquoi non? Qui peut vous en empêcher?

— Et elle n'a pas quatorze ans!

— Je ne vous propose pas de l'épouser aujourd'hui; je veux dire dans une couple d'années, dans trois, dans quatre. Le vieil avare n'a pas l'air de devoir vivre long-temps.

— Non; mais ces vieilles gens, on ne peut s'y

fier. J'ai une grand'tante, demeurant dans le comté de Dorset, que les médecins avaient condamnée à mourir à l'âge de dix-huit ans, et qui vit encore. — Je vous dis qu'on ne peut compter sur la vieillesse, Fred, à moins qu'elle ne soit aidée par une bonne attaque d'apoplexie; encore y résiste-t-elle souvent.

— Mettons les choses au pire; supposons qu'il vive dix ans.

— Oui; c'est là le *hic*.

— Eh bien! supposons qu'il vive, vous dis-je. Si, de gré ou de force, je détermine Nelly à vous épouser secrètement, que croyez-vous qu'il en résultera?

— Une femme et des enfants, avec un revenu montant à zéro pour les nourrir.

— Mais je vous dis que le vieux coquin ne vit que pour elle, — que ce n'est que pour elle qu'il amasse de l'argent; qu'il ne songerait pas plus à la déshériter pour un acte de désobéissance, qu'à me rendre ses bonnes grâces pour tout ce que je pourrais faire pour lui plaire.

— Tout cela paraît assez vraisemblable.

— Parce que tout cela est vrai. Et si vous voulez lui donner un motif de plus pour vous pardonner, vous n'aurez qu'à feindre d'avoir avec moi une querelle à mort, et vous deviendrez son meilleur ami. Quant à Nelly, vous savez qu'une goutte d'eau qui tombe sans cesse creuse une pierre, et

vous pouvez compter sur moi. Ainsi donc, qu'il meure ou qu'il vive, vous hériterez de toute la fortune du vieux pince-maille; nous la partagerons comme frères, et vous aurez par-dessus le marché une jeune et jolie femme.

— Je suppose qu'il n'y a aucun doute sur sa fortune?

— Aucun doute! N'avez-vous pas entendu ce qui lui est échappé l'autre jour?

Il serait inutile de rendre un compte plus détaillé de cette conversation. Il suffira de dire que toutes les considérations qui peuvent avoir de l'influence sur l'esprit d'un dissipateur qui a épuisé toutes ses ressources, se réunirent pour déterminer Swiveller à consentir à la proposition de son ami. D'ailleurs Trent avait pris sur lui un ascendant complet, et c'était celui-ci qui l'avait entraîné dans la carrière de la dissipation, afin de profiter de sa prodigalité. Il n'avait pas expliqué à son ami tous les motifs qu'il avait pour l'engager à épouser sa sœur. Nous imiterons sa discrétion, et nous nous bornerons à dire au lecteur qu'il en trouvera le développement dans la suite de cette histoire. Leur entretien fut interrompu par un coup frappé à la porte, qui obligea Swiveller à s'arrêter au milieu des fleurs de son éloquence, pour s'écrier: — Entrez! — La porte s'ouvrit; mais on ne vit entrer dans la chambre qu'un gros bras rouge, couvert de savon jusqu'au coude. C'était celui d'une servante,

occupée à laver l'escalier, et qui tenait entre le pouce et l'index une lettre pour M. Swiveller.

Dick pâlit, et eut l'air embarrassé en jetant un coup d'œil sur l'adresse de cette lettre, et quand il en eut lu le contenu, son embarras redoubla. — Voilà un des inconvénients d'être un jeune homme à bonnes fortunes, — dit-il; — il est bien aisé de parler comme nous venons de le faire; mais le fait est que je ne pensais pas à elle.

— A elle, à qui?

— A Sophie Wackles.

— Qui est-elle?

— Une jeune personne charmante, divine. — Mais vous la connaissez.

— Ah! oui; je crois me rappeler... Eh bien?

— Eh bien! monsieur, un tendre sentiment s'est épanoui entre cette créature céleste et l'humble individu qui a l'honneur de vous parler; — sentiment du genre le plus honorable, car la déesse Diane n'était pas plus correcte dans sa conduite que miss Sophie Wackles.

— J'espère qu'il n'y a eu entre vous ni amour, ni promesses?

— Pour de l'amour, Fred, il y en a eu, et beaucoup; quant aux promesses, aucune. Je ne me suis jamais compromis par écrit, et je n'ai pas à craindre une action en manque de promesse.

— Fort bien! — Mais que dit cette lettre?

— Elle n'a pour objet que de me rappeler un

petit bal qui doit avoir lieu ce soir chez elle. Il faut que j'y aille, quand ce ne serait que pour rompre cette affaire. — Mais je voudrais savoir si elle a apporté cette lettre elle-même. Si elle l'a fait, sans se douter qu'il existe un obstacle à son bonheur, cela est touchant, Fred.

Frédéric attacha fort peu d'importance à tout cela; car il savait qu'il avait assez d'influence sur son ami pour le faire agir en tout de la manière qui serait convenable à ses propres intérêts.

CHAPITRE VIII.

—

Cette affaire étant arrangée, l'estomac de M. Swiveller lui rappela que l'heure du dîner était arrivée, et pour ne pas risquer de nuire à sa santé par une plus longue abstinence, il chargea la servante de la maison d'aller chez le traiteur qui lui fournissait ses repas, pour qu'il lui envoyât du bœuf bouilli et des choux. Mais le traiteur répondit qu'il ne pouvait plus rien fournir à M. Swiveller, avant que le mémoire de ses fournitures fût payé. Sans se décourager, il l'envoya chez un traiteur plus éloigné, en la chargeant de lui dire qu'étant mécontent de son traiteur habituel, et connaissant la réputation dont jouissait sa maison, il avait dessein de lui donner sa pratique. Pour cette fois, il réussit, et un garçon ne tarda pas à lui apporter deux bonnes rations de bœuf bouilli, une pyramide de choux, et un pot contenant deux pintes de bière.

— Ah! — dit Swiveller quand ils eurent achevé ce repas frugal, — l'homme n'a besoin que de bien peu de chose, après tout; et il n'en a pas besoin bien long-temps.

— J'espère que le traiteur n'aura pas besoin du prix de son dîner, — répliqua Trent, — car je

suppose qu'il devra l'attendre assez long-temps.

— Oh! je passerai chez lui. — dit Frédéric en clignant d'un œil. — Au surplus le dîner a disparu, et je défie le garçon de le remporter.

Quand celui-ci vint reprendre les plats et les assiettes, Swiveller lui dit, avec un ton d'insouciance, qu'il allait sortir dans une couple d'heures et qu'il passerait chez son maître pour le payer. Le garçon fit une grimace, et murmura à demi-voix: — Tout au comptant.—Point de crédit.—Mais il fut obligé de se retirer sans autre paiement que la promesse de M. Swiveller de passer chez son maître dans la soirée.

— Est-ce un mémento de peur de l'oublier? — lui demanda son compagnon en le voyant tirer de sa poche un petit souvenir, et y écrire quelques mots au crayon.

— Pas tout-à-fait, Fred; ce petit livret contient les noms des rues dans lesquelles je ne dois pas me montrer tant que les boutiques sont ouvertes. Le dîner que nous venons de faire me ferme Long-Acre; une paire de bottes que j'ai achetée la semaine dernière dans Great Queen-Street, m'a bouché cette rue; il ne m'en reste qu'une seule pour aller dans le Strand, et une paire de gants va me la murer ce soir. En un mot, je me trouve tellement resserré dans ce quartier, qu'à moins que ma tante ne m'envoie de l'argent avant peu, il faut que j'aille loger à l'autre bout de la ville.

— Et vous êtes sûr qu'elle n'y manquera pas?

— Je l'espère du moins. Cependant le nombre moyen des lettres que j'ai à lui écrire avant d'en obtenir de l'argent, est six; or en voilà huit que je lui ai écrites cette fois,—sans en avoir pu rien tirer. Je lui en écrirai une neuvième demain matin, et j'aurai soin ensuite d'asperger le papier de quelques gouttes d'eau, pour qu'elle y voie des signes de contrition. Si cela ne produit aucun effet, tout est dit.

M. Trent se rappelant qu'il avait un engagement pour cette soirée, quitta son ami, le laissant tête à tête avec un pot de toddy, et libre de réfléchir sur son amour pour miss Wackles. — C'est une charmante fille, — pensa-t-il, et elle a le son de voix le plus doux que j'aie jamais entendu. Ce sera une rupture bien soudaine. Je ne vois pas la nécessité de lui battre froid sur-le-champ, à cause de la petite sœur de Fred. Cependant il faut prendre garde de trop m'avancer, et si je dois rompre avec elle, le plus tôt sera le mieux. — Après bien des réflexions pour et contre, il résolut de saisir la première occasion qu'elle pourrait lui fournir pour avoir une querelle avec elle, et quelques verres de toddy l'ayant affermi dans cette résolution, il partit pour se rendre chez elle.

Miss Sophie Wackles demeurait à Chelsea avec sa mère, qui était veuve, et ses deux sœurs, et elles tenaient ensemble un externat pour des jeunes filles de

sept à douze ans. Miss Mélissa Wackles y enseignait la grammaire anglaise, l'écriture et la géographie ; miss Sophie, l'arithmétique, la musique et la danse ; et miss Jane, tous les ouvrages d'aiguille. Mistress Wackles était chargée de la discipline intérieure et des punitions corporelles. Mélissa avait au moins trente ans, et était déjà un peu fanée ; Sophie en comptait vingt, et ne manquait ni de fraîcheur ni d'enjouement ; Jane n'avait encore vu que seize printemps. Mistress Wackles avait soixante ans, et elle avait toujours eu un aspect dur et revêche.

M. Swiveller arriva rempli de projets dangereux pour la paix du cœur de la belle Sophie, qui, vêtue d'une robe blanche sans autre ornement qu'une seule rose, le reçut dans le salon qu'on avait cherché à embellir en y ajoutant pour décoration sur la cheminée et sur une console les pots de fleurs qui ordinairement garnissaient les appuis extérieurs des deux croisées. Il y trouva aussi mistress Wackles et sa fille aînée, qui le saluèrent d'un air majestueusement glacial, et miss Jane, qui avait laissé ses cheveux en papillotes toute la journée précédente pour qu'ils bouclassent mieux, sans parler des jeunes écolières, auxquelles il avait été permis d'assister à la fête et qui s'étaient endimanchées de leur mieux.

Le fait est que ni mistress Wackles, ni sa fille aînée, n'avaient jamais vu de très bon œil M. Swiveller. Elles le regardaient toutes deux comme un

jeune homme qui ne songeait qu'à s'amuser, et dont la galanterie banale ne pouvait avoir aucune suite sérieuse. Sophie elle-même, qui ne voyait que du vague dans les compliments dont il ne cessait de l'accabler, pensait qu'il était temps de le forcer à s'expliquer, et elle avait résolu d'éveiller sa jalousie en ayant quelques attentions pour un jardinier-fleuriste qui lui faisait aussi la cour, et qui n'avait besoin que d'un peu d'encouragement pour se déclarer.

La compagnie commença à arriver, et le premier nom qui fut annoncé fut celui de M. Cheggs, le jardinier-fleuriste, qui était venu avec sa sœur. Dès qu'ils furent entrés, ils s'avancèrent vers Sophie. Miss Cheggs lui prit les deux mains, l'embrassa sur les deux joues, et lui demanda s'ils n'arrivaient pas trop tôt.

— Trop tôt! Non certainement, — répondit Sophie.

— Oh! ma chère! — s'écria miss Cheggs, — j'ai été si tourmentée, que si nous ne sommes pas arrivés à quatre heures, vous devez le regarder comme une merci du ciel. Mon frère Alick était si impatient de partir! Croirez-vous bien qu'il était habillé avant le dîner? et depuis ce temps, il n'a fait que regarder à la pendule. — C'est votre faute, méchante, — ajouta-t-elle en baissant la voix, mais de manière à ce que tout le monde pût l'entendre.

Sophie rougit, M. Cheggs rougit aussi; et toutes les dames accablèrent le frère et la sœur de civilités

et d'attentions, sans songer à M. Swiveller, qui resta seul dans un coin. C'était précisément ce qu'il avait désiré, — une bonne occasion pour chercher une querelle, pour avoir l'air piqué et mécontent. Mais il n'en avait pas seulement l'air, il l'était réellement, et il se demandait : — Que diable signifie donc l'impudence de ces Cheggs?

Il obtint pourtant la main de miss Sophie pour la première contredanse, et ce ne fut pas le seul avantage qu'il remporta sur son rival; car voulant faire voir quel était l'homme qu'on avait ainsi négligé, il déploya tant d'agilité, fit tant d'entrechats et de pirouettes, qu'il attira sur lui l'admiration générale, et mistress Wackles elle-même fut forcée de s'avouer qu'elle serait fière d'avoir un tel danseur dans sa famille.

— Il faut que vous dansiez avec miss Cheggs, — dit Sophie à Swiveller, après qu'elle eut dansé deux fois avec M. Cheggs; — c'est une jeune personne fort aimable, et son frère est un jeune homme charmant.

— Et charmé, — murmura Swiveller, — à en juger par les regards qu'il jette de ce côté.

Miss Jane, qui avait reçu ses instructions, dit à demi-voix à sa sœur d'examiner comme M. Cheggs avait l'air jaloux.

— Jaloux! — s'écria Swiveller; — j'aime bien cette impudence!

— Impudence! — s'écria miss Jane en secouant

la tête ; — prenez garde qu'il ne vous entende, monsieur, ou vous pourriez vous en repentir.

— Ne parlez pas ainsi, Jane, je vous en prie, — lui dit sa sœur.

—Et pourquoi? M. Cheggs a le droit d'être jaloux aussi bien que tout autre, et peut-être davantage. Mais vous devez savoir cela mieux que moi, Sophie.

C'était un complot concerté entre les deux sœurs pour porter M. Swiveller à faire une déclaration positive; mais il ne réussit pas. Frédéric se retira dans un coin, après avoir lancé à son rival un regard foudroyant.

M. Cheggs le suivit. — Ne m'avez-vous pas appelé, monsieur? — Ayez la bonté de sourire afin qu'on ne soupçonne rien. — Je vous demande si vous m'avez appelé, monsieur?

Swiveller le regarda du haut en bas d'un air dédaigneux et répondit : — Non, monsieur.

— Mais peut-être désiriez-vous me parler, monsieur?

— Pas davantage.

— Peut-être n'avez-vous rien à me dire *ici*, monsieur?

— Pour cette fois, vous avez raison.

— Je suis charmé de l'apprendre, monsieur. — Je suppose que vous savez où me trouver, quand vous aurez à me parler?

— Je pourrai m'en informer quand j'en aurai besoin, monsieur.

— Fort bien. — Je crois que nous n'avons pas autre chose à nous dire.

— Je pense de même.

Ainsi se termina ce redoutable entretien. M. Cheggs alla sur-le-champ faire l'offre de son cœur et de sa main à miss Sophie, et M. Swiveller s'assit dans un coin, de fort mauvaise humeur.

A deux pas de lui étaient assises mistress Wackles et sa fille aînée, regardant les danseurs. Miss Cheggs profitant d'un moment où elle n'avait pas à figurer, s'approcha d'elles, et leur dit: — Mon frère a parlé à miss Sophie. — Il lui a parlé très sérieusement, je vous assure.

— Que lui a-t-il dit? — demanda mistress Wackles.

— Mille choses. — Que pourrais-je vous dire? — Je regarde l'affaire comme arrangée.

Swiveller ne crut pas avoir besoin d'en entendre davantage ; il se leva d'un air insouciant, et s'avança nonchalamment vers la porte. En passant devant miss Sophie, qui était encore confuse et agitée par suite de la proposition que M. Cheggs venait de lui faire, il s'arrêta devant elle, et lui débita deux vers bien connus : « Ma barque est sur » la rive, mon bâtiment en mer, mais avant de » partir il faut que je te fasse mes adieux. »

— Vous en allez-vous? — demanda Sophie, à qui son cœur reprochait son malheureux stratagème, tandis qu'elle affectait l'indifférence.

— Si je m'en vais? — oui, je m'en vais. — Y voyez-vous quelque obstacle?

— Non, si ce n'est qu'il est encore de bien bonne heure. Au surplus vous êtes votre maître.

— Je voudrais l'avoir toujours été, miss Sophie, et ne m'être jamais fié à des traits si beaux, mais si trompeurs.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur Swiveller, — répondit Sophie en baissant les yeux. — Je serais très fâchée que vous....

— Fâchée, miss Sophie! De quoi pouvez-vous être fâchée quand vous êtes en possession du cœur d'un M. Cheggs? Moi, je suis charmé de pouvoir vous apprendre qu'il existe une jeune personne belle et riche, qui approche rapidement de l'âge nubile expressément pour moi; que son plus proche parent m'a proposé sa main, et que, par considération pour quelques personnes de sa famille, je l'ai acceptée. Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon d'avoir occupé si long-temps votre attention, et je vous souhaite le bonsoir.

Il résultera une bonne chose de tout cela, — pensa le soir Frédéric Swiveller, à l'instant où il allait éteindre sa chandelle pour se coucher, — c'est que je donnerai tête et cœur dans le projet de Fred relativement à la petite Nelly. Il sera charmé de me trouver si décidé, quand je lui conterai toute l'histoire demain matin. En attendant, dormons.

CHAPITRE IX.

—

Au commencement de la troisième nuit qui suivit l'entrevue de Nelly avec mistress Quilp, le vieillard, qui s'était senti faible et presque malade toute la journée, annonça à sa petite-fille qu'il ne sortirait pas. Les yeux de Nelly brillèrent de joie à cette nouvelle; mais sa joie disparut quand elle leva les yeux sur ses traits flétris, et qu'elle vit son air soucieux et souffrant.

— Deux jours, — s'écria-t-il, — deux jours entiers se sont passés, et il n'est pas venu! — Que vous a-t-il dit, mon enfant?

— Rien que ce que je vous ai déjà dit, grand-papa.

— Répétez-le-moi, — je perds la mémoire. — Vous a-t-il seulement dit ce qu'il m'écrit dans sa lettre, qu'il viendrait me voir le lendemain ou le surlendemain?

— Pas autre chose. — Retournerai-je chez lui demain matin?

— Cela serait inutile, — répondit le vieillard en secouant la tête; — mais s'il m'abandonne dans un moment où je pourrais, avec son aide, me trouver indemnisé de toutes les peines que je me suis don-

nées, de tout l'argent que j'ai dépensé, et de l'agonie d'esprit que j'ai endurée, je suis perdu, et ce qui est bien pire, je vous ai ruinée, vous pour qui j'ai tout risqué. Il ne nous restera qu'à mendier.

— Eh bien mendions, et soyons heureux.

— Mendier et être heureux! — Pauvre enfant!

— Oui, cher grand-papa, — s'écria Nelly avec une force au-dessus de son âge, — j'aimerais mille fois mieux mendier sur la grand'route, que de continuer à vivre comme nous vivons depuis quelque temps. Si vous êtes dans l'affliction, apprenez-m'en la cause pour que je m'afflige avec vous. Si vous êtes pauvre, allons mendier ensemble. Vous changez de jour en jour, et si je n'en sais pas la cause, mon cœur se brisera, et j'en mourrai.

Et en parlant ainsi, elle se jeta au cou de son aïeul, et fondit en larmes.

Cette conversation n'était pas destinée à être entendue par d'autres oreilles, et cependant d'autres oreilles l'entendaient, d'autres yeux étaient témoins de cette scène, et ces oreilles, ces yeux, appartenaient à M. Daniel Quilp. Il était entré sans être aperçu tout au commencement de cet entretien, et — sans doute par délicatesse — ne voulant pas l'interrompre, il s'assit sur un fauteuil sans faire aucun bruit. Le vieillard tournant par hasard les yeux de ce côté l'aperçut tout-à-coup, et lui demanda comment il était entré.

— Par la porte, — répondit Quilp; — je ne

suis pas assez mince pour passer par le trou d'une serrure; je voudrais le pouvoir. — Mais j'ai besoin de vous parler en particulier, — tête à tête.

Le vieillard fit signe à Nelly de se retirer, et elle obéit sur-le-champ.

— C'est le bouton de rose le plus frais et le plus joli qu'on puisse voir, dit Quilp. —Une petite taille charmante, des membres parfaitement proportionnés, une peau blanche et transparente, ornée de lignes d'azur, des yeux, des pieds, des mains... Eh bien! voisin, je ne me doutais pas qu'un sang vieux pût circuler si rapidement et conserver tant de chaleur. — Mais qu'avez-vous donc? vous avez l'air souffrant.

—Et je souffre véritablement.—J'ai ici une fièvre brûlante, — dit le vieillard en se frappant la tête d'une main, — et mon cerveau se trouve quelquefois dans un état auquel je n'ose donner un nom. — Mais, dites-moi, — dites-moi une fois pour toutes, m'apportez-vous de l'argent?

— Non.

— En ce cas, — s'écria le vieillard en se tordant les mains, — l'enfant et moi nous sommes perdus!

— Voisin, — répondit Quilp, —je vais vous parler franchement, et je vous ferai plus beau jeu que vous ne l'avez fait à mon égard quand vous teniez les cartes, et que je ne pouvais en voir que le revers. — Vous n'avez plus de secret pour moi.

Le vieillard leva les yeux sur lui en tremblant de tous ses membres

— Vous êtes surpris, et cela peut être naturel. Oui, je sais votre secret; je sais ce que sont devenues toutes les sommes que je vous ai avancées. — Vous dirai-je où elles sont allées?

— Dites-le, si bon vous semble.

— Elles sont allées à la table de jeu,—à la table de jeu que vous fréquentez toutes les nuits. C'était là le précieux projet qui devait faire votre fortune, n'est-ce pas? C'était là votre El-Dorado, — la mine inépuisable d'or dans laquelle tout mon argent se serait englouti, si j'avais été aussi fou que vous le pensiez.

— Oui, — s'écria le vieillard, les yeux étincelants, — c'était là mon plan de fortune, — ce l'est encore, — ce le sera jusqu'à ma mort.

— Faut-il que je me sois laissé aveugler par un misérable joueur! — dit Quilp en le regardant avec mépris.

— Je ne suis point un joueur; je prends le ciel à témoin que je n'ai jamais joué par amour du jeu, ni par désir de m'enrichir moi-même. Toutes mes pensées étaient pour elle. Chaque fois que je hasardais une somme sur une carte ou sur un dé, je prononçais tout bas le nom de l'orpheline en priant le ciel de bénir mes efforts, et il ne l'a jamais fait. Tout mon gain, jusqu'au dernier farthing, aurait été pour une jeune et innocente créature que je

voulais mettre à l'abri de tous les coups de la fortune. Quel était le but de ceux qui ont gagné mon argent? c'était de se procurer les moyens de se livrer à la dissipation, à la débauche, à tous les vices. Qui n'aurait pas cru comme moi que le ciel me favoriserait de préférence à eux?

— Et quand avez-vous commencé cette carrière d'extravagances?

— Quand j'ai réfléchi aux longues années qu'il m'avait fallu pour amasser, schelling à schelling, le peu que je possédais; — combien il m'en faudrait encore pour laisser à l'orpheline la fortune que je désirais lui assurer, et combien peu de temps il me restait à vivre, ce fut alors que je saisis le seul moyen qui pût me faire arriver à mon but.

— Est-ce après que vous fûtes venu me prier de faire passer la mer à votre précieux petit-fils?

— Peu de temps après. J'y pensai long-temps, et quand je commençai, je n'y pris aucun plaisir, et je ne m'attendais pas à en trouver. Qu'y ai-je gagné? des jours d'inquiétude, des nuits sans sommeil, la perte de ma santé et de tout ce que je possédais.

— Oui, vous avez perdu d'abord tout ce que vous aviez épargné, et ensuite vous êtes venu me trouver. Je croyais que vous faisiez votre fortune, et vous vous réduisiez à la mendicité. Heureusement j'ai eu soin de me faire donner tout ce que vous pouviez offrir en garantie de vos emprunts;

et même un acte de vente de tout ce qui se trouve ici. — A ces mots, Quilp se leva, et regarda autour de lui, comme pour voir si rien n'en avait été distrait. — Mais n'avez-vous donc jamais gagné ?

— Jamais ! jamais je n'ai recouvré ce que j'avais perdu.

— Je croyais, — dit le nain en ricanant, — que si l'on jouait assez long-temps, on était sûr de finir par gagner, ou du moins de ne pas quitter le jeu en perdant.

— Rien n'est plus vrai, — s'écria le vieillard avec chaleur; — je le savais ; je l'ai vu plus d'une fois; mais je ne l'ai jamais si bien senti qu'en ce moment. — Quilp, les trois dernières nuits, j'ai rêvé que je quittais le jeu ayant gagné une somme immense, et toujours la même. Jamais je n'avais fait un pareil rêve, et il faut que ce soit un avis du ciel. Ne m'abandonnez donc pas à l'instant où une pareille chance s'offre à moi. Vous êtes ma seule ressource; venez donc à mon secours, et fournissez-moi les moyens de tenter la fortune une dernière fois.

Le nain leva les épaules et secoua la tête.

— Voyez, Quilp, mon bon Quilp, — dit le vieillard, tirant de sa poche quelques cartes couvertes de chiffres; — voyez seulement ceci. Ces chiffres sont le résultat de longs calculs, d'une pénible et dure expérience. Je suis sûr de gagner à présent. Il ne me faut pour cela qu'une bagatelle. — Seulement quarante livres sterling, mon cher Quilp.

— La dernière fois, je vous en ai avancé soixante-dix ; elles sont parties en une seule nuit.

— Je le sais ; mais le temps où je devais gagner n'était pas encore arrivé. Ce n'est pas pour moi que je vous sollicite, Quilp. Si j'étais seul, que m'importerait de mourir ? C'est pour une orpheline que je vous implore.

— Je suis fâché d'avoir un rendez-vous dans la cité, — dit Quilp en regardant à sa montre avec beaucoup de sang-froid ; — sans quoi j'aurais volontiers passé encore une demi-heure avec vous ; mais il faut que je vous quitte.

— Quilp, — s'écria le vieillard en le retenant par un pan de son habit, — nous avons causé plus d'une fois ensemble de l'histoire de sa pauvre mère, et c'est peut-être ce qui a fait naître en moi la crainte que sa fille ne tombât dans la pauvreté. Vous avez beaucoup gagné avec moi ; ne me refusez donc pas ma dernière demande !

— Cela m'est réellement impossible, — répondit Quilp avec une politesse qui ne lui était pas ordinaire ; — mais je vous dirai, — et c'est une circonstance remarquable, en ce qu'elle prouve que l'homme le plus fin peut quelquefois se laisser tromper, — que j'ai été tellement aveuglé par votre manière pénurieuse de vivre, seul avec Nelly ; par la réputation de richesse dont vous jouissiez parmi ceux qui vous connaissaient, et par vos assurances réitérées que mes avances vous vaudraient trois

et quatre fois l'intérêt que vous m'en payiez, que, malgré les soupçons que je commençais à concevoir, je vous aurais encore prêté aujourd'hui, sur votre simple reconnaissance, la somme que vous me demandez, si je n'avais appris d'une manière inattendue vos équipées nocturnes.

— Qui a pu vous en informer ? — Qui a pu en être instruit malgré toutes mes précautions ? — Son nom ! — son nom !

Le nain astucieux pensa qu'il ne pouvait nommer Nelly sans amener la découverte de l'artifice qu'il avait employé ; et comme il ne pouvait y rien gagner, il résolut de n'en rien dire. — Qui croyez-vous que ce puisse être ? — demanda-t-il pour gagner du temps.

— Il faut que ce soit Kit ; il m'aura épié, et vous l'aurez gagné.

— Comment avez-vous songez à lui ? — dit Quilp avec un ton de commisération. — Ce pauvre Kit ! Eh bien oui ; c'est lui.

A ces mots, il fit un signe de tête au vieillard, et se retira. Mais dès qu'il fut dans la rue, il se frotta les mains en grimaçant de plaisir, et se dit à lui-même : — Pauvre Kit ! C'est lui qui disait qu'on n'avait jamais montré à la foire un nain plus hideux que moi. Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Kit !

CHAPITRE X.

—

Sous l'ombre d'une arcade qui faisait l'entrée d'un passage en face de la maison du vieillard, était un homme, le dos appuyé contre la muraille. Il s'était placé dans cette attitude à la chute du jour, et n'en avait pas changé depuis ce temps. Il ne faisait aucune attention aux passants, car ses yeux étaient constamment fixés sur une fenêtre au premier étage, près de laquelle Nelly avait coutume d'aller s'asseoir au commencement de la nuit quand son aïeul était sorti, pour se distraire quelques instants en regardant dans la rue. Il donnait souvent des signes d'impatience et de désappointement; mais ce ne fut que lorsque l'horloge d'une église voisine eut sonné minuit qu'il perdit toute espérance et quitta son poste. Après avoir traversé ce passage, il entra dans un autre, et s'arrêta devant la porte d'une petite maison, et en levant le loquet il entra.

— Qui est là? — s'écria une voix de femme. — Ah! c'est vous, Kit?

— Oui, ma mère, c'est moi.

— Comme vous avez l'air fatigué!

— Mon vieux maître n'est pas sorti cette nuit, et elle n'a pas été s'asseoir près de la fenêtre ; — et à ces mots, il s'assit près du feu d'un air triste et mécontent.

La chambre dans laquelle Kit venait d'entrer semblait être le séjour de l'indigence ; mais on y remarquait cet ordre et cette propreté qui dépouillent la pauvreté de ce qu'elle a de plus repoussant. Quelque tard qu'il fût déjà, la mère était encore occupée à repasser du linge; un enfant encore tout jeune dormait dans un berceau ; un autre de quatre à cinq ans, déshabillé pour se coucher, mais qui avait refusé de se mettre au lit, s'était assis dans un panier à linge.

Kit était disposé à avoir de l'humeur ; mais voyant sur la table un gros morceau de pain et une petite tranche de viande froide que sa mère avait eu soin de lui préparer quelques heures auparavant, cette vue lui rappela qu'il n'avait pas soupé, et prenant son couteau, il s'approcha de la table.

— Ne disiez-vous pas que votre maître n'était pas sorti cette nuit ? — dit mistress Nubbles.

— Oui, et c'est tant pis.

— Vous devriez dire que c'est tant mieux, parce que miss Nelly ne restera pas seule.

— J'oubliais cela. J'ai dit tant pis, parce que je l'ai épiée depuis huit heures, et je ne l'ai pas vue.

— Je voudrais savoir ce qu'elle dirait si elle savait que, toutes les nuits, tandis qu'elle est assise près de cette fenêtre, vous êtes à veiller dans la rue de crainte qu'il ne lui arrive quelque accident, et que vous ne revenez ici que lorsque vous croyez qu'elle est en sûreté dans son lit.

—Ne vous inquiétez pas de ce qu'elle dirait. Elle n'en saura jamais rien, et par conséquent jamais elle n'aura rien à en dire.

— Bien des gens du moins pourraient dire que vous êtes amoureux d'elle.

— Bah! — répliqua Kit en s'enfonçant dans la bouche une bouchée de pain monstrueuse.

— Pour parler plus sérieusement, — reprit sa mère, — car ce que je disais n'était qu'un badinage, il est bien cruel à lui de laisser ainsi miss Nelly toute seule toutes les nuits.

— Il ne le croit pas. S'il le croyait, il n'en ferait rien. Je le connais assez pour en être sûr.

— Pourquoi donc le fait-il? Pourquoi cherche-t-il à vous cacher qu'il sort de chez lui toutes les nuits?

— Je n'en sais rien. S'il n'avait pas si fort cherché à me le cacher, je ne l'aurais jamais découvert. C'est parce que j'ai vu qu'il me renvoyait tous les soirs que j'ai été curieux de savoir pourquoi. — Mais qu'est-ce que j'entends?

— C'est quelqu'un qui court dans la rue.

— Et qui la traverse pour venir ici. — Est-ce

qu'il serait sorti depuis que j'ai quitté mon poste? est-ce que le feu aurait pris à la maison?

Il se leva; mais son inquiétude le rendit immobile. Cependant la porte d'entrée s'ouvrit, et Nelly se précipita dans l'appartement, pâle, et respirant à peine.

— Miss Nelly! — s'écrièrent en même temps la mère et le fils; — qu'est-il donc arrivé?

— Je ne puis rester qu'un instant, — répondit-elle; — grand-papa est fort mal; — je l'ai trouvé par terre sans connaissance.

— Je vais courir chercher un docteur! — s'écria Kit, prenant son chapeau.

— Non, non, — dit Nelly, — il y a déjà un médecin près de lui; — et... et... il ne faut plus que vous veniez jamais à la maison.

— Moi!

— Vous. — Ne me demandez pas pourquoi, car je n'en sais rien, et ne soyez pas fâché contre moi, car je n'en suis point la cause; je n'y suis pour rien.

Kit la regarda en ouvrant de grands yeux, et la bouche béante; mais il ne put prononcer un seul mot.

— Il ne fait que se plaindre de vous. — Je ne sais ce que vous avez fait; — j'espère que ce n'est rien de bien mal.

— Ce que j'ai fait!

— Il vous accuse d'être la cause de tout son mal-

heur, et le médecin dit qu'il ne faut pas qu'il vous voie, ou qu'il en mourra. — Je suis venue vous en prévenir, et vous dire qu'il faut que vous ne reveniez jamais à la maison. — Oh! Kit, que pouvez-vous avoir fait, vous en qui j'avais tant de confiance, vous qui étiez presque mon seul ami?

Kit ouvrit la bouche et les yeux à se les fendre; mais il lui fut impossible de parler.

— J'ai apporté ce qui lui est dû pour cette semaine, — dit Nelly, regardant mistress Nubbles en mettant quelques pièces de monnaie sur la table, — et... et quelque chose de plus, car il a toujours eu beaucoup d'attention pour moi. J'espère qu'il trouvera de l'occupation ailleurs, et je regrette beaucoup qu'il nous quitte de cette manière; mais il le faut. — Adieu! — A ces mots, elle partit en pleurant.

La bonne femme, qui n'avait jamais eu la moindre raison pour douter de la probité et de la fidélité de son fils, fut pourtant surprise qu'il n'eût pas dit un seul mot pour se justifier. Divers soupçons se présentèrent à son imagination; mais ils étaient si pénibles, et lui paraissaient si peu probables, qu'elle ne put même se résoudre à en faire l'objet d'une question. En ce moment, l'enfant qui était dans le berceau s'éveilla et se mit à crier; celui qui s'était assis dans le panier à linge voulut en sortir, tomba par terre, renversa le panier sur lui, et cria encore

plus fort. La mère releva l'un, berça l'autre, et en cherchant à les apaiser tous deux, oublia les idées qui l'occupaient ; et au milieu de ce désordre momentané, Kit restait debout, immobile, comme dans un état de stupéfaction.

CHAPITRE XI.

—

Le lendemain, le vieillard avait une fièvre ardente, accompagnée de délire. Pendant deux ou trois semaines, il fut dans un danger imminent, et durant tout ce temps Nelly ne cessa de lui prodiguer tous ses soins. Cependant sa maison n'était plus le séjour de la paix et de la tranquillité, un nouveau maître s'en était emparé, et le malade même n'y restait que sous le bon plaisir très précaire de M. Daniel Quilp.

Après sa dernière entrevue avec le vieillard, M. Quilp, en vertu des diverses garanties qu'il avait exigées pour sûreté des prêts qu'il lui avait faits, s'était fait autoriser en justice à se mettre en possession de la maison et de tout ce qu'elle contenait; et pour que personne ne songeât à la lui contester, il s'y était installé quelques jours après le commencement de la maladie du vieillard, et s'y était fait accompagner par son procureur.

Il établit son quartier-général dans l'arrière-boutique, et ayant choisi parmi les meubles antiques qui se trouvaient dans la pièce précédente, le fauteuil le plus commode qu'il put trouver pour lui-même, il l'y fit transporter avec le premier qui lui

tomba sous la main pour son coadjuteur. Cet appartement était loin de la chambre qu'occupait le malade ; mais Quilp jugea prudent de prendre une précaution contre l'infection de la fièvre, et cette précaution fut, non seulement de fumer lui-même, mais de faire fumer le procureur. Il envoya même chercher le jeune gardien de son quai, et dès qu'il fut arrivé, il lui mit une pipe dans la bouche et lui ordonna de s'asseoir en dehors de la porte et de fumer sans cesser un instant, à peine de châtiment corporel.

Le procureur était un homme perdu de réputation, nommé Brass, et pendant que Quilp fumait avec délices assis dans un bon fauteuil, il était à la torture sur le sien, dont un bras était cassé, et dont le coussin semblait rembourré de noyaux de pêches. Il détestait l'odeur du tabac ; mais comme il avait des raisons particulières pour conserver les bonnes grâces et la clientèle de M. Quilp, il fit un effort sur lui-même pour lui obéir; mais à chaque bouffée de fumée qu'il exhalait, il faisait une grimace épouvantable. Quilp s'en aperçut, et comme la souffrance des autres était une jouissance pour lui, il s'en frotta les mains de plaisir.

— Ce tabac est excellent, Brass, — lui dit-il ; — je parie que vous n'en avez jamais fumé de meilleur. Vous devez vous trouver aussi heureux que le Grand-Turc. — Eh bien, drôle, — s'écria-t-il en se tournant vers le jeune homme, qui s'amusait

à ricaner, — vous ne fumez plus? Fumez, vous dis-je, ou je vous ferai avaler la pipe. Nous ne cesserons de fumer que lorsque nous sortirons d'ici.

—Y resterons-nous long-temps, monsieur Quilp? — demanda le procureur.

— Jusqu'à ce que le malade meure, je suppose.

— Hé! hé! hé! excellent. — Et s'il guérit, monsieur Quilp?

— Alors, il en sortira ainsi que nous.

— Quelle bonté de cœur! Il y a des gens qui auraient déjà fait vendre tout le mobilier; il y en a qui auraient fait porter le malade dans un hôpital; il y en a.....

— Il y en a qui s'épargneraient la peine de jaboter en vrai perroquet, comme vous le faites. Fumez du moins; ne pouvez-vous fumer en parlant?

— Hé! hé! hé! vous avez toujours le mot pour rire, monsieur Quilp.

— Voilà la fille qui descend, — dit la sentinelle qui fumait à la porte.

— Que dites-vous, chien que vous êtes? — s'écria Quilp.

— Je vous dis que la jeune fille est sur l'escalier; —êtes-vous sourd?

— Oh! dit Quilp en ouvrant la porte; — c'est vous, Nelly? Eh bien, comment va mon vieux roi de carreau?

— Fort mal, répondit Nelly en pleurant.

— Quelle jolie petite créature, Brass !

—Charmante, monsieur ; tout-à-fait charmante.

— La petite Nelly veut-elle s'asseoir sur le genou de son ami Quilp? — dit le nain d'un ton qu'il croyait être caressant; — ou va-t-elle se coucher dans sa petite chambre?

— Quel ton agréable il sait prendre avec les enfants! — dit Brass les yeux levés vers le plafond, comme s'il eût causé avec lui ; — c'est un plaisir de l'entendre.

— Je ne vais pas rester ici, — répondit Nelly. — Je viens chercher dans cette chambre quelques objets dont j'ai besoin, et je n'y reviendrai plus.

— C'est pourtant une petite chambre très commode, — dit le nain, regardant par la porte tandis qu'elle y entrait. — Êtes-vous bien sûre que vous n'y reviendrez pas coucher, Nelly?

— Très sûre, — répondit-elle en faisant un petit paquet de linge et de vêtements. — Je n'y reviendrai jamais ; non jamais. — Et un instant après elle remonta dans la chambre du malade.

— Ce lit convient parfaitement à ma taille, — dit le nain, — et je crois que je me l'approprierai. — Il en fit l'essai sur-le-champ, le trouva fort bon, déclara qu'il y passerait la nuit, et dit à Brass de s'arranger comme il le voudrait dans l'autre chambre. Le procureur fut enchanté d'un arrangement qui le dispenserait de fumer, et ayant trouvé dans la boutique un antique canapé, il s'y étendit, et ne tarda point à s'endormir.

Telles furent les premières mesures de M. Quilp quand il prit possession de sa nouvelle propriété. Pendant quelques jours, il s'occupa à faire, à l'aide de M. Brass, un inventaire exact de tout le mobilier qui se trouvait dans la maison, et il y employa tout le temps que lui laissaient les affaires qui l'appelaient au-dehors. Une couple de semaines se passèrent ainsi, et il commença à s'impatienter de ce que la maladie du vieillard ne prenait pas un caractère décidé soit en mieux, soit en pire. Il chercha plus d'une fois à entrer en conversation avec Nelly, mais inutilement, car le son de sa voix suffisait pour la faire fuir; et elle ne sortait guère de la chambre du malade que pour aller respirer un air plus pur dans la chambre vide où se trouvait la fenêtre donnant sur la rue, dont il a déjà été parlé.

Un soir qu'elle y était à son ordinaire, elle crut entendre prononcer son nom dans la rue par une voix qui lui était bien connue, et s'approchant de la croisée, elle reconnut Kit, qui faisait tous ses efforts pour attirer son attention.

— Miss Nelly ! — criait-il d'une voix retenue.

— Eh bien, que me voulez-vous? — demanda Nelly, ne sachant trop si elle devait avoir encore des communications avec son ancien favori, que son aïeul avait disgracié.

— Il y a long-temps que je désire vous dire un mot, mais les gens qui sont dans la maison n'ont jamais voulu me laisser entrer. — J'espère, miss

Nelly, que vous ne croyez pas que j'aie mérité d'être congédié comme je l'ai été?

—Il faut bien que je le croie ; sans cela pourquoi grand-papa aurait-il été en colère contre vous?

— Je n'en sais rien, mais je suis sûr que je ne lui en ai jamais donné sujet, — pas plus qu'à vous, miss Nelly. — Et m'être vu fermer la porte au nez quand je venais seulement demander comment se portait mon ancien maître!

— On ne m'en a rien dit. Je suis fâchée qu'on vous ait traité ainsi.

— Je vous remercie, miss Nelly ; j'étais bien sûr que ce n'était pas vous qui en aviez donné l'ordre; mais il y a de nouveaux maîtres dans la maison. C'est un triste changement pour vous.

— Hélas! oui.

— Et c'en sera un cruel pour lui, quand il sera guéri.

— S'il guérit jamais.

— Oh! il guérira, miss Nelly; je vous réponds qu'il guérira, à moins que trop de fatigue ne vous rende malade à votre tour, car je suis sûr qu'il en mourrait. Mais quand il sera guéri, j'espère que vous lui direz un mot en ma faveur, miss Nelly.

— Le médecin dit qu'il ne faut pas prononcer votre nom devant lui d'ici à long-temps. D'ailleurs à quoi cela vous servirait-il? Nous allons être si pauvres, que nous aurons à peine du pain à manger.

— Ce n'est pas pour rentrer à votre service et y

gagner des gages et ma nourriture, que j'ai cherché à vous voir, miss Nelly. Non ; c'est pour quelque chose de bien différent ; et..... et s'il pouvait reprendre sa bonne opinion de moi, peut-être..... peut-être.....

Voyant que Kit hésitait à continuer, Nelly lui dit de se hâter, attendu qu'il fallait qu'elle retournât près du malade.

— Eh bien, — continua Kit, s'armant de tout son courage, — peut-être ne me trouverait-il pas trop hardi, si je lui disais : — Cette maison n'est plus à vous ; vous ne pouvez y rester ; ma mère et moi nous n'en avons qu'une bien humble ; mais pourquoi n'y viendriez-vous pas, jusqu'à ce que vous ayez le temps de regarder autour de vous, et d'en trouver une meilleure? — Je conviens, miss Nelly, qu'elle est petite et peu commode, mais elle est propre, et il y a au premier étage une chambre et un cabinet, qui sont précisément tout ce qu'il vous faudrait. Ma mère vous servirait tous deux, et moi je ferais vos commissions. Et nous n'entendons rien vous demander pour cela, miss Nelly ; promettez-moi seulement d'en parler à mon ancien maître, et demandez-lui d'abord en quoi je l'ai offensé.

Avant que Nelly eût eu le temps de lui répondre, la porte de la maison s'ouvrit, et M. Brass s'y montrant, la tête couverte d'un bonnet de nuit, s'écria d'une voix dure : — Qui est donc là? —

Kit s'enfuit sans être aperçu à la faveur de l'obscurité, et Nelly, fermant la fenêtre sans bruit, se retira dans la chambre de son aïeul. Brass répéta plusieurs fois la question à haute voix, et Quilp, éveillé par ce bruit, arriva à son tour à la porte, aussi en bonnet de nuit, avança dans la rue, regarda à droite, à gauche, et à toutes les croisées, pour tâcher de découvrir qui avait donné l'alarme au procureur; mais n'apercevant rien, il rentra avec son ami, en jurant qu'il y avait une bande de brigands qui étaient à l'affût pour le voler et le piller, et qu'il n'attendrait pas plus long-temps pour disposer du mobilier et retourner dans sa maison.

CHAPITRE XII.

Cette nuit même, il y eut une crise dans la maladie du vieillard; elle lui fut favorable, et il entra en convalescence plus promptement qu'on n'aurait pu l'espérer; mais son esprit était affaibli, et ne s'acquittait plus de ses fonctions ordinaires. Il avait l'air pensif, mais non accablé; il s'amusait d'un rien, ne se plaignait jamais, paraissait avoir perdu toute idée du cours du temps; passait des heures entières tenant une main de Nelly entre les siennes, jouant avec ses petits doigts, se baissant de temps en temps pour lui baiser le front, et quand il voyait des larmes dans ses yeux, il avait l'air d'en être surpris. Une visite qu'il reçut quelques jours après lui rendit pourtant le souvenir du passé et l'exercice partiel de ses facultés mentales.

Un matin qu'il était assis dans son grand fauteuil, et que Nelly était à son côté sur un tabouret, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre, en demandant: — Peut-on entrer? — Il répondit affirmativement, sans montrer aucune émotion, quoiqu'il eût reconnu la voix de Quilp.

— Je suis charmé de vous revoir enfin, voisin,

— dit le nain en s'asseyant en face de lui; — vous avez l'air tout-à-fait robuste à présent.

— Oui — répondit le vieillard d'une voix faible, — tout-à-fait.

— Je n'ai pas dessein de vous presser, voisin; mais plus tôt vous pourrez vous arranger pour choisir votre domicile futur, mieux cela vaudra.

— Sans doute, ce sera le mieux pour tout le monde.

— Les marchandises et les meubles une fois enlevés, cette maison ne sera plus habitable.

— Vous avez raison; et la pauvre Nelly, qu'y deviendrait-elle?

— Précisément. — Vous y songerez-donc, voisin?

— Oui, oui, j'y songerai.

— J'ai vendu tout le mobilier qui s'y trouve, — pas bien cher, mais pas pour rien, et l'acquéreur demande à l'emporter. — Je vous répète que je ne vous presse pas, cependant il faut fixer un jour. Voyons! c'est aujourd'hui mardi, — songez que rien ne presse, — dirons-nous demain matin?

— Disons plutôt vendredi.

— Vendredi matin, — soit: mais songez bien, voisin, que, sous aucun prétexte, je ne puis vous accorder un plus long délai.

— Fort bien, je m'en souviendrai.

N'ayant rien de plus à demander, Quilp se leva, dit au vieillard qu'il prenait toujours à lui le plus

vif intérêt, le félicita de nouveau de sa bonne mine, et le quitta pour aller raconter à M. Brass ce qui venait de se passer.

Toute la journée suivante, le vieillard ne fit qu'aller et venir du haut en bas dans toute la maison, entrant dans toutes les chambres, comme s'il eût voulu leur faire ses adieux ; mais il ne fit aucune allusion ni à la visite de M. Quilp, ni à la nécessité où il était de chercher un autre abri. Cependant il semblait avoir une idée indistincte de l'état de dénûment dans lequel sa petite-fille allait se trouver, car il la serra plusieurs fois contre son cœur en lui disant de ne pas s'affliger, et qu'ils ne se sépareraient jamais.

Pendant la matinée du jeudi, nul changement ne s'opéra dans la situation du vieillard; mais il y en eut un assez remarquable dans le commencement de la soirée.

Dans la cour d'une maison voisine s'élevait en face de la croisée de la chambre du vieillard un grand arbre dont les branches frappées par le soleil et agitées par le vent projetaient leur ombre sur la muraille, et y dessinaient un tableau toujours mouvant. Le vieillard y avait sans cesse les yeux fixés, comme si cette vue lui avait parlé de sites paisibles bien éloignés, de repos et de contentement. Nelly crut voir qu'il était ému, mais il gardait le silence. Enfin des larmes lui tombèrent des yeux, il se leva, et faisant un mouvement comme

pour se jeter à ses genoux, il la pria de lui pardonner.

— Et que pourrais-je avoir à vous pardonner, grand-papa? — s'écria Nelly en le retenant, et le forçant presque à se rasseoir.

— Tout ce qui s'est passé, — tout ce que j'ai fait dans ce cruel rêve.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, grand-papa. — Parlons d'autre chose.

— Oui, parlons de ce que vous me disiez il y a long-temps, quand... Y a-t-il des mois, des semaines ou des jours, Nelly?

— Je ne vous comprends pas.

— Je m'en suis souvenu aujourd'hui, — tout-à-l'heure, — et je vous en remercie.

— De quoi, grand-papa?

— De ce que vous m'avez dit quand je vous ai appris que nous étions réduits à la mendicité. — Mais parlons plus bas. Si ceux qui sont ici m'entendaient, ils diraient que je suis fou, et ils vous arracheraient de mes bras. — Nous ne resterons pas un jour de plus.

— Oui, partons-en, et n'y revenons jamais. Je ferais le tour du monde, les pieds nus, plutôt que de rester ici.

— Oui, Nelly, nous voyagerons à pied à travers les bois et les champs et sur les bords des rivières, et nous implorerons la protection de Dieu dans les solitudes que sa présence sanctifie. Il vaut mieux

passer les nuits sous le dôme du firmament, — voyez comme il est beau! — que d'habiter des chambres toujours pleines de soucis. Nous serons encore heureux, et le moment actuel sera pour nous comme s'il n'eût jamais existé.

La pauvre Nelly ne vit dans ce tableau que le retour du bonheur tranquille dont elle avait autrefois joui. Elle ne songeait ni à la faim, ni à la soif, ni au froid, ni à la fatigue, et son jeune cœur s'ouvrit à la patience et à l'espoir.

Le vieillard se coucha, et dès qu'il fut endormi, elle s'occupa des préparatifs de leur départ. Ils ne furent pas bien longs, car ils ne pouvaient emporter qu'un peu de linge et quelques vêtements. Elle en mit une partie dans une petite valise dont son aïeul devait se charger, et fit du reste un paquet qu'elle pourrait prendre sous un de ses bras. Après les avoir mis près d'un bâton destiné à aider la marche chancelante du vieillard, elle alla s'asseoir quelques instants, pour la dernière fois, près de la fenêtre devant laquelle elle avait passé tant de soirées. Mais sa petite chambre, cette chambre dans laquelle elle avait continué de s'agenouiller matin et soir, où elle avait passé tant de nuits paisibles, combien elle regretta de ne pouvoir aller lui faire ses adieux! Elle y avait laissé quelques bagatelles qu'elle aurait aimé à emporter; mais c'était une chose impossible. La cage de son serin y était suspendue, et l'idée de se séparer de cette pauvre

créature et d'ignorer ce qu'elle deviendrait, lui fit verser quelques larmes. Mais il lui vint tout-à-coup à l'esprit, — elle n'aurait pu expliquer ni pourquoi ni comment, — que, de manière ou d'autre, l'oiseau tomberait entre les mains de Kit, qui le garderait pour l'amour d'elle, et qui en aurait soin. Cette pensée tarit ses larmes, et elle alla se coucher le cœur plus léger.

Quand elle s'éveilla, elle fut surprise de voir qu'il faisait encore nuit, car les étoiles brillaient dans le firmament; mais les premiers rayons de l'aurore ne tardèrent pas à les faire pâlir. Elle se leva sur-le-champ, et s'habilla pour être prête à partir. Son aïeul dormait encore; mais il ne tarda pas à s'éveiller. Il était impatient de quitter cette maison, et quelques instants lui suffirent pour s'y préparer.

Nelly le prit par la main, et ils descendirent l'escalier avec précaution, tremblant chaque fois qu'une planche craquait sous leurs pieds, et s'arrêtant souvent pour écouter. La valise avait été oubliée, et le vieillard crut que la minute qu'il fallut à sa petite-fille pour aller la chercher était une heure. Enfin, ils arrivèrent au rez-de-chaussée, où le ronflement de Quilp leur parut plus formidable que le rugissement d'un lion. Les verrous de la porte étaient rouillés, et ils trouvèrent difficile de les ouvrir sans bruit. Mais alors ils s'aperçurent que la clef n'était pas dans la serrure, et Nelly se sou-

vint que la garde-malade lui avait dit que M. Quilp la mettait tous les soirs sur une table dans sa chambre. Ce ne fut qu'avec crainte et en tremblant que Nelly, ayant ôté ses souliers, entra doucement dans la boutique, où M. Brass dormait sur un canapé, traversa la chambre suivante, et trouva ouverte la porte de la sienne. Son joli petit lit était occupé par le nain hideux qui continuait à ronfler. Apercevant la clef sur la table, elle allongea un bras pour s'en emparer, et se retira avec précaution pour aller rejoindre son aïeul. Ils ouvrirent la porte sans bruit, et le moment d'après ils étaient dans la rue.

— De quel côté irons-nous? — demanda Nelly.

Le vieillard eut l'air irrésolu. Il la regarda, jeta un coup d'œil à droite, un autre à gauche, et la regarda encore en secouant la tête. Il était clair qu'elle devait désormais lui servir de guide. Elle le sentit, et lui prenant la main sans hésiter, elle tourna à droite.

C'était une belle matinée du mois de juin. Pas un seul nuage ne troublait la pureté du firmament. Les rues étaient encore presque désertes; toutes les boutiques étaient fermées, et l'air salubre du matin tombait sur la ville endormie comme l'haleine des anges. Ce fut ainsi qu'ils sortirent de la ville, sans savoir où ils allaient.

CHAPITRE XIII.

—

Daniel Quilp, de Tower-Hill, et Samson Brass, procureur dans les cours de justice de Westminster, et solliciteur en la cour de la Chancellerie, demeurant dans Bevis-Marks, Cité de Londres, continuèrent à dormir paisiblement jusqu'au moment où l'on frappa à la porte de la rue, d'abord à petits coups, ensuite plus fort, et enfin avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et qui éveilla en même temps les deux compagnons. Quilp se rappela sur-le-champ qu'il avait envoyé ordre à sa femme de venir le trouver de très bonne heure le vendredi matin, et il se leva à la hâte pour la punir de l'audace qu'elle avait d'annoncer son arrivée d'une manière si bruyante. M. Brass, qui était à s'habiller, le vit regarder sous la table en murmurant des imprécations, et lui demanda ce qu'il cherchait.

— La clef, — répondit le nain d'un ton courroucé, — la clef de la porte! Vous devez savoir où elle est.

— Comment le saurais-je, monsieur?

— Comment vous le sauriez! — Et vous vous dites procureur? — Vous n'êtes qu'un idiot.

— Vous l'avez peut-être laissée sur la porte, monsieur.

Quilp était convaincu du contraire; cependant, à sa grande surprise, il la trouva dans la serrure, et vit en même temps que les verrous n'étaient pas fermés. Comme on recommençait à frapper à tour de bras, et croyant toujours que c'était sa femme, il ouvrit la porte tout doucement, et se précipita hors de la maison la tête et les poings en avant pour la châtier sans miséricorde. Mais, au lieu de trouver un être craintif qui n'oserait lui opposer aucune résistance, il tomba entre les bras d'un individu qui, se voyant menacé, lui asséna deux grands coups de poing sur la tête, deux autres dans la poitrine, et les coups se succédèrent si rapidement, que Quilp, après avoir inutilement cherché à mordre et à égratigner son adversaire, s'en écarta en faisant un saut dans la rue pour reprendre haleine, tandis que M. Swiveller exécutait une espèce de danse autour de lui, les poings fermés en boxeur expérimenté, en lui demandant s'il en voulait davantage.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit qui vous étiez? — demanda le nain en se frottant la tête.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé, au lieu de sortir la tête en avant, comme un bélier menaçant de ses cornes?

— C'est donc vous qui avez frappé?

— Oui, c'est moi. Madame avait déjà frappé

quand je suis arrivé, dit Swiveller, en montrant mistress Quilp, qui était à quelques pas toute tremblante; — mais elle frappait si doucement, que je me suis chargé de le faire.

— Humph! — dit le nain, en jetant un regard courroucé sur sa femme; — je me suis bien douté qu'elle en était cause. — Et vous, monsieur, ne saviez-vous pas qu'il y a un malade dans la maison, et qu'il ne fallait pas frapper si fort?

— Je commençais à croire que tout le monde y était mort, — répondit Swiveller.

— Vous aviez quelque motif pour venir ici, je suppose. — Que désirez-vous?

— Je désire savoir comment se porte le maître de la maison, et l'apprendre de la bouche de miss Nelly, avec qui je voudrais avoir un moment d'entretien, étant un ami de la famille.

— Eh bien, entrez, monsieur, entrez! — Et vous aussi, mistress Quilp. — Passez devant moi, madame!

La pauvre femme hésita, car elle savait par expérience qu'il ne lui donnait cet ordre que pour pouvoir lui pincer les bras, qu'elle avait toujours couverts de marques bleues et noires; mais Quilp insista, et il fallut obéir.

— A présent, mistress Quilp, — dit le nain, quand ils furent dans la boutique, — allez dire à Nelly qu'on a besoin d'elle ici.

— Vous semblez agir comme si vous étiez chez

vous, — dit Swiveller, quand mistress Quilp fut partie.

— Je suis chez moi, monsieur.

M. Swiveller cherchait encore à deviner ce que ces paroles signifiaient, quand mistress Quilp descendit, en annonçant qu'elle n'avait trouvé personne.

— Personne, idiote que vous êtes! — s'écria Quilp.

— Personne, mon cher Quilp. Il n'y a pas une chambre dans laquelle je ne sois entrée, et toutes sont vides.

Quilp fronça les sourcils, monta l'escalier, et se convainquit par ses propres yeux que sa femme n'avait dit que la vérité.

— C'est une étrange manière de partir, — dit-il en regardant Swiveller. — S'en aller sans faire leurs adieux à leur meilleur ami! C'est quelque lubie du vieillard, mais Nelly m'écrira; car elle m'aime beaucoup, la petite fille. — Au surplus, — ajouta-t-il en se tournant vers M. Brass, — cela ne doit pas empêcher le transport du mobilier; car nous savions qu'ils devaient partir aujourd'hui. Mais ils ont sans doute leurs raisons pour partir de si bonne heure et à petit bruit.

— Et où diable sont-ils allés? — demanda Swiveller.

Quilp branla la tête, et poussa ses lèvres en avant, comme pour donner à entendre qu'il le savait, mais qu'il ne pouvait le dire.

— Et que voulez-vous dire, en parlant du transport du mobilier ?

— Je veux dire que je l'ai acheté.

— Ah ! dit Swiveller, comme s'il se fût parlé à lui-même ; — le vieux renard a donc fait fortune, et il est allé dans quelque retraite paisible pour en jouir tranquillement loin des embarras d'une grande ville.

— C'est cela, — dit Quilp en se frottant les mains, — et il cachera soigneusement cette retraite pour ne pas y être exposé aux visites d'un petit-fils soumis et obéissant, et de ses dignes amis.

Richard Swiveller fut inquiet d'un changement qui menaçait de renverser tous ses projets, et il se repentit presque d'avoir rompu si brusquement avec Sophie Wackles. Ce n'était que dans le cours de la soirée précédente qu'il avait appris de Frédéric Trent la maladie du vieillard. Il s'était hâté de lui donner une preuve d'intérêt en venant s'informer de sa santé, et il avait préparé ses plus belles fleurs de rhétorique pour faire impression sur le jeune cœur de Nelly.

Au fond du cœur, Quilp lui-même était surpris et mécontent de ce départ subit et secret, sans qu'il pût savoir où ils étaient. Qu'on n'aille pourtant pas s'imaginer qu'il était inquiet de ce qu'ils deviendraient l'un et l'autre ; ce serait lui faire injure. Le fait est qu'il était tourmenté de l'idée que le vieillard pouvait avoir emporté quelque magot secret

qu'il était possible qu'il eût en réserve, et sur lequel Quilp se reprochait de ne pas avoir mis la main.

— Eh bien, je crois qu'il n'est pas nécessaire que je reste ici plus long-temps, — dit M. Swiveller.

— Pas le moins du monde.

— Vous lui direz que je suis venu m'informer de sa santé.

— La première fois que je le verrai.

— Voulez-vous bien ajouter que j'étais venu porté sur les ailes de la concorde, pour enlever avec le râteau de l'amitié tous germes de mécontentement et d'animosité mutuelle, et pour planter à leur place ceux d'une harmonie sociale? — Aurez-vous la bonté de vous charger de ce message, monsieur?

— Très certainement.

Et vous pourriez lui remettre cette carte, c'est mon adresse, et je ne sors jamais avant midi. Mes amis particuliers, quand on leur ouvre la porte, ont coutume de tousser, pour avertir qu'ils ne viennent pas chez moi par des motifs intéressés.

— Fort bien.

Swiveller fit ses adieux au nain, salua élégamment mistress Quilp, et se retira.

Plusieurs charrettes ne tardèrent pas à arriver pour faire le transport des marchandises et du mobilier. Quilp mit aussi la main à l'œuvre, et se fit un malin plaisir de charger sa pauvre femme de

tout ce qu'il y avait de plus pénible et de plus difficile. M. Brass était sur le seuil de la porte, veillant au chargement des voitures, et répondait aux questions des voisins curieux. Au bout de quelques heures, la maison était complétement vide, et les voitures partirent.

Assis dans la boutique, comme un chef africain, sur une vieille natte, qui avait été jugée trop usée pour mériter la peine d'être emportée, le nain faisait un déjeuner somptueux avec du pain, du fromage, et un pot de bière, quand il vit à la porte un jeune homme qui semblait épier ce qui se passait dans l'intérieur. Quoiqu'il n'en vît guère que le bout du nez, il reconnut Kit, et il l'appela. Kit entra sur-le-champ et lui demanda ce qu'il lui voulait.

— Approchez! — dit Quilp. — Eh bien, votre vieux maître et votre jeune maîtresse sont donc partis?

— Partis! — répéta Kit en regardant autour de lui.

— Prétendez-vous dire que vous ne le saviez pas? — Où sont-ils allés?

— Je n'en sais rien.

— Ne mentez pas, monsieur! Vous savez fort bien qu'ils sont partis secrètement avant le lever du soleil.

— C'est vous qui me l'apprenez.

— Vraiment? — Ne vous ai-je pas vu hier soir

rôder autour de la maison comme un voleur? — Ne vous l'a-t-on pas dit alors?

— Non.

— Non? — De quoi vous a-t-on donc parlé? — Que vous a-t-on dit?

Kit, ne voyant aucune raison pour en faire un secret, lui parla de l'offre qu'il avait faite à Nelly d'un petit appartement dans la maison de sa mère pour son aïeul et pour elle.

— Oh, oh! — dit le nain après un moment de réflexion; — en ce cas, vous les reverrez.

— Le croyez-vous? — demanda Kit avec empressement.

— Oui sans doute, je le crois. — Mais écoutez-moi : si vous les revoyez, il faut m'en avertir, et je vous donnerai quelque chose. Je désire leur rendre service, mais je ne puis le faire sans savoir où les trouver. — Vous m'entendez?

Kit allait faire une réponse qui aurait enflammé la bile du nain, quand le jeune gardien du quai de Quilp qui avait été faire une visite dans toutes les chambres, pour voir s'il n'y trouverait rien à glaner, rentra tenant en main la cage dont il a été déjà parlé, et s'écria : — Voici un oiseau; — qu'en faut-il faire?

— Lui tordre le cou, — répondit le nain.

— Non, non! n'en faites rien! — s'écria Kit; — donnez-le-moi plutôt.

— A vous? non. — Laissez-moi lui tordre le

cou. Mon maître ne me l'a-t-il pas ordonné? — Ne touchez pas à cette cage!

— Donnez-la-moi, chiens que vous êtes! — hurla le nain en prenant la cage. — Battez-vous à qui l'aura. Je donne la cage et l'oiseau à celui qui aura battu l'autre.

Sans avoir besoin d'une plus longue exhortation, les deux jeunes gens tombèrent l'un sur l'autre, tandis que Quilp, par ses cris et ses invectives, cherchait à redoubler leur acharnement mutuel. Ils étaient à peu près d'égale force, de même taille et de même âge, et les coups qu'ils se portaient n'étaient pas un jeu d'enfants. Enfin Kit en porta un si bien appliqué à la poitrine de son adversaire, qu'il le renversa en lui coupant la respiration; et arrachant la cage des mains de Quilp, il s'enfuit à toutes jambes.

Il ne s'arrêta qu'en arrivant chez sa mère, qui poussa un cri de surprise et de consternation en lui voyant le visage couvert de sang.

— Ce n'est rien, ma mère, — dit Kit en prenant un essuie-mains pour s'essuyer la figure; — ce ne sont que quelques gouttes de sang tombées de mon nez; — je me suis battu pour cet oiseau, et je l'ai gagné.

— Se battre pour un oiseau! — s'écria mistress Nubbles.

— Pour un oiseau! — répéta Kit; — mais cet oiseau était le serin de miss Nelly: on voulait lu

tordre le cou en ma présence. M'était-il possible de le souffrir? — Vous verrez comme il chante. — Mais où accrocherai-je la cage? Ah! près de la croisée; l'oiseau y sera plus gaiement, et il n'aura qu'à lever les yeux en l'air pour voir le ciel.

Il arracha un vieux clou de la muraille, l'enfonça près de la croisée, y suspendit la cage, et se retira à l'autre bout de la chambre pour admirer son ouvrage.

— A présent, ma mère, — dit-il, — je vais voir si je pourrai trouver un cheval à tenir, et avec l'argent que je gagnerai, j'achèterai du millet pour l'oiseau, et quelque chose de bon pour votre dîner.

CHAPITRE XIV.

On voit bien des gens qui réussissent à se persuader qu'ils s'acquittent d'un devoir, quand ils ne font que ce qui leur est le plus agréable. Ce fut quelque sentiment semblable qui porta Kit, en sortant de chez sa mère, à croire que son chemin était de passer devant la maison de son ancien maître, quoiqu'il ne fût pas plus probable qu'il trouvât de l'ouvrage de ce côté que de tout autre. La maison était déjà entièrement déserte, et l'on aurait cru qu'elle était inhabitée depuis plusieurs mois. La porte de la boutique était fermée avec un gros cadenas, tous les volets étaient fermés dans l'intérieur, et quelques carreaux de vitres avaient été cassés pendant le déménagement. Des enfants déguenillés jouaient sur les marches de la porte; quelques uns en agitaient le marteau, et riaient du son creux et sourd qu'il produisait. Kit ne s'y arrêta qu'un instant et s'en éloigna avec chagrin.

Il parcourut un grand nombre de rues, tantôt à pas lents, tantôt marchant plus vite, et l'œil toujours au guet pour voir si, parmi le nombre de cavaliers qu'il rencontrait, quelqu'un s'arrêterait et aurait besoin qu'on tînt son cheval. — Si quel-

qu'un d'eux savait qu'il n'y a rien dans le garde-manger à la maison, — pensa-t-il, — je voudrais bien savoir s'il s'arrêterait tout exprès pour me faire gagner quelques pence.

Il s'était assis sur les marches de la porte d'une maison pour se reposer, quand il vit avancer vers lui une petite chaise antique traînée par un petit poney à longs poils, et conduite par un petit vieillard, d'une rotondité remarquable, et ayant un air de tranquillité parfaite. A côté de lui était une vieille petite dame ayant presque autant d'embonpoint, et une expression de physionomie aussi calme. Le petit poney semblait ne suivre que sa propre volonté. Il marchait droit ou suivait une diagonale, allait au trot ou au pas, comme cela lui convenait, et tout ce que pouvait dire ou faire son maître n'y changeait rien. Quand il fut près de Kit, il lui prit fantaisie de s'arrêter. Kit se leva, ôta son chapeau, et voyant que le vieillard le regardait, il lui demanda s'il avait besoin de quelqu'un pour tenir son cheval.

— Pas à présent, — répondit le vieillard; — mais nous devons nous arrêter dans la première rue à droite, et si vous voulez nous suivre, nous vous en chargerons. — Eh bien, monsieur, — continua-t-il en s'adressant au poney, et en lui secouant sa bride sur le dos, — vous plaira-t-il de marcher, ou nous ferez-vous attendre jusqu'à ce que l'heure de notre rendez-vous soit passée?

Le poney secoua sa crinière, mais resta immobile.

— Fi, Whisker; fi! — dit la petite dame, — je suis honteuse pour vous de votre conduite.

Ce reproche parut faire impression sur le poney, car il se remit en marche, et il ne s'arrêta plus que lorsque son maître lui en donna le signal, en face d'une porte sur laquelle était une plaque en cuivre, portant ces mots : — Witherden, notaire. — Là le vieillard dit à Kit de tenir la bride du cheval, descendit de voiture et aida la vieille dame à en descendre, après qu'elle lui eut donné un bouquet, qui, pour la forme et la grosseur, ressemblait à une énorme bassinoire. Dès que la dame fut descendue, elle reprit le bouquet, et entra dans la maison d'un pas majestueux, suivie de son mari, qui avait un pied-bot.

Ils entrèrent dans une pièce sur le devant, qui semblait être le cabinet du notaire. Comme il faisait très chaud, les fenêtres étaient onvertes, et à travers les persiennes, Kit pouvait entendre tout ce qui s'y passait.

— C'est trop de bonté! Quelle odeur délicieuse! — Tels furent les premiers mots qu'il entendit, et il supposa qu'ils étaient prononcés par le notaire, et qu'ils suivaient la présentation du bouquet.

— Je l'ai apporté en l'honneur de l'occasion, monsieur.

— Une occasion qui m'honore, madame, — ré-

pondit M. Witherden. — J'ai eu bien des jeunes gens qui ont fait leur apprentissage sous moi, madame, mais je dois dire qu'aucun ne m'a jamais fait concevoir d'aussi brillantes espérances que votre fils unique.

— Quel plaisir de vous entendre parler ainsi, monsieur !

— Tout ce que M. Witherden peut dire de moi, je dois le dire au double de lui, — dit une petite voix calme.

— C'est une heureuse circonstance, madame, que le commencement de son apprentissage coïncide avec le vingt-huitième anniversaire de sa naissance. J'espère, mon cher monsieur Garland, que nous aurons à nous en féliciter mutuellement.

Le vieillard répondit qu'il n'en doutait pas, et il ajouta qu'il croyait que jamais aucun fils n'avait été une source de bonheur plus féconde pour ses parents qu'Abel Garland. — Nous n'étions plus très jeunes quand nous nous sommes mariés, — continua-t-il; — nous n'avons jamais eu que ce fils; n'est-il pas heureux que nous l'ayons toujours trouvé affectueux et soumis?

— Oh! bien certairement. C'est la contemplation de votre bonheur, monsieur Garland, qui me fait regretter d'être garçon. J'ai connu autrefois une jeune demoiselle, fille d'un marchand très respectable, que..... mais c'est une faiblesse de parler de pareilles choses. — Chucskter, apportez le brevet d'apprentissage.

— Vous avez dû voir, monsieur, qu'Abel n'a pas été élevé comme la plupart des jeunes gens.. Il a toujours été sous nos yeux. Il ne nous a jamais quittés un seul jour.

— Excepté quand il a été à Margate un samedi avec M. Tomkinley, ma chère, et qu'il en est revenu le lundi. Aussi a-t-il été malade ensuite : c'était une trop forte dissipation pour lui.

— Vous savez qu'il n'y était pas habitué, mon cher ; d'ailleurs il était mal à l'aise loin de nous, et il n'avait personne à qui parler.

— C'est cela même, dit la petite voix calme qui avait déjà parlé. — J'étais là comme en pays étranger, ma mère, et il y avait un bras de mer entre vous et moi. — Ah ! je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai en pensant que la mer nous séparait !

— Rien n'est plus naturel, — dit le notaire. — Les sentiments de M. Abel lui font honneur, madame, font honneur à ses parents et en font aussi à la nature humaine. — Mais songeons à notre affaire. Je vais signer le brevet d'apprentissage; monsieur Abel en fera autant, et monsieur Chuckster le signera comme témoin.

Il y eut quelques instants de silence pendant que les parties apposaient leur signature. Un cliquetis de verres y succéda, et un bon quart d'heure après le remuement des chaises annonça à Kit qu'une séparation allait avoir lieu.

M. Witherden, qui était un petit homme jouf-

flu, vif et maniéré, conduisit mistress Garland jusqu'à la chaise; après eux venaient le père et le fils se tenant par le bras. M. Abel avait tous les traits de son père jusqu'au pied-bot; il avait l'air presque aussi vieux que lui, et il ne lui manquait qu'un peu plus de rotondité pour être son image vivante. Il adressa un sourire agréable à chacun tour à tour, en commençant par sa mère et en finissant par le poney. Pendant que son père et sa mère montaient en voiture, il s'installa sur le dickey derrière la chaise.

M. Garland fouilla dans sa poche pour donner à Kit une pièce de six pence, mais il n'en avait pas. Ni sa femme, ni son fils, ni M. Witherden, ni le premier clerc de celui-ci n'en avaient une seule. Il prit donc un schelling et le mit dans la main de Kit en lui disant, pour plaisanter : — Voici un schelling, mon garçon. Je ne comptais vous en donner que la moitié, mais comme je dois revenir ici lundi prochain à la même heure, ayez soin de vous y trouver pour gagner le reste.

— Je vous remercie, monsieur, — répondit Kit. — Soyez sûr que je n'y manquerai pas.

Il parlait très sérieusement; mais tous ceux qui l'entendirent se mirent à rire, et la gaieté de M. Chuckster fut surtout très bruyante, car aucun d'eux ne croyait qu'il eût dessein de tenir sa promesse. Quant au poney, ayant un pressentiment qu'il retournait à son écurie, ou étant bien déter-

miné à ne pas aller ailleurs, ce qui était la même chose, il partit au grand trot sans laisser à Kit le temps de se justifier. Celui-ci partit donc aussi, employa son argent à acheter ce qu'il jugeait être le plus nécessaire à sa mère en ce moment, sans oublier du millet pour le serin, et retourna chez elle d'autant plus content de sa matinée qu'il espérait presque y trouver à son arrivée Nelly et son ancien maître.

CHAPITRE XV.

—

En parcourant avec son aïeul les rues longues et droites de la capitale, Nelly vit plus d'une fois bien loin devant elle un individu venant de son côté, à qui son imagination prêtait les traits de l'honnête Kit. Elle aurait bien voulu lui serrer la main et le remercier de l'offre qu'il lui avait faite la dernière fois qu'elle l'avait vu; et pourtant, quand la distance diminuait, elle. éprouvait toujours un soulagement en reconnaissant qu'elle s'était trompée : car comment pouvait-elle savoir quel effet la vue de Kit aurait pu produire sur le vieillard?

Après avoir marché quelque temps dans le silence et la solitude, la scène changea. Les rues se couvrirent de passants, de voitures et de charrettes de toute espèce; toutes les boutiques s'ouvraient, les laitières frappaient à chaque porte, la fumée sortait en guirlande de toutes les cheminées, et les servantes, armées de balais, envoyaient la poussière aux yeux des passants. Bientôt après ils entrèrent dans un faubourg où les maisons étaient éparses. On y voyait ici d'humbles chaumières ayant un petit jardin en avant, là de jolies maisons de campagne avec des bosquets et des cabinets de

verdure; plus loin une église, et beaucoup plus souvent un cabaret.

Après avoir passé un péage, ils se trouvèrent dans les champs, et ne virent plus autour d'eux que des meules de foin, des grains qui mûrissaient, des arbres et de la verdure. Le vieillard et son guide, — si l'on peut appeler ainsi une jeune fille qui ne savait où ils allaient, — s'arrêtèrent sous un grand arbre, dans une petite prairie, pour se reposer. Nelly avait eu la précaution de mettre dans un petit panier quelques tranches de pain et de viande, et ils en firent leur frugal déjeuner.

La fraîcheur du matin, le chant des oiseaux, la beauté du tapis de verdure qui les entourait, les fleurs qui croissaient dans les champs, l'odeur suave du foin nouvellement coupé, — sources si fécondes de plaisir pour la plupart de nous, et surtout pour ceux qui vivent en solitaires au milieu de la foule d'une grande ville, — firent une vive impression sur Nelly. Elle avait fait ses prières avant de partir, et peut-être avec plus de ferveur que jamais, mais elles sortirent de nouveau de ses lèvres en ce moment, presque avant qu'elle en eût formé le dessein. Le vieillard n'avait plus assez de mémoire pour les répéter avec elle, mais il ôta son chapeau, et il répondit à la fin de chacune : — Amen !

— Cher grand-papa, — lui dit-elle, — cette longue course ne vous a-t-elle pas fatigué?

— Fatigué! Je le serais s'il s'agissait de retourner là-bas, — répondit il en étendant le bras du côté de Londres; — mais je ne le suis pas pour m'en éloigner. Nous en sommes encore trop près, mon enfant, il faut nous remettre en marche, et aller bien loin, — bien loin — avant de songer à nous reposer.

Il y avait dans cette prairie une petite mare d'eau pure. Nelly s'y rafraîchit le visage, les mains et les pieds; et, voulant procurer au vieillard le soulagement qu'elle en avait éprouvé, elle le fit asseoir sur le bord, et fit pour lui, de ses propres mains, tout ce qu'elle venait de faire pour elle-même.

— Je pouvais autrefois me servir moi-même, — dit le vieillard, — je ne sais pourquoi je ne le puis plus. Dites-moi que vous ne me quitterez jamais, Nelly. — Je vous aimais pendant tout ce malheureux temps, — oui, je vous aimais. Si je vous perdais aussi, il ne me resterait qu'à mourir.

Il appuya sa tête sur l'épaule de Nelly, et gémit profondément. Quelques jours auparavant, elle n'aurait pu retenir ses larmes; mais, en ce moment, elle ne songea qu'à lui faire oublier son chagrin, et tourna en plaisanterie l'idée qu'ils pussent jamais se séparer. Il se calma bientôt, et finit par s'endormir en chantant à demi-voix comme un enfant.

Dès qu'il s'éveilla, ils se remirent en route, et ils marchèrent tout le reste de la journée. Ils s'arrêtèrent le soir dans un petit village, et ils passèrent

la nuit dans une chaumière où on louait des lits aux voyageurs. Ils continuèrent leur voyage le lendemain, s'arrêtant souvent pour se reposer, mais pour peu de temps à la fois. Vers cinq heures du soir, ils entrèrent dans un petit hameau uniquement composé de chaumières de paysans. Nelly, qui aurait voulu acheter un peu de lait, regardait à chaque porte ou croisée qui était ouverte; mais elle était timide, elle craignait d'être refusée, et elle était retenue tantôt par une raison, tantôt par une autre. Ici, c'était un enfant qui criait; là, une femme qui grondait; ailleurs, les habitants étaient trop pauvres ou trop nombreux. Enfin, elle vit une famille qui était à table, et remarquant un homme très âgé, espèce de patriarche, au milieu d'un homme et d'une femme de moyen âge, et de trois enfants, elle se hasarda à entrer dans la maison et à faire sa demande. Elle lui fut accordée sur-le-champ, et l'aîné des enfants se leva pour aller chercher du lait.

— Dieu vous ait en aide! mon maître, — dit le patriarche au vieillard; — venez-vous de bien loin comme cela?

— Nous venons de Londres, — répondit Nelly.

— Ah! j'ai été à Londres bien des fois; mais il y a bien une trentaine d'années que je n'y ai été, et j'entends dire que cette ville est bien changée depuis ce temps. Mais je suis bien changé moi-même. Trente ans sont un long espace de temps, et qua-

tre-vingt-quatre un grand âge. J'ai pourtant connu un homme qui a presque touché à la centaine, et qui n'était pas si vigoureux que moi. — Mais asseyez-vous donc, mon maître, asseyez-vous. Prenez une prise de tabac dans ma boîte; je n'en prends pas souvent, parce que cela coûte cher; mais une prise de temps en temps, cela réveille, et vous n'êtes qu'un enfant auprès de moi. Mon fils aîné serait presque de votre âge, s'il vivait encore. Mais il s'était engagé comme soldat, et il est revenu avec une jambe de moins. Il avait toujours désiré être enterré près du cadran solaire sur lequel il avait grimpé tant de fois quand il était enfant; ses désirs ont été accomplis. Regardez par cette fenêtre: elle donne sur le cimetière; vous reconnaîtrez la sépulture au gazon qui la couvre, et que nous avons toujours eu soin d'entretenir.

Deux jattes de lait arrivèrent, et Nelly, ouvrant son petit panier, y choisit le meilleur morceau de pain pour son aïeul, et prit pour elle les fragments qui restaient. Tout en faisant ce repas frugal, elle examina la chambre, qui était meublée fort simplement, mais où la plus grande propreté se faisait remarquer. On y voyait quelques chaises foncées en paille, une table de bois blanc, un buffet surmonté de tablettes, sur lesquelles étaient rangés tous les ustensiles de ménage en faïence et en terre; un plateau à thé, au centre duquel figurait une dame en robe rouge, se promenant avec un parasol

bleu ; quatre gravures représentant des sujets tirés de l'Écriture sainte, suspendues à la muraille dans des cadres de bois noirci, et une armoire à linge en face du buffet.

— Y a-t-il bien loin d'ici à une ville ou à un village? — demanda Nelly à la femme qui semblait être la fille du vieillard et la mère des trois enfants.

— Cinq bons milles, ma chère. Vous ne pensez sûrement point y aller ce soir?

— Il faut y aller, Nelly, — s'écria le vieillard. — Il faut que nous allions plus loin, — beaucoup plus loin.

— Il y a ici près, — dit le patriarche, — une bonne grange à l'enseigne de *la Charrue et de la Herse*, et même des chambres pour les voyageurs qui peuvent payer. — Excusez-moi, brave homme; mais vous avez l'air fatigué, et à moins que vous ne soyez très pressé...

— Nous le sommes; oui, nous le sommes! — s'écria le vieillard avec un ton d'impatience. — Allons, Nelly, allons, il est temps de partir!

— Oui, il faut vraiment que nous partions, — dit Nelly, cédant au désir impatient de son aïeul. —Nous vous remercions beaucoup, mistress; mais nous ne pouvons nous arrêter plus long-temps.

Mais la bonne femme s'était aperçue, en voyant Nelly marcher, qu'elle avait mal à un pied, et ayant appris qu'elle avait un talon écorché, elle ne voulut pas la laisser partir sans y avoir appliqué une sorte

d'emplâtre dont elle connaissait l'efficacité. Elle le fit avec un soin si tendre, que Nelly se sentit le cœur trop plein pour pouvoir lui exprimer sa reconnaissance autrement qu'en s'écriant avec ferveur : — Que Dieu vous récompense ! — Prenant ensuite la main de son aïeul, ils sortirent de la chaumière, et quand elle se retourna à quelque distance, elle vit devant la porte le père, la mere, les trois enfants et le patriarche, qui leur faisaient des signes d'adieu avec la main. Nelly y répondit de même, et détourna aussitôt le visage pour cacher ses larmes.

Ils se mirent en marche plus lentement et avec plus de peine qu'ils ne l'avaient encore fait jusqu'alors. Après avoir fait un mille, ils entendirent derrière eux un bruit de roues ; et, se retournant, ils virent une charrette vide qui s'approchait. Celui qui la conduisait fit arrêter son cheval en arrivant près d'eux.

— N'est-ce pas vous qui avez pris du lait là-bas ? — leur demanda-t-il.

— Oui, — répondit Nelly.

— Eh bien, comme je vais par le même chemin que vous, j'ai promis à ces bonnes gens de vous prendre sur ma charrette si je vous rencontrais. — Montez, je vais vous aider.

Ce fut pour eux un grand soulagement, car ils étaient très fatigués et pouvaient à peine marcher. Cette charrette, malgré ses nombreux cahots, leur

parut la meilleure voiture dans laquelle ils fussent jamais montés. Le fond en était garni de paille, et dès que Nelly s'y fut assise. elle s'endormit. Elle ne s'éveilla qu'à l'instant où la charrette s'arrêta, car elle allait suivre un embranchement de la route. Le conducteur, après les avoir aidés à descendre, leur montra quelques arbres, et leur dit que le village était par derrière; mais il ajouta qu'ils y arriveraient plus vite en suivant un sentier sur la droite qui traversait le cimetière.

CHAPITRE XVI.

Le soleil allait se coucher quand nos deux voyageurs entrèrent dans le cimetière. En passant derrière l'église, ils entendirent quelques voix, et ils se trouvèrent bientôt près de ceux qui parlaient. C'étaient deux hommes assis sur l'herbe, et tellement occupés de leur besogne qu'ils furent quelques instants sans s'apercevoir qu'ils n'étaient plus seuls, — deux entrepreneurs de spectacle, — de ces spectacles dont le théâtre n'a guère que deux pieds carrés, et dont le répertoire ne se compose que d'une seule pièce. On ne pouvait s'y méprendre, car Polichinelle était à califourchon sur une pierre sépulcrale, et les autres përsonnages du drame étaient couchés à leurs pieds dans une longue boîte. Ils étaient évidemment venus dans cet endroit retiré pour faire quelques réparations au matériel de leur entreprise, car l'un attachait une nouvelle queue au diable, et l'autre fabriquait une potence en miniature.

Ils remarquèrent enfin le vieillard et sa jeune compagne, et ils oublièrent un instant leur ouvrage pour les regarder avec curiosité. L'un d'eux était celui qui faisait mouvoir et parler les person-

nages; c'était un petit homme ayant une figure joyeuse, l'œil brillant et le nez rouge, et qui semblait avoir pris, sans le savoir, quelque chose du caractère de son héros. Son nom véritable était Harris, mais il était généralement connu sous celui de Short Trotters ; et comme ce nom composé aurait paru trop long, on le nommait indifféremment tantôt Short, tantôt Trotters. — L'autre, nommé Thomas Codlin, qui recevait l'argent, et qui composait tout l'orchestre, avait un air soigneux et circonspect, qu'il devait peut-être à ses fonctions de receveur des finances.

Short fut le premier à saluer le vieillard d'un signe de tête. Celui-ci, qui regardait avec un air de plaisir et de curiosité les marionnettes couchées dans la boîte, y répondit de même, et s'assit près de lui en lui demandant pourquoi ils étaient venus travailler ainsi dans ce lieu retiré.

— Parce que nous devons donner ce soir une représentation dans un cabaret du village, et il ne conviendrait pas qu'on sût que notre troupe a besoin de réparations.

— Et pourquoi non ? — demanda le vieillard en faisant signe à Nelly d'écouter et de s'asseoir.

— Parce que cela détruirait l'illusion et nuirait à l'intérêt. Vous soucieriez-vous du lord chancelier si vous le voyiez sans sa perruque ?

— Fort bien ! — dit le vieillard, se hasardant à toucher une des marionnettes, et retirant bien vite

sa main en riant. — Et vous donnerez réellement une représentation ce soir?

— C'est notre intention; et, si je ne me trompe, Tommy Codlin, que voilà, calcule en ce moment ce que votre arrivée ici pourra nous faire perdre. — Consolez-vous, Tommy, ce ne peut être grand'-chose.

M. Codlin, qui avait l'humeur bourrue et grondeuse, arracha Polichinelle de sa situation élevée, et le jeta dans la boîte en répondant : — Peu m'importe que nous perdions un farthing, mais vous vous donnez trop de liberté. Si vous étiez en avant du rideau et que vous vissiez comme moi les spectateurs face à face, vous connaîtriez mieux la nature humaine.

—Ah! Tommy, ce qui vous a gâté, c'est de vous être attaché à cette branche. Quand vous jouiez les revenants du drame régulier dans les foires, vous croyiez à tout, — excepté aux revenants, — et à présent vous ne croyez à rien. — Je n'ai jamais vu un homme si changé.

— N'importe, dit M. Codlin avec l'air d'un philosophe mécontent, — je suis plus instruit maintenant, et j'en suis peut-être fâché.

Tournant les marionnettes dans la boîte en homme qui les connaissait et qui les méprisait, M. Codlin en tira une et la montra à son compagnon.

—Voyez ceci, — lui dit-il, — voici encore une

fois les vêtements de Judy (1) qui tombent en lambeaux. Je suppose que vous n'avez ni fil ni aiguille?

Short se gratta la tête. Il aurait été fâché d'avoir à annoncer relâche faute de vêtements pour la principale actrice.

— J'ai du fil et des aiguilles dans mon panier, monsieur, — dit Nelly. — Si vous le désirez, j'essaierai de les raccommoder.

M. Codlin lui-même n'eut rien à objecter contre une offre qui venait si à propos. Judy fut placée entre les mains de Nelly, et celle-ci s'acquitta de sa tâche à merveille.

Pendant qu'elle s'occupait ainsi, Short la considérait avec un air d'intérêt qui ne diminua nullement quand il eut jeté un nouveau coup d'œil sur son vieux compagnon. Quand elle eut fini, il la remercia et lui demanda où ils allaient.

— Pas plus loin ce soir, je crois, — répondit-elle en regardant son aïeul.

— Si vous n'avez pas retenu de logement, je vous conseille de vous loger dans la même auberge que nous. On y vit à bon marché. C'est cette longue maison peinte en blanc que vous voyez là-bas.

Le vieillard, qui s'était épris tout-à-coup pour les marionnettes, ayant déclaré sur-le-champ qu'il suivrait cet avis, ils quittèrent tous quatre le cime-

(1) Nom de la femme de Polichinelle. — *Note du trad.*

tière et se rendirent au cabaret indiqué. Le maître et la maîtresse étaient deux personnes âgées et tranquilles. Ils ne firent aucune difficulté de recevoir leurs deux nouveaux hôtes, et ils admirèrent la beauté de Nelly, qui les prévint en sa faveur. L'hôtesse parut très surprise d'apprendre qu'ils étaient venus à pied de Londres, et montra quelque curiosité de savoir où ils allaient. Mais, s'apercevant que ses questions semblaient faire peine à Nelly, et qu'elle cherchait à les éluder, elle eut assez de délicatesse pour n'en plus faire.

Pendant ce temps-là, les deux enfants de Thespis faisaient les préparatifs du spectacle dans une écurie vide, éclairée par quelques chandelles attachées autour d'un cerceau suspendu au plafond par une corde. Une foule de spectateurs curieux la remplissait déjà ; mais on avait réservé les meilleures places pour l'aubergiste et sa famille, et la bonne dame amena avec elle Nelly et son aïeul. M. Codlin, après avoir soufflé dans sa flûte de Pan, au point d'être essoufflé, se plaça à côté de la draperie qui cachait M. Short, et, les mains dans les poches, se prépara à répondre aux questions et aux observations de Polichinelle, en feignant d'être son meilleur et son plus intime ami; de croire implicitement tout ce qu'il disait, et de savoir qu'il jouissait nuit et jour d'une heureuse et glorieuse existence dans ce temple, et qu'il était dans tous les temps et dans toutes les circonstances le per-

sonnage intelligent et joyeux qu'on voyait sur le théâtre. M. Codlin joua son rôle avec l'air d'un homme résigné à tout, et ses yeux, pendant qu'il faisait les meilleures reparties, cherchaient à découvrir l'effet qu'elles produisaient sur l'auditoire, et particulièrement l'impression que l'hôte et l'hôtesse en conservaient, et qui pouvait avoir des résultats importants pour le souper.

A cet égard il dut être sans inquiétude, car le spectacle eut lieu au milieu d'un feu roulant d'applaudissements et d'éclats de rire, dont les plus bruyants furent ceux du vieux compagnon de Nelly. Quant à elle, elle ne vit ni n'entendit rien, car elle s'était endormie avant le lever du rideau, et elle ne s'éveilla qu'après qu'il fut tombé, au milieu du bruit que firent les spectateurs en sortant.

Le souper était fort bon; mais Nelly était trop fatiguée pour avoir de l'appétit, et pourtant elle ne voulut pas se retirer avant son aïeul. Heureusement pour lui, le vieillard était devenu insensible à tous soucis, à toutes inquiétudes; il écoutait, en souriant comme un enfant, tout ce que disaient ses nouveaux amis, et ce ne fut que lorsqu'ils montèrent dans leur chambre qu'il consentit à suivre Nelly dans la sienne.

Leur appartement était un grenier partagé en deux compartiments, mais ils en furent très satisfaits, car ils ne s'attendaient pas à être si bien logés.

Le vieillard ne fut pas long-temps à se coucher. Nelly, avant d'en faire autant, pensa qu'elle avait quelque argent, et que, lorsqu'il serait dépensé, il faudrait commencer à mendier. Parmi cet argent il se trouvait une pièce d'or. Elle crut qu'il serait prudent de la cacher, et de ne la laisser voir qu'à la dernière extrémité. Elle s'occupa donc à la coudre dans une partie de ses vêtements, et après avoir fini cet ouvrage, elle se coucha et s'endormit profondément.

CHAPITRE XVII.

Le soleil venait à peine de se lever quand Nelly s'éveilla le lendemain matin. Tout promettait une belle matinée, et comme son aïeul dormait encore, elle alla faire une promenade dans le cimetière. Elle s'était arrêtée devant une des plus humbles pierres sépulcrales qui s'y trouvaient, et dont l'inscription annonçait qu'elle couvrait les restes d'un jeune homme mort à l'âge de vingt-trois ans, — il y en avait cinquante-cinq, — quand une femme courbée sous le poids des années s'approcha d'elle, et la pria de lui lire les mots qui étaient gravés sur la pierre.

— C'est bien cela, — dit la vieille, quand Nelly lui en eut fait la lecture; — je voulais voir si ma mémoire ne me trompait pas, car ma vue est devenue si faible, que je ne puis plus lire un seul mot de cette inscription; mais je la sais par cœur.

— Etiez-vous sa mère? — demanda Nelly.

— J'étais sa femme, mon enfant.

— Sa femme! — répéta Nelly avec surprise.

— Oui, ma chère; j'étais sa femme il y a cinquante-cinq ans. Une longue vie nous change presque autant que la mort.

— Venez-vous souvent ici?

— Tous les jours, à moins que le temps ne soit bien mauvais. D'abord j'y venais pour pleurer; ensuite j'y trouvai une sorte de consolation, en songeant qu'un temps viendrait où nous serions réunis pour ne plus nous quitter; enfin je m'en suis fait une telle habitude, qu'il me semble que j'ai manqué à un devoir, quand je passe un jour sans y venir.

En parlant ainsi la vieille femme se courba pour cueillir quelques marguerites qui venaient de fleurir sur la sépulture de son mari, et Nelly alla rejoindre son aïeul. Elle le trouva dans la cour avec M. Short, qui recevait les compliments de quelques uns des spectateurs que Polichinelle avait attirés la veille, tandis que M. Codlin empaquetait soigneusement les bouts de chandelles qu'il avait détachés du cerceau.

— Et où allez-vous aujourd'hui? — demanda Short à Nelly.

— Je n'en sais rien. — Cela n'est pas encore décidé.

— Nous allons aux courses, nous autres. Si c'est votre chemin, et que notre compagnie ne vous déplaise pas, nous pourrions voyager ensemble.

— Nous irons avec vous! — s'écria le vieillard. — Nelly, nous irons avec eux!

Nelly pensa que devant se trouver avant peu réduits à mendier leur pain, ils ne pouvaient espérer

de le faire nulle part avec plus de succès que dans un endroit où tant de personnes riches seraient réunies. Elle répondit donc à Short qu'ils voyageraient volontiers avec eux, — si personne n'avait d'objections à y faire, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur le misanthrope Codlin.

— Quelle objection ? — dit Short en suivant la direction du regard de Nelly. — Allons, Tommy, soyez affable une fois dans votre vie, et dites que vous serez charmé de voyager avec eux.

— Trotters, — répondit M. Codlin, qui parlait aussi lentement qu'il mangeait vite, ce qui est assez ordinaire aux philosophes et aux misanthropes, car cet entretien avait lieu pendant qu'ils déjeunaient, — vous allez trop vite en affaires.

— Quel inconvénient y trouvez-vous?

— Aucun dans le cas particulier dont il s'agit ; mais, en thèse générale, le principe est dangereux, et vous allez trop vite en affaires.

— Eh bien, voyagerons-nous tous ensemble?

— Fort volontiers, — répondit Codlin ; — mais, — ajouta-t-il en baissant la voix, — vous auriez pu le leur faire valoir comme une faveur.

Le déjeuner fini, M. Codlin demanda la carte, et veilla à ce que Nelly et le vieillard payassent la moitié de l'écot. Après avoir fait leurs adieux à l'hôte et à l'hôtesse, ils se mirent en marche. Short portait la boîte contenant tous ses acteurs, tout le bagage, qui ne formait qu'un très petit paquet, et

une trompette de cuivre suspendue à une bandoulière passée sur son épaule. Le vieillard était à son côté, donnant la main à Nelly. Codlin, chargé du temple de Polichinelle, formait l'arrière-garde.

Quand ils traversaient une ville ou un village, ou même qu'ils passaient devant une maison isolée ayant bonne apparence, Short jouait un prélude sur sa trompette, et faisait entendre ensuite le son joyeux de la voix de Polichinelle. S'ils obtenaient quelque encouragement, Codlin se déchargeait du temple, baissait les draperies, y cachait son compagnon, et jouait un air sur sa flûte de Pan, tandis que Short tirait ses acteurs de leur boîte. Le spectacle commençait bientôt, et Codlin en accélérait ou en retardait la fin, suivant la probabilité qu'il voyait d'une bonne ou d'une mauvaise récolte.

Malgré toutes ces interruptions, ils ne laissèrent pas de faire du chemin, et ils étaient encore sur la route quand la lune se leva, à l'instant où le soleil se couchait. Ils venaient de s'arrêter pour se reposer dans un endroit où deux routes se coupaient et formaient une sorte de carrefour, quand deux ombres gigantesques parurent s'avancer vers eux de la partie de la route qui se dirigeait vers leur droite. Nelly ne put se défendre d'un mouvement de frayeur, mais Short lui dit qu'il n'y avait rien à craindre; et sonnant un instant de sa trompette, on lui répondit par une acclamation joyeuse.

— N'est-ce pas la troupe de Grinder? — s'écria-t-il à voix haute.

— Oui, oui, — répondirent deux voix grêles.

— Je m'en doutais, — reprit Short. — Avancez donc, qu'on vous voie !

D'après cette invitation, la troupe de Grinder s'approcha au pas redoublé. Elle se composait d'un jeune homme et d'une jeune fille montés sur des échasses, et de M. Grinder, qui marchait sur ses jambes, portant un tambour sur son dos. Les deux jeunes gens portaient le costume des montagnards d'Écosse ; mais comme la nuit était un peu froide, le jeune homme portait sur son kilt un manteau qui lui descendait jusqu'aux chevilles, et la jeune fille était enveloppée d'une vieille pelisse de drap, et avait la tête couverte d'un mouchoir, M. Grinder portait sur son instrument leurs bonnets écossais, ornés de plumes noires.

— Je vois que vous allez aux courses, — dit M. Grinder, arrivant hors d'haleine ; — et nous aussi. Comment vous portez-vous, Short? — Ils se serrèrent la main de la manière la plus amicale. Les jeunes gens étant trop au-dessus de lui pour lui faire la même politesse, le saluèrent à leur manière, le jeune homme en lui touchant l'épaule d'une de ses échasses, la jeune fille en passant les doigts sur son tambourin.

— Ils sont à pratiquer ? — dit Short en montrant les échasses.

— Non, — répondit Grinder. — Ils ont à choisir de les porter sur leurs épaules ou à leurs jambes,

et ils préfèrent la seconde manière, on en jouit mieux d'une belle vue. — Quelle route prenez-vous? Nous autres, nous prenons la plus courte.

— Nous comptions prendre la plus longue, parce que nous aurions pu nous reposer cette nuit à un mille et demi d'ici. Mais trois ou quatre milles de plus aujourd'hui, c'est autant de gagné pour demain, et je crois que nous ferons bien de vous accompagner.

— Où est donc votre compagnon? — demanda Grinder.

— Le voici, — répondit Codlin avançant la tête par le proscénium du théâtre portatif dans lequel il s'était blotti; — et il verra son compagnon bouilli tout vivant, plutôt que de changer la route convenue.

— Tout doux, Tommy, — répliqua Short, — ne prenez pas un ton si décidé et si bourru dans un local d'où l'on est accoutumé à entendre sortir des propos plus agréables.

— Doux ou bourru, — s'écria Codlin, — je ne ferai pas plus d'un mille et demi ce soir, et je coucherai cette nuit aux Jolly Boys. Venez-y ou n'y venez pas, c'est votre affaire, et passez-vous de moi si vous le pouvez.

A ces mots, la tête de Codlin disparut; il sortit du théâtre, le chargea sur ses épaules, et partit avec un agilité remarquable.

Toute discussion devenait impossible. Short fut

obligé de se séparer de la troupe de Grinder pour suivre son compagnon d'humeur morose. Après être resté quelques minutes pour voir les échasses disparaître dans l'obscurité, et leur avoir fait ses adieux par quelques sons de sa trompette, il donna à Nelly celle de ses mains qui était libre, en lui disant de prendre courage, attendu qu'ils seraient bientôt à la fin de leur voyage; stimula le vieillard en lui donnant la même assurance, et partit avec eux d'un assez bon pas par la même route que Codlin avait prise.

CHAPITRE XVIII.

—

Les Jolly Boys étaient une petite auberge isolée, établie depuis long-temps, et située sur le bord de la route. M. Codlin, en y arrivant, craignait de ne pas y trouver de place, attendu la pluie qui tombait. Il fut agréablement trompé dans son attente en voyant l'aubergiste à sa porte fumer indolemment sa pipe, tandis qu'un silence profond régnait dans la maison.

— Seul? — dit Codlin en s'essuyant le front, après avoir déposé son fardeau à terre.

— Jusqu'à présent, — répondit l'hôte; — mais j'espère que le temps qu'il fait nous amènera de la compagnie. — John, portez cela dans la grange, — dit-il à un garçon en lui montrant le théâtre portatif. — Entrez, Tommy, ne restez pas à la pluie. J'ai ordonné de faire bon feu dans la cuisine, dès que j'ai vu qu'il allait tomber de l'eau.

Dès que Codlin fut entré, il s'approcha de la cheminée, examina les préparatifs du souper, en approuva le fumet, et demanda quand il serait prêt. Apprenant que ce ne serait que dans une heure, il dit qu'en attendant il prendrait une pinte de bière. Quand il l'eut bue, il songea à ses compa-

gnons, et annonça leur prochaine arrivée à l'aubergiste. Il était alors de si bonne humeur, qu'il exprima son espoir qu'ils ne seraient pas assez sots pour se laisser mouiller, quoique la pluie tombât alors par torrent, et qu'il n'y eût aucun abri sur la route.

Ils arrivèrent enfin, mouillés jusqu'aux os, quoique Short eût couvert Nelly, aussi bien qu'il l'avait pu, d'un pan de son habit. Dès qu'ils furent entrés, l'hôtesse emmena la jeune fille dans sa chambre, et la fit changer de vêtements, de bas et de souliers. On eut à peu près les mêmes soins des deux hommes, et tous trois s'assirent sur un des bancs adossés contre la muraille, aux deux côtés de la vaste cheminée. Nelly et son aïeul étaient tellement accablés de fatigue, qu'à peine étaient-ils assis qu'ils s'endormirent.

— Qui sont-ils? — demanda l'aubergiste.

— C'est ce que je voudrais savoir, — répondit Short.

— Rien de bon, je suppose, — dit Codlin.

— Qu'en savez-vous? — répliqua Short. — Je vais vous dire ce que j'en pense. — Il est clair que ce vieillard a perdu l'esprit; mais...

— Il ne faut pas être grand sorcier pour le deviner, — grommela Codlin.

— Voulez-vous m'écouter? — Mais, quant à cette jeune fille, il est également clair qu'elle n'a pas passé toute sa vie à trotter sur les grands che-

mins, comme il paraît qu'ils le font depuis deux ou trois jours.

— Qui vous dit le contraire? N'avons-nous pas à songer à autre chose?

— Je sais que vous ne serez en repos que lorsque vous aurez votre souper, Tommy; mais n'importe. — Ce vieillard, voyez-vous, est impatient de s'éloigner de Londres; car il ne fait que répéter: — Plus loin! plus loin!

— Eh bien?

— Eh bien, cela me prouve que c'est un idiot qui s'est échappé des mains de ses amis, et qui a persuadé à cette jeune créature, qui est pleine d'affection pour lui, de l'accompagner pour la conduire... où? Il ne le sait pas plus que l'homme qui est dans la lune. — Or, c'est ce que je ne puis souffrir.

— Ce que vous ne pouvez souffrir! Dans quel monde nous vivons!

— Oui, je ne le souffrirai pas. Je ne veux pas que cette jeune innocente et belle créature coure le risque de tomber en de mauvaises mains; et quand ils montreront l'intention de nous quitter, je prendrai des mesures pour les retenir, afin de tâcher de les rendre à leurs amis, qui, j'en suis sûr, les ont déjà fait afficher sur toutes les murailles de Londres.

— Short, — s'écria Codlin, relevant la tête et les yeux étincelants, — il peut y avoir du bon sens

dans ce que vous dites; mais si une récompense a été promise, souvenez-vous que nous avons part égale dans toute espèce de profit.

Short n'eut que le temps de lui faire un signe d'assentiment, car il vit que Nelly s'éveillait, et au même instant une nouvelle compagnie entrait dans la cuisine.

Cette compagnie se composait de quatre chiens, plus laids les uns que les autres. Celui qui marchait en tête était un vieux barbet ayant l'air particulièrement lugubre. Il attendit que ses compagnons fussent entrés. Alors il se leva sur ses pattes de derrière, et tourna la tête vers les trois autres, qui prirent aussitôt la même posture. Chacun d'eux portait un petit habit de quelque couleur éclatante, garni de paillettes et de galons ternis. L'un d'eux avait un petit bonnet sur la tête, retenu par un ruban soigneusement noué sous son menton; mais le bonnet avait tourné, et tombait de côté, de manière à lui couvrir entièrement un œil. L'eau ruisselait de ces beaux habits, et les animaux eux-mêmes étaient tout couverts de boue.

Ni Short, ni Codlin, ni l'aubergiste, ne parurent surpris de les voir. Ils se bornèrent à dire que c'étaient les chiens de Jerry, et que leur maître ne pouvait être loin. Effectivement Jerry se montra presque en même temps, et dès qu'il fut entré tous les chiens reprirent leur posture naturelle. Jerry, directeur de la troupe de chiens dansants,

était un grand homme ayant de gros favoris noirs, et portant un habit de velours de coton râpé. Il semblait bien connu de l'aubergiste et de ses deux hôtes, qui l'accostèrent avec beaucoup de cordialité. Se débarrassant d'un orgue à cylindre qu'il portait, il le mit sur une chaise, garda en main une houssine qui lui servait à maintenir la discipline dans sa troupe, s'approcha du feu pour se sécher, et entra en conversation.

-- Vos acteurs voyagent-ils toujours en costume? — demanda Short au bout de quelques instants; — cela doit être dispendieux.

— Non, non, — répondit Jerry; — ce n'est pas ma coutume; mais aujourd'hui nous avons dansé un peu en route, et comme nous avons des costumes neufs pour les courses, je n'ai pas jugé à propos de perdre du temps à les déshabiller. — A bas, Pédro!

Ces mots s'adressaient au chien qui portait un bonnet, et qui, étant un nouveau membre de la troupe, et ne connaissant pas encore bien son devoir, fixait toujours sur son maître celui de ses yeux qui n'était pas couvert, et se dressait sur ses pattes de derrière quand rien ne l'exigeait.

L'aubergiste s'occupa alors à mettre la nappe et à placer les couverts sur la table. Codlin l'aida dans ce travail; mais son aide n'était pas désintéressée, car, ayant bien examiné quelle place était la plus commode, il en approcha une chaise et s'y installa

sur-le-champ. Une servante robuste retira la marmite qui était sur le feu, et, à l'aide de l'aubergiste, en versa le contenu dans un immense plat creux, au milieu des quatre chiens, inspectant cette opération, dressés sur leurs pattes de derrière, sans se mettre en peine des éclaboussures bouillantes qui leur tombaient sur le nez. Enfin le plat fut mis sur la table, et le souper commença. Nelly, prenant pitié d'un pauvre chien qui se tenait près d'elle en posture de suppliant, voulut, quoique ne manquant pas d'appétit, lui donner un fragment de ce qui se trouvait sur son assiette avant d'y toucher elle-même; mais M. Jerry lui retint le bras.

— Non, ma chère enfant, non, — lui dit-il, — nulle autre main que la mienne ne donne à manger à mes chiens. Vous voyez celui-ci, — c'était le vieux chef de la troupe; — il m'a fait perdre un demi-penny; il ira se coucher sans souper.

— Maintenant, monsieur, — dit-il au barbet condamné à jeuner, — suivez-moi! — Il le conduisit près de l'orgue, lui mit une patte sur la manivelle, et ajouta : — Puisque vous ne soupez pas, faites-nous de la musique pendant que nous souperons. — Ici, vous autres ! — Et les trois autres chiens, dociles à sa voix, se rangèrent à deux pas de lui, droits comme des soldats alignés.

— A présent, messieurs, — dit-il aux convives, — attention! Vous allez voir que le chien que j'appellerai viendra manger, et que les autres ne remueront pas un muscle. — Carlo!

L'heureux chien dont le nom avait été appelé vint prendre le morceau qui lui fut jeté, mais les deux autres restèrent dans la même attitude. Ils vinrent ensuite tour à tour recevoir leur ration, tandis que le barbet tournait sa manivelle tantôt trop vite, tantôt trop doucement, en s'accompagnant de temps en temps d'un hurlement plaintif qui cessait dès que son maître lui montrait sa houssine redoutable.

CHAPITRE XIX.

—

Le souper n'était pas encore terminé quand on vit arriver aux Jolly Boys deux autres voyageurs, fretés pour le même port que ceux qui y étaient déjà réunis. L'un d'eux était propriétaire d'un géant et d'une petite dame sans bras et sans jambes, qu'il avait envoyés en avant dans une *caravane* (1); l'autre était un homme silencieux, qui gagnait sa vie en faisant des tours de cartes et d'adresse. Le premier se nommait Vuffin; le second n'était connu que sous le sobriquet de Sweet William (2), qui lui avait probablement été donné en dérision de sa laideur.

— Comment va le géant? — demanda Short.

— Un peu faible sur ses jambes, — répondit Vuffin; — je commence à craindre qu'il ne devienne cagneux.

— Mauvais signe, — dit Short.

— Très mauvais. Quand un géant n'est plus

(1) Grand chariot couvert en planches, ayant une porte et de petites fenêtres, dans lequel on conduit de foire en foire des animaux étrangers, des géants, des individus contrefaits, etc.; ce genre de chariot s'appelle en anglais *caravan*.

(2) Œillet de poëte.

ferme sur ses jambes, le public ne s'en soucie pas plus que d'un trognon de choux.

— Mais que deviennent les vieux géants ?

— On les garde dans les chariots pour servir les nains.

— Leur entretien doit être dispendieux, quand on ne les montre plus au public.

— Cela vaut mieux que de les laisser courir les rues. Qu'on rencontre partout un géant, et les géants n'attireront plus personne. — Regardez les jambes de bois : s'il n'existait qu'un seul homme en ayant une, ce serait un trésor impayable.

— Sans doute.

— Mais si vous annonciez une pièce de Shakspeare dont chaque acteur aura une jambe de bois, je crois fermement que vous ne feriez pas six pence. Cela vous prouve qu'il est d'une bonne politique d'empêcher les géants usés de se rendre trop communs.

— Mais que deviennent les nains quand ils sont vieux ? — demanda l'aubergiste.

— Plus un nain est vieux, plus il a de valeur. Quand un nain a les cheveux gris et le visage sillonné de rides, il est sans prix, parce qu'on ne peut le soupçonner d'être un enfant qui n'a pas encore pris sa croissance.

Pendant cette conversation, Sweet William, silencieusement assis au coin de la cheminée, s'amusait à avaler, ou à faire semblant d'avaler des demi-pence, à tenir une plume en équilibre sur le bout

de son nez, et à faire d'autres tours de dextérité, pour s'exercer, sans faire aucune attention à la compagnie, qui, de son côté, ne s'occupait aucunement de lui.

Enfin Nelly, qui était très fatiguée, détermina son aïeul à se retirer, et à laisser les convives qui quittaient la table fumer leur pipe autour du feu. Après lui avoir souhaité le bonsoir, elle entra dans sa chambre. A peine en avait-elle fermé la porte, qu'on y frappa doucement. Elle l'ouvrit sur-le-champ, et fut très surprise de voir M. Codlin.

— Qu'est-il donc arrivé? — lui demanda-t-elle.

— Rien, ma chère enfant. — Ne craignez rien; je suis votre ami. Peut-être ne l'avez-vous pas cru. N'importe! C'est moi qui suis votre ami, et non pas lui.

— Qui, lui?

— Short. Il a des manières douces qui peuvent vous plaire; mais, moi, j'ai le cœur franc, et je suis votre véritable ami. Souvenez-vous-en bien, et n'oubliez pas de le dire.

— Quand, — où, — à qui?

— En toute occasion, partout, à tout le monde. Vous ne sauriez croire combien je prends d'intérêt à vous. — Que ne me contez-vous votre petite histoire et celle de votre vieux compagnon? Personne ne peut vous donner d'aussi bons conseils que moi. — J'entends monter. — Adieu! Ne dites pas à Short que nous avons eu ce petit entretien; mais songez

bien que c'est moi — moi — qui suis votre ami!

Codlin se retira, et Nelly, ayant fermé sa porte, entendit tous les convives passer dans le corridor pour monter chacun dans sa chambre. Quelques instants après, l'un d'eux revint sur ses pas; et, après avoir hésité un moment, comme s'il n'eût su à quelle porte il devait frapper, il s'arrêta devant celle de Nelly.

— Qui est là? — demanda-t-elle.

— C'est moi, — Short, — répondit une voix à travers le trou de la serrure. — Je viens seulement vous dire que nous partirons demain matin de très bonne heure; car, à moins que nous ne prenions l'avance sur les chiens et le faiseur de tours, tous les villages ensemble ne nous produiront pas un penny. Vous comptez partir avec nous? J'aurai soin de vous appeler.

Il se retira sans bruit; mais la conduite de ces deux hommes lui causa quelque inquiétude, et il lui vint à l'esprit que ce n'était pas la compagnie la plus convenable qu'ils auraient pu rencontrer. Mais elle était si fatiguée, que ces réflexions ne l'empêchèrent pas de dormir.

Le lendemain, dès la première lueur de l'aurore, Short vint frapper à sa porte. Elle se leva sur-le-champ, éveilla son aïeul, et ils firent tant de hâte, qu'à la grande satisfaction de Short, ils furent prêts en même temps que lui. Après un déjeuner frugal, ils se mirent en marche par un temps su-

perbe, et Nelly eut occasion de remarquer souvent le changement de conduite de Codlin. Il se tenait toujours aussi près d'elle qu'il était possible; lui répétait tout bas, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion : — C'est moi qui suis votre ami, ne l'oubliez pas, moi seul. — Mais elle s'aperçut aussi qu'il ne la perdait jamais de vue; et Short lui-même, tout en conservant son ton de bonne humeur, avait toujours les yeux fixés sur elle et sur son aïeul, comme s'il eût craint qu'ils ne voulussent s'échapper. Toutes ces circonstances redoublaient l'inquiétude de Nelly.

Pendant ce temps, ils approchaient de la ville où les courses devaient avoir lieu le lendemain. Ils n'y arrivèrent qu'au commencement de la nuit. Une foule immense remplissait toutes les rues, et elle se composait en grande partie d'étrangers, qu'on reconnaissait aisément à la manière dont ils regardaient autour d'eux. Doublant le pas pour échapper à la foule et au tumulte, ils traversèrent la ville, et arrivèrent sur l'emplacement des courses, qui en était à environ un mille. Là, une nouvelle scène de confusion s'offrit à leurs yeux Tout autour de l'endroit réservé pour les courses, on dressait des tentes, les unes pour y vendre des provisions de toute espèce, les autres pour y placer des tables ou des lits. Des marchands ambulants arrivaient de toutes parts, et établissaient leurs échoppes. Nelly et son aïeul, après un souper qui ne leur laissa que de quoi

payer leur déjeuner le lendemain, allèrent coucher sous une tente, ainsi que leurs deux compagnons.

Nelly sentait que le moment où il faudrait qu'ils mendiassent leur pain était arrivé. Elle sortit de la tente de grand matin, se promena dans les environs, et cueillit des roses sauvages et d'autres fleurs des champs pour en faire de petits bouquets, qu'elle se proposait d'offrir aux belles dames qui allaient bientôt arriver dans leurs équipages. D'autres idées l'occupaient encore tandis qu'elle allait rejoindre son aïeul. Elle le trouva levé; mais Short et Codlin dormaient encore dans un autre coin de la tente. Elle le tira par la manche, et, jetant un coup d'œil sur leurs deux compagnons, elle lui dit à voix basse :

— Grand-papa, ne les regardez pas, et ayez l'air comme si je ne vous parlais que des bouquets que vous voyez que j'arrange. — Vous souvenez-vous qu'en partant de la maison, vous me dîtes que si ceux qui y étaient se doutaient de notre dessein ils diraient que vous avez perdu l'esprit, et nous sépareraient?

Le vieillard parut frappé de terreur, et regarda autour de lui avec inquiétude.

— Ne me répondez pas. Je me rappelle fort bien que c'est ce que vous me dites alors. Eh bien, je soupçonne ces deux hommes d'avoir quelque dessein de ce genre; et plus tôt nous les quitterons,

mieux cela vaudra. — Ne tremblez pas ainsi! — Ne les regardez pas; fixez les yeux sur moi. Je trouverai un moment propice pour nous échapper; et, quand je vous en avertirai, suivez-moi vite, et ne parlez pas! — Chut!

— Eh bien ma chère enfant, que faites-vous donc là? — demanda Codlin, soulevant la tête en bâillant.

— Je fais des bouquets, — répondit Nelly, — et je vais essayer d'en vendre quelques uns pendant ces trois jours de courses. — En voulez-vous un — en présent, j'entends?

Codlin se leva pour le recevoir ; mais Nelly ne lui laissa pas le temps de faire un pas, et courut à lui pour lui présenter. Il le passa dans une de ses boutonnières avec un air de satisfaction, et ayant jeté un coup d'œil sur son compagnon pour s'assurer qu'il dormait encore, il répéta à demi-voix : — C'est Tom Codlin qui est votre ami ; ce n'est pas Short : songez-y bien.

A mesure que le jour avança, tout se mit en mouvement, et ceux qui étaient venus aux courses pour y gagner quelque argent commencèrent leurs opérations. Des charlatans montèrent sur leurs tréteaux pour débiter leurs élixirs et leurs poudres. Des Egyptiennes aux yeux noirs promettaient un mari jeune et riche, à chaque fille, laide ou jolie, qui avait une pièce de six pence à leur donner. — Des ventriloques, des escamoteurs, des géants, des nains, les chiens dansants, les jeunes

gens montés sur leurs échasses, Polichinelle, rassemblaient autour d'eux un cercle de spectateurs enchantés.

Dès que Short avait fini une représentation, il changeait de place pour aller ailleurs en commencer une autre ; il marchait en avant en sonnant de la trompette; Codlin le suivait portant le théâtre, mais sans perdre de vue Nelly et le vieillard, qui restaient toujours à l'arrière-garde. La pauvre enfant s'arrêtait souvent devant les voitures où elle voyait des dames, pour leur offrir les bouquets qu'elle portait dans son petit panier. La plupart lui faisaient un signe dédaigneux qui semblait dire : — Passez votre chemin. Quelques unes disaient : — La jolie enfant! —mais elles en restaient là, et pas une ne lui achetait un bouquet. Une seule dame qui était dans une belle voiture, d'où venaient de descendre deux jeunes élégants qui étaient à causer avec d'autres dames à quelques pas, parut comprendre la situation de Nelly et en avoir pitié ; elle l'appela, lui demanda un bouquet; lui mit quelque argent dans la main, et lui dit : — Pour l'amour du ciel, ma chère enfant, retournez chez vous, et ne restez pas ici!

Un peu plus tard dans la journée, il y eut un moment où Polichinelle fut dans toute sa gloire, il avait attiré un auditoire nombreux et un peu mieux composé que de coutume. Les quolibets et les traits d'esprit de Short se succédaient rapidement, les

reparties de Codlin ne se faisaient pas attendre, et les applaudissements ne cessaient que pour faire place aux éclats de rire. Codlin était à calculer le nombre de spectateurs dont il pouvait espérer une pièce de six pence au lieu du demi-penny qu'il recevait ordinairement, et cette occupation importante lui fit oublier le vieillard et sa petite-fille, qui étaient assis sur l'herbe à quelques pas en arrière. Nelly jugea le moment favorable ; elle tira son aïeul par le bras ; ils prirent la fuite, se confondirent bientôt dans la foule, et marchèrent sans s'arrêter jusqu'au moment où ils ne virent plus autour d'eux que des champs.

CHAPITRE XX.

Kit sortait tous les matins de la maison de sa mère pour tâcher de gagner quelque chose soit en tenant un cheval, soit en faisant une commission, et tous les jours il passait sous la croisée où il avait vu Nelly pour la dernière fois. Cette vue lui rappelait toujours ce que Quilp lui avait dit, que son vieux maître et sa jeune maîtresse finiraient par accepter l'offre qu'il leur avait faite.

— Je crois qu'ils reviendront certainement demain, ma mère, — dit-il un jour en rentrant chez lui; — il y a près de huit jours qu'ils sont partis; ils doivent avoir couru les champs assez long-temps.

— Assez et trop long-temps, mon fils; et cependant il est possible qu'ils ne reviennent pas.

— Et où croyez-vous donc qu'ils soient allés?

— Je ne puis m'empêcher de croire qu'ils sont allés en pays étranger.

— Impossible, ma mère! Ne parlez pas ainsi.

— C'est pourtant ce que disent tous les voisins. Il y en a même qui nomment le bâtiment sur lequel ils se sont embarqués; mais je n'ai pu en retenir le nom.

— Je n'en crois pas un mot. Ce sont des bavardages. Comment le saurait-on?

— Je conviens qu'ils peuvent se tromper, mais ce qu'ils disent me paraît assez probable. Ils prétendent que le vieillard avait encore de l'argent, sans que personne le sût, pas même le nain hideux dont vous m'avez parlé, et il n'est pas contre la vraisemblance qu'ils soient allés s'établir dans un pays où personne n'ira le leur demander, et où ils pourront vivre tranquilles.

Kit se gratta la tête, et ne trouvant rien à répondre à toutes ces probabilités, il monta sur une escabelle, et décrocha la cage de l'oiseau pour la nettoyer; mais il se souvint tout-à-coup que c'était précisément le jour et l'heure où il avait promis de se trouver à la porte du notaire Witherden pour tenir le cheval de M. Garland. Il remit sur-le-champ la cage à sa place, et expliquant à la hâte à sa mère la nature de l'affaire qui l'appelait, il partit à l'instant, et alla toujours courant jusqu'à la maison du notaire. Il n'y arriva qu'environ deux minutes après l'heure qui avait été fixée; mais heureusement il n'y vit ni chaise ni poney, et il n'était pas probable qu'ils fussent déjà repartis. Charmé de ne pas être arrivé trop tard, il s'appuya contre le poteau d'une lampe pour reprendre haleine, et attendit patiemment.

Au bout de quelques minutes, il vit le poney et la chaise tourner le coin de la rue voisine, et il re-

connut dans la chaise M. et mistress Garland. Le poney allait au trot, et semblait de bonne humeur; mais voyant une plaque de cuivre sous le marteau de la porte d'un tailleur, et ne sachant pas lire, il se crut arrivé, et refusa positivement d'aller plus loin. Les sollicitations aimables du vieillard, et les reproches amicaux de son épouse ne purent vaincre son obstination, qui fut même à l'épreuve d'un coup de houssine. M. Garland descendit de voiture dans le dessein de le conduire par la bride; mais en ce moment le poney, soit qu'il eût changé de caprice, soit qu'il eût aperçu la plaque de cuivre qui était à la porte de M. Witherden, partit emmenant sa maîtresse, laissa son maître le suivre en haletant et s'arrêta de lui-même devant la maison du notaire. Là Kit lui prit la bride, et salua M. Garland en portant la main à son chapeau.

— C'est en vérité lui! — s'écria le vieillard; — le reconnaissez-vous, ma chère?

— Je vous avais promis d'être ici, monsieur, — dit Kit en caressant le cou de Whisker. — J'espère que vous avez fait un bon voyage, monsieur. Vous avez là un joli petit poney.

— Ma chère, — dit M. Garland, — c'est un garçon peu commun; un brave garçon, j'en réponds.

— J'en suis sûre, — répliqua la bonne dame, — un très brave garçon, et je ne doute pas que ce ne soit un excellent fils.

M. Garland aida sa femme à descendre de voiture, et après avoir regardé Kit avec un sourire d'approbation, ils entrèrent dans la maison en s'entretenant de lui, comme Kit s'en aperçut. Quelques moments après, M. Witherden, tenant en main un gros bouquet semblable au premier, parut à la fenêtre et regarda Kit avec attention. M. Abel Garland l'y remplaça et en fit autant. Kit, embarrassé de cet examen, feignit de ne pas s'en apercevoir, et continua à passer sa main sur le cou du poney, qui voulut bien lui permettre cette liberté.

Quelques minutes se passèrent, et alors M. Chuckster, sortant de la maison, s'avança sur le trottoir, et dit à Kit d'entrer dans le cabinet de M. Witherden, où l'on avait besoin de lui, et que pendant ce temps il veillerait sur la chaise.

Kit entra dans le cabinet du notaire en tremblant, car il n'était pas habitué à se trouver en pareille compagnie. Les cartons rangés sur des tablettes, et des liasses de papiers couverts de poussière, avaient à ses yeux un air imposant et vénérable. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et il rougit excessivement.

— Eh bien, jeune homme, — lui dit M, Witherden, — êtes-vous venu pour gagner le reste du shelling que vous avez reçu la semaine dernière? — N'est-ce pas plutôt dans l'espoir d'en recevoir un autre?

— Non en vérité, monsieur, — répondit Kit, reprenant assez courage pour lever les yeux.

— Votre père vit-il encore?

— Non, monsieur.

— Et votre mère?

— Elle se porte bien, grâce à Dieu.

— Remariée?

Kit répondit avec quelque indigation que sa mère était veuve, qu'elle avait trois enfants, et que, quant à se remarier, c'était ce dont ne la soupçonnerait jamais quiconque la connaissait. A cette réponse, M. Witherden enfonça son nez dans son bouquet, et dit à M. Garland, à demi-voix, que ce jeune homme lui paraissait un honnête garçon.

— Pour aujourd'hui, — dit M. Garland à Kit, — je ne vous donnerai rien...

— Je vous en remercie, monsieur, — répondit Kit très sérieusement; car cette déclaration lui paraissait l'acquitter du soupçon d'être venu par intérêt.

— Mais il est possible, — continua le vieillard, — que j'aie encore besoin de vous; aussi dites-moi où vous demeurez, et j'écrirai votre adresse sur mon agenda.

A peine cela fut-il fait qu'un grand bruit se fit entendre dans la rue, et mistress Garland s'écria que Whisker venait de partir avec la chaise. A ces mots, Kit se précipita hors de la chambre, et courut après le fugitif.

Il paraît que M. Chuckster s'était contenté de rester indolemment près de la chaise, les mains dans ses poches, et qu'il avait insulté plusieurs fois le poney en lui répétant : — Tranquille ! — ho ! — ho ! — ce qu'un poney fier et ardent ne pouvait souffrir. Il était donc parti tout-à-coup, comme pour narguer son gardien, et M. Chuckster courait après lui, sans chapeau, et sa plume derrière son oreille, aux grands éclats de rire des passants et des voisins, quand Kit arriva à son secours. Mais Whisker, comme s'il lui eût suffi d'avoir donné cette preuve d'indépendance, revenait déjà à reculons, presque aussi vite qu'il était parti, et il s'arrêta de lui-même à la porte du notaire.

La vieille dame reprit sa place dans la chaise; M. Abel, que ses parents étaient venus chercher, prit la sienne sur le dickey, et M. Garland, après avoir fait à Whisker quelques reproches sur son inconduite, fit ses adieux au notaire et à son premier élève. Dès qu'il se fut placé près de sa femme, le poney partit sans en avoir reçu l'ordre, pendant que son maître faisait un signe de tête à Kit.

CHAPITRE XXI.

—

Kit suivit la chaise des yeux aussi long-temps qu'il le put, et oublia ensuite la chaise, le poney, M. et mistress Garland, et leur digne fils M. Abel, pour songer à ce que pouvaient être devenus son vieux maître et sa jeune maîtresse, qui étaient le sujet perpétuel de ses méditations. Tout en cherchant quelque raison plausible pour ne pas renoncer à l'espoir de les voir venir chez sa mère, il y retournait à pas lents ; mais, en arrivant, il fut bien surpris de voir à la porte le poney et la chaise dans laquelle M. Abel était assis, tenant en main les rênes; mais il le fut encore bien davantage, quand, en entrant chez sa mère, il y trouva M. et mistress Garland assis et causant avec elle.

— Vous voyez que nous sommes arrivés ici avant vous, Christophe, lui dit M. Garland en souriant.

— Oui, monsieur, — répondit Kit d'un air confus. Et il regarda sa mère comme pour lui demander ce que signifiait cette visite.

Sa mère comprit cette question muette, et elle répondit : — Monsieur a eu la bonté de me demander si vous aviez une place, et quand je lui ai

dit que vous n'en aviez pas, il a bien voulu ajouter que...

— Que nous avons besoin à la maison, — dit mistress Garland, — d'un garçon sage et rangé, et que, si nous étions satisfaits des renseignements que nous prendrons, nous pourrions penser à vous.

Ces mots indiquant assez clairement que les vieux époux songeaient à le prendre à leur service, Kit devint inquiet et agité, d'autant plus que M. et mistress Garland firent tant de questions à leur mère, qu'il commença bientôt à désespérer du succès.

— Vous sentez, ma bonne femme, — dit mistress Garland, — que nous ne pouvons prendre des informations trop exactes ; car nous sommes une famille tranquille et régulière, et si nous trouvions les choses autrement que nous l'espérons, ce serait un cruel désappointement.

Mistress Nubbles répondit qu'elle ne craignait pas qu'on eût jamais aucun reproche à faire à son fils, qui s'était toujours parfaitement conduit; car il tenait de son père, qui avait été le meilleur des fils, le meilleur des maris et le meilleur des pères. Elle fit ensuite toute l'histoire de son fils depuis sa naissance jusqu'à ce moment, sans oublier aucun des petits accidents qui lui étaient arrivés pendant son enfance, et qu'il avait supportés avec la douceur et la patience d'un saint. Enfin, elle dit qu'on

pouvait demander des renseignements sur lui et sur toute sa famille à mistress Green, marchande de fromage au coin de la rue; à M. Black, vieux marin qui avait perdu une jambe, et qui était à l'hôpital de Greenwich, et à M. Broun, caporal dans un régiment qui servait alors dans les Indes occidentales. M. Garland fit quelques questions à Kit pour savoir ce qu'il était en état de faire, et parut satisfait des réponses qu'il reçut. Il s'informa alors de la situation de sa garde-robe, et remit à sa mère quelque argent pour la compléter; après quoi Christophe Nubbles fut admis au service de M. et mistress Garland, demeurant à Finchley, près de Londres, aux gages de six livres sterling par an, outre l'habillement, la nourriture et le logement.

Le résultat de cette affaire parut être également satisfaisant pour toutes les parties, et il fut convenu que Kit commencerait son service le surlendemain matin. Enfin, M. Garland mettant une demi-couronne toute neuve dans la main du petit Jacob, et en plaçant une autre sur le berceau de l'enfant, remonta en voiture avec sa femme, tandis que son nouveau serviteur tenait la bride du poney.

— Eh bien! ma mère, — dit Kit en rentrant dans la maison, — je crois que voilà ma fortune faite. Six livres sterling!

— Je le pense aussi, Kit. — Six livres sterling par an, nourri, logé et vêtu!

— Ah! reprit Kit, enfonçant ses mains dans ses poches comme s'il avait cru y trouver déjà ses gages d'un an, — quelle dame nous ferons de vous les dimanches! — quel savant nous ferons de Jacob! — Six livres sterling de revenu!

— Hein! qui parle ici de six livres sterling de revenu? — La voix qui faisait cette question était celle de Daniel Quilp, qui entra en parlant ainsi, suivi de Richard Swiveller.

La bonne femme fut telement allarmée en voyant ce nain hideux qu'elle ne connaissait pas, qu'elle saisit l'enfant au berceau, prit Jacob par la main, et s'enfuit avec eux à l'autre bout de la chambre.

— N'ayez pas peur, mistress, — dit Quilp, souriant de plaisir en voyant la frayeur qu'il causait. — Je ne mange pas les enfants, car je ne les aime pas. — Eh bien! monsieur, — ajouta-t-il en se tournant vers Kit, — pourquoi n'ètes-vous pas venu me trouver comme je vous en avais chargé?

— Pourquoi y serais-je allé? Je n'ai pas plus affaire à vous que vous à moi.

— Quand est-ce que son vieux maître est venu ici? — demanda Quilp à la mère. — Y est-il en ce moment? S'il n'y est pas, où est-il allé?

— Il n'y est pas venu du tout, monsieur. Je voudrais savoir où il est allé, cela tirerait mon fils d'inquiétude, et moi aussi.

Quilp la regarda fixement, et fut convaincu

qu'elle disait la vérité. Il se tourna vers Swiveller, et lui dit : — Je vous ai rencontré à la porte, monsieur ; vous y veniez sans doute aussi pour demander des nouvelles des fugitifs ?

— Oui, monsieur, c'était l'objet de mon expédition ; mais je me trouve désappointé ; ma spéculation a manqué, et il faudra qu'une jeune créature brillante de beauté soit sacrifiée sur l'autel de Cheggs.

Le nain le regarda avec un sourire caustique ; mais Swiveller ne s'en aperçut pas, et resta enfoncé dans des méditations lugubres. Quilp pensa qu'il devait avoir eu quelque raison secrète pour faire cette visite et pour être si contrarié de son inutilité. Il résolut de la découvrir dans l'espoir d'y trouver quelque occasion pour se livrer à son goût naturel pour mal faire.

— J'éprouve aussi un désappointement, uniquement causé par mon amitié pour eux, — lui dit-il ; — mais je ne doute pas que le vôtre n'ait une cause plus sérieuse, et par conséquent il est plus difficile à supporter.

— Ah ! oui sans doute !

— Eh bien, puisque nous sommes compagnons d'infortune, pourquoi ne prendrions-nous pas, en bons compagnons, le moyen le plus sûr pour l'oublier ? Je connais ici près une maison où l'on vend d'excellent scheidam de Hollande, — venu en contrebande, dit-on ; mais que nous importe ? — voulez-vous que je vous le fasse goûter ?

En parlant ainsi, le nain sourit aussi agréablement qu'il lui était possible en regardant Swiveller du coin de l'œil. Swiveller lui répondit de la même manière, et se prenant par le bras, ils partirent sans s'inquiéter davantage de la famille Nubbles.

La maison où Quilp conduisit Richard était un cabaret borgne, ayant un petit jardin où l'on voyait plus de mauvaises herbes que de fleurs, donnant sur la Tamise; et ils s'y établirent dans un réduit formé d'ais mal joints sur le bord de l'eau, et décoré du nom de cabinet de verdure, où on leur servit, à la demande du nain, deux pots remplis, l'un d'eau, l'autre de scheidam, avec du tabac, des pipes, et un bout de chandelle dans une mauvaise lanterne. Quilp emplit les deux verres de scheidam, y ajouta quelques gouttes d'eau, et en passa un à son compagnon en lui disant : — Goûtez cela! — Eh bien, est-il bon? Est-il assez fort?

— Assez fort! — s'écria Swiveller en renversant par terre la moitié du contenu de son verre pour y mettre de l'eau ; — pouvez-vous boire un pareil feu liquide?

— Vous allez le voir, — répondit le nain. Il se leva, vida son verre d'un seul trait, le remplit encore, le vida de même, et se mettant à fumer, il fit sortir la fumée du tabac par son nez. Après cette prouesse, il se rassit en poussant un grand éclat de rire. — Allons, — dit-il en remplissant les verres, — donnez-nous un toast, — une femme, — une

beauté, et vidons nos verres sans eau jusqu'à la dernière goutte.

— Eh bien, s'il vous faut une beauté, ce sera Sophie Wackles.

— Fort bien. — Miss Sophie Wackles ; — c'est-à-dire la future mistress Swiveller, n'est-ce pas?

— Vous auriez pu dire cela il y a un mois, mon luron ; mais cela n'est plus vrai aujourd'hui. Elle va s'immoler sur l'autel de Cheggs.

— Cheggs! qu'est-ce que cela? — Coupez-lui les oreilles, empoisonnez-le! — elle ne sera jamais que mistress Swiveller. — Encore un verre à sa santé, et nous en viderons d'autres à celle de son père, de sa mère, de ses sœurs, de ses frères, et de toute la glorieuse famille des Wackles.

— Vous êtes un bon vivant, — dit Richard en le regardant ; — mais de tous les bons vivants que j'ai jamais vus, je n'en connais pas un qui ait des manières plus drôles et plus extraordinaires que vous.

Cette déclaration franche redoubla l'excentricité du nain; il réussit à faire boire Swiveller autant qu'il le fallait pour lui échauffer le cerveau; et Quilp n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour tirer de son compagnon les détails du projet que lui avait proposé Frédéric Trent.

— Attendez! — dit Quilp. — Oui, c'est cela; — cela peut se faire; — cela se fera; — je vous en donne ma parole; — je suis votre ami pour toujours.

— Croyez-vous qu'il y ait encore une chance? — demanda Richard un peu surpris.

— Une chance! il y a certitude, — certitude complète. — Heureux chien que vous êtes! savez-vous que son aïeul est riche comme un juif? Je vous vois déjà le mari de la jolie Nelly, et roulant dans l'or et dans l'argent. — Je vous aiderai; comptez sur moi, c'est une affaire faite.

— Mais comment?

— Nous avons tout le temps d'en causer. En ce moment j'ai un rendez-vous pour affaire, et il faut que je vous quitte.

Ils se séparèrent, et le nain, en s'en allant, se dit à lui-même : — Oui, il faut qu'il épouse Nelly! C'est ce drôle, ce sot, qui m'a si bien frotté l'autre jour; — c'est ce Frédéric Trent qui s'est avisé autrefois de faire les yeux doux à mistress Quilp; — je serai vengé quand ils sauront, après le mariage, que Nelly n'est qu'une mendiante. Ils connaîtront toute l'étendue de mon amitié pour eux.

CHAPITRE XXII.

—

Mistress Nubbles fut très affairée le reste de cette journée et tout le lendemain, car l'équipement et le départ de Kit étaient pour elle une affaire aussi importante que s'il se fût agi pour lui de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique ou de partir pour faire le tour du monde. Il serait difficile de supposer qu'il ait jamais existé une petite malle qui ait été aussi souvent ouverte ou fermée en vingt-quatre heures, que celle qui contenait les trois chemises neuves de Kit, avec un nombre proportionné de paire de bas, de cravates et de mouchoirs de poche qui avaient été ajoutés à sa garde-robe primitive. La malle fut portée chez le voiturier de Finchley, au domicile duquel, dans ce village, Kit dit qu'il irait la chercher le lendemain.

Après force embrassements, force serrements de mains et force larmes, Kit partit le lendemain matin à pied pour Finchley. Si quelqu'un de nos lecteurs est curieux de savoir comment il était costumé, nous lui dirons qu'il avait un habit de la couleur que nous appelons, — poivre et sel, —

c'est-à-dire d'un gris mêlé de blanc, un gilet de drap jaune, un pantalon gris de fer, des bottes neuves bien cirées, et un chapeau de feutre vernissé et si roide qu'il résonnait comme un tambour au moindre coup de la jointure d'un doigt. C'était sous de tels vêtements que s'acheminait vers Finchley M. Christophe Nubbles, un peu surpris de ne pas attirer plus d'attention. En y arrivant, il se rendit chez le voiturier; et ayant trouvé sa malle, il la mit sur son épaule, demanda le chemin d'Abel-Cottage, nom de la demeure de M. Garland, et s'y rendit sur-le-champ.

C'était, sans contredit, une jolie petite maison, couverte en ardoises, et dont le toit était surmonté à chaque coin par une espèce de petit clocher. Plusieurs des fenêtres avaient quelques carreaux de vitre peints, à peu près de la grandeur d'un souvenir de poche. A l'un des côtés de la maison était une petite écurie, dont la grandeur était proportionnée à la taille de Whisker; et au-dessus une petite chambre, qui semblait être ce qu'il fallait à Kit. Des rideaux de mousseline blanche garnissaient toutes les croisées; des oiseaux chantaient dans des cages qui étaient suspendues près des fenêtres, et dont le treillage en laiton brillait comme de l'or. Des pots de fleurs étaient rangés de chaque côté de l'allée qui conduisait à la porte de la maison, et le parterre était rempli d'arbustes à fleurs odoriférantes qui parfumaient l'air. En un mot, soit dans

la maison, soit au-dehors, tout paraissait être la perfection de l'ordre et de la propreté. On n'apercevait pas une mauvaise herbe dans le jardin, et à en juger par quelques outils soignés de jardinage, un panier et une paire de gants laissés dans une des allées, M. Garland lui-même y avait travaillé ce matin.

Kit regarda autour de lui, admira, et regarda encore, avant de pouvoir se décider à tourner la tête du côté où était le cordon de la sonnette. Enfin, il sonna, mais personne ne vint lui ouvrir la porte; et après avoir sonné deux ou trois fois sans plus de succès, il prit le parti de s'asseoir sur sa malle et d'attendre. Après avoir passé un bon quart d'heure à admirer encore toutes les beautés qui l'entouraient, il sonna de nouveau; et enfin une petite servante, très proprement mise, très jolie, et ayant un air décent et modeste, ouvrit la porte, et lui dit : — Je suppose que vous vous nommez Christophe, monsieur?

Kit répondit affirmativement.

— Je crains que vous n'ayez sonné bien des fois, — reprit-elle; — mais nous ne pouvions vous entendre, car nous étions occupés à attraper le poney.

Kit ne sut trop ce qu'elle voulait dire; mais, ne voulant pas l'arrêter pour lui faire des questions, il remit la malle sur son épaule, et la suivit dans un vestibule au bout duquel était une porte vitrée

donnant sur le jardin, par laquelle il vit le vieux M. Garland qui ramenait Wisker en triomphe; car le poney, comme Kit l'apprit ensuite, ayant été attaché à un arbre dans un verger derrière le jardin, mécontent de n'avoir à sa disposition qu'une étroite circonférence, avait rompu la corde, et avait fait courir toute la famille après lui pendant une heure trois quarts.

M. et mistress Garland le reçurent avec beaucoup de bonté, et la bonne opinion qu'ils avaient conçue de lui augmenta encore en voyant le soin avec lequel il s'essuya les pieds au paillasson avant d'entrer dans la chambre où ils se trouvaient. Ils examinèrent son nouveau costume, qui obtint leur approbation. Ensuite M. Garland le conduisit dans l'écurie, où Wisker daigna lui faire un accueil non moins cordial. Il le fit aussi monter dans la petite chambre que Kit avait déjà remarquée, et qui était propre et commode; enfin, il lui montra tout le jardin en lui disant qu'il faudrait qu'il apprît à y travailler, en lui énumérant tout ce qu'il comptait faire pour lui, s'il le méritait par sa conduite. Kit lui répondit par des expressions de reconnaissance, en tordant tellement son chapeau entre ses mains, que les bords s'en ressentirent. Quand ils eurent fini, l'un de donner des avis et de faire des promesses, l'autre de prodiguer des remerciements et des assurances d'obéissance parfaite, la petite servante, qui se nommait Barbe, fut appelée, et reçut

ordre de le conduire à la cuisine et de lui donner à déjeuner.

Jamais Kit n'avait vu pareille cuisine : tout y était si propre, si brillant, si bien rangé ! Barbe plaça devant lui, sur une petite table aussi blanche que la nappe la plus blanche, du pain, de la viande froide et de l'ale d'ordinaire; mais il mangeait, buvait, et se servait de son couteau et de sa fourchette plus gauchement que jamais, parce qu'il savait qu'une jeune fille qu'il ne connaissait pas pouvait l'observer.

Il paraît pourtant que Barbe n'avait rien de bien terrible, car c'était une jeune fille qui avait toujours mené une vie tranquille et retirée, qui rougissait dès qu'on lui adressait la parole, et qui était aussi embarrassée et aussi incertaine de ce qu'elle devait dire et faire que Kit pouvait l'être lui-même. Au bout de quelque temps, il se hasarda à jeter un coup d'œil curieux sur le dressoir, et il y vit, au milieu des plats et des assiettes, la boîte à ouvrage de Barbe, son livre de prières et sa Bible. Son petit miroir était suspendu près de la fenêtre, et son chapeau accroché à un clou derrière la porte. Après avoir vu tous ces signes muets de sa présence, ses regards se portèrent naturellement sur Barbe, qui était assise, écossant des pois sur ses genoux; et tandis qu'il examinait les longs cils de ses paupières, et qu'il se demandait, dans la simplicité de son cœur, quelle pouvait être la couleur de ses

yeux, le hasard voulut que Barbe levât la tête pour le regarder. Leurs yeux se rencontrèrent un instant, et se baissèrent sur-le-champ : ceux de Kit sur son assiette, ceux de Barbe sur ses pois, chacun d'eux étant confus d'avoir été découvert par l'autre.

CHAPITRE XXIII.

Le scheidam avait produit un tel effet sur la tête de Richard Swiveller, que ses jambes décrivirent des courbes de toute espèce dans les rues par où il passa pour retourner chez lui. Sophie Wackles, Nelly Trent et Daniel Quilp flottaient confusément dans son esprit, et il ne savait trop s'il avait bien fait de prendre ce dernier pour confident. Bientôt ses idées prirent une teinte plus sombre ; et, jetant son chapeau par terre, il s'écria tout haut : — Voilà ce que c'est que d'avoir été laissé orphelin presque au berceau ; — d'avoir été lancé dans le monde à un âge si tendre ! Je n'ai pour moi que la compassion d'un nain fourbe et trompeur. — Qui veut voir un misérable orphelin ? Oui, un misérable orphelin !

— En ce cas, laissez-moi vous servir de père ! — s'écria une voix à quelque distance.

Surpris de cette apostrophe, Richard regarda autour de lui, et au milieu d'une sorte de brouillard qui lui offusquait la vue, il vit briller deux yeux qui semblaient fixés sur lui. Il se dit que ces yeux devaient appartenir à une tête, cette tête à un corps, et enfin il reconnut le nain, qu'il croyait

bien loin. Mais Quilp ayant digéré ses plans chemin faisant, avait cru devoir ajouter quelque chose à ce qu'il lui avait déjà dit, et avait cherché à le rejoindre.

— Vous mon père! s'écria Swiveller en ramassant son chapeau. — Laissez-moi seul, monsieur, ou je vous en ferai repentir!

Voyant que le nain ne faisait aucun compte de cette menace, il s'avança vers lui le poing fermé; mais en arrivant, ou il avait oublié son dessein, ou il y avait renoncé, car sa main s'ouvrit pour serrer celle de Quilp; il lui jura une amitié éternelle, et lui déclara avec une franchise édifiante qu'ils seraient en tout comme deux frères, sauf la ressemblance. Enfin ils continuèrent leur chemin, bras dessus, bras dessous, tout en causant de Sophie Wackles et de Nelly.

— Il faut que vous m'ameniez Frédéric Trent, — dit le nain à l'instant où ils allaient se séparer; — j'avais oublié de vous le dire. — Assurez-le que je suis son ami. Je crains qu'il ne se méfie un peu de moi; je ne puis dire pourquoi, mais je ne l'ai pas mérité. Je vous réponds que vous et lui vous pouvez regarder votre fortune comme faite en perspective.

— C'est là le pire. — Ces fortunes en perspective sont dans un tel lointain!

— Oui, mais c'est ce qui les fait paraître moindres qu'elles ne le sont dans la réalité. Vous ne

pouvez vous faire une idée de celle qui vous attend, avant qu'elle vous soit assurée.

— Vous croyez cela?

— J'en suis certain, ce qui vaut mieux. — Adieu! comptez sur moi, et ne manquez pas de m'amener Frédéric Trent.

Ils se séparèrent et rentrèrent chacun chez eux; Swiveller pour dissiper à l'aide du sommeil les fumées du scheidam; Quilp pour jouir d'avance du plaisir de se venger et de faire le mal.

Le lendemain matin, Richard se rendit, non sans quelque répugnance, chez son ami Frédéric, qui demeurait à l'étage le plus élevé d'une maison où on louait des appartements meublés. Il lui raconta presque en rougissant tout ce qui s'était passé entre le nain et lui. Frédéric l'écouta avec surprise, fit force conjectures sur les motifs que Quilp pouvait avoir eus pour agir et parler comme il l'avait fait, et n'épargna pas à son ami des commentaires piquants sur la folie qu'il avait commise en se confiant à un pareil être.

— Je ne chercherai pas à me justifier, Fred, — répondit Richard, — mais si vous saviez comme ce diable d'homme est canteleux et insinuant, vous ne seriez pas si sévère. Si vous l'aviez vu comme moi boire et fumer, il vous aurait été impossible de lui cacher la moindre chose. — C'est une salamandre, une vraie salamandre, vous dis-je.

Sans s'inquiéter si une salamandre ou un homme

à l'épreuve d'un feu liquide était un être digne de confiance, Trent se jeta sur un fauteuil, s'appuya la tête sur ses deux mains et se mit à réfléchir. Qu'après avoir rencontré Swiveller deux fois cherchant à obtenir des nouvelles des fugitifs, Quilp eût voulu savoir quel motif il en avait, il n'en était nullement surpris, car il connaissait assez le nain pour croire que c'était la suite de son caractère curieux et malfaisant; mais qu'après avoir appris le projet formé par lui, Trent, de faire épouser sa sœur à son ami, il eût offert de contribuer à le faire réussir, c'était ce qu'il ne pouvait expliquer. Il finit pourtant par se persuader que son aïeul, de manière ou d'autre, avait encouru la haine du nain, et que celui-ci voulait les aider à faire réussir leur dessein pour se venger du vieillard en le séparant de Nelly, seul objet qu'il aimât sur la terre; car il ne faisait pas l'injure à Quilp de le soupçonner capable d'amitié ou de bienveillance pour lui ou pour Richard. Quoi qu'il en soit, il accepta son invitation, et ils se rendirent ensemble chez lui dans la soirée.

M. Quilp parut très charmé de les voir, et en leur présence il affecta beaucoup de politesse à l'égard de sa femme et de mistress Jiniwin; cependant il jeta sur la première un regard du coin de l'œil pour voir si elle éprouverait quelque émotion en reconnaissant Frédéric Trent. La pauvre femme le reconnut sans éprouver aucune émotion pénible ou agréable; mais elle avait remarqué le regard

de son mari, et elle se sentit confuse et embarrassée, ne sachant ce qu'elle devait dire ou faire. Quilp s'aperçut de son embarras, et sa jalousie sut comment l'expliquer. Il n'en fit pourtant rien paraître; il semblait de la meilleure humeur du monde, et il faisait circuler le rhum et l'eau-de-vie avec une hospitalité cordiale.

— Il doit y avoir près de deux ans que nous ne nous sommes vus, — dit-il à Frédéric.

— Je pense qu'il y en a plutôt trois, — répondit Trent.

— Comme le temps vole! — Croyez-vous qu'il y ait si long-temps, mistress Quilp? — demanda le nain.

— Je crois qu'il y a au moins trois ans, — répondit-elle innocemment.

— Ah! le temps vous a paru long, mistress! Fort bien. Je ne l'oublierai pas, — pensa Quilp. Se tournant ensuite vers Frédéric, il ajouta : — Il me semble qu'il n'y a qu'un jour que vous êtes parti pour Demerary, à bord de la *Marie-Anne* — Eh bien, je puis pardonner à un jeune homme quelques frasques; j'ai fait les miennes dans mon temps; et quand, au lieu de nous envoyer des lettres pleines de repentir et de contrition, vous êtes revenu à bord du même bâtiment, j'en ai ri de tout mon cœur. Ah! ah! ah!

Trent sourit, mais il était évident que cette conversation n'était pas pour lui la plus agréable qu'on

eût pu choisir, ce fut pour le nain un motif de la continuer.

— J'ai toujours dit que lorsqu'un homme riche n'a que deux héritiers, et qu'il délaisse l'un pour s'attacher exclusivement à l'autre, il commet une injustice. Il est vrai que votre aïeul alléguait qu'il vous avait pardonné bien des escapades, bien des extravagances, et que vous n'aviez jamais eu pour lui que de l'ingratitude ; mais, comme je le lui disais, ce ne sont que des peccadilles dans un jeune homme ; je n'ai pourtant jamais pu l'en convaincre.

— Etonnant ! — s'écria Frédéric d'un ton caustique. — Mais, au nom du diable, quel rapport tout cela a-t-il au sujet qui nous amène ici ?

— Le temps viendra d'en parler ; mais je voulais prouver que j'ai toujours été votre ami, quoique vous n'en ayez rien cru. — Allons, serrons-nous la main !

Après un moment d'hésitation, Frédéric mit une main dans celle que lui offrait le nain, qui la lui serra avec une force qui empêcha un instant le sang de circuler. Craignant ensuite que Swiveller n'eût l'indiscrétion de parler devant les deux femmes de choses dont il ne jugeait pas à propos qu'elles fussent instruites, il changea de conversation sur-le-champ, et proposa une partie de whist. Les cartes décidèrent des places. Mais le nain, entre autres talents, avait celui de commander aux cartes ; elles donnèrent donc Frédéric Trent pour partenaire à

mistress Quilp, et lui laissèrent à lui-même Richard Swiveller. Mistress Jiniwin aimait beaucoup le jeu; mais c'était pour cette raison que le nain ne voulut pas la mettre de la partie; il la chargea de faire un mélange convenable de rhum, de sucre et d'eau chaude, et d'avoir soin que les verres des joueurs ne restassent jamais vides. On fit ainsi trois à quatre robs, et pendant tout ce temps, les yeux de Quilp furent occupés, sans qu'il y parût le moins du monde, l'un à regarder les cartes de ses voisins, l'autre à épier tout signe d'intelligence qui pouvait avoir lieu entre sa femme et le jeune Trent. Il alla même jusqu'à appuyer fortement son pied deux ou trois fois sur celui de mistress Quilp, pour voir si elle pousserait un cri; car si elle souffrait en silence, il en conclurait que Frédéric lui avait aussi pressé le pied.

Enfin on cessa de jouer. Quilp ordonna à sa femme d'aller se coucher. La pauvre femme obéit sans répliquer, et sa mère la suivit. Swiveller, qui avait beaucoup bu, s'endormit sur sa chaise; le nain fit signe à Frédéric de le suivre à l'autre bout de l'appartement, et entama avec lui une courte conversation à voix basse.

— Eh bien, Fred, est-ce un marché fait entre nous? — Ferons-nous épouser à ce sot la petite Nelly?

— Vous avez quelques motifs secrets pour parler ainsi.

— Sans contredit, mon cher Fred, — peut-être des représailles à exercer, — peut-être une fantaisie à satisfaire. — Mais voyons, j'ai assez d'influence pour faire réussir ou échouer votre projet. Vous savez que toute balance a deux plateaux, — dans lequel la jetterai-je?

— Dans le mien.

— C'est chose convenue, — dit le nain. Il ferma une main, et eut l'air d'en faire tomber quelque chose de pesant dans l'autre, qui pencha sur-le-champ : — Vous voyez que votre plateau l'emporte, — ajouta-t-il.

— Où sont-ils maintenant?

— C'est ce qu'il nous reste à découvrir, mais cela ne me sera pas difficile.

— Et alors comment nous y prendrons-nous?

— J'irai voir le vieillard, et je ferai usage de toute l'influence que j'ai nécessairement sur lui. Richard Swiveller lui fera de fréquentes visites, aura l'air de prendre intérêt à lui, le conjurera de placer Nelly dans une situation plus digne d'elle, et de lui faire connaître les plaisirs du monde. Il fera ainsi une impression favorable sur elle, et avant deux ans d'ici, il en fera tout ce qu'il voudra; et elle ne saura pas très bon gré à son aïeul de lui avoir si long-temps fait croire qu'il était pauvre.

— Ce qu'il a voulu me persuader bien des fois depuis quelque temps.

— Et à moi aussi ; ce qui est d'autant plus extraordinaire que je sais parfaitement quelle est sa fortune.

— Je suppose que vous devez le savoir.

— Oui, oui, je crois le savoir, — dit le nain en grimaçant ; et en cela du moins il disait la vérité.

Après être entrés dans quelques autres détails sur leur projet, ils se rapprochèrent de la table, éveillèrent Swiveller, et son ami lui dit qu'il était temps de se retirer; ils lui firent part de ce qu'ils jugèrent à propos de leur conversation, et les deux compagnons firent ensuite leurs adieux à leur hôte.

Dès qu'ils furent partis, le nain ouvrit une fenêtre donnant sur la rue, et il eut la satisfaction d'entendre Frédéric Trent faire un éloge passionné des charmes de mistress Quilp, et Richard Swiveller s'écria qu'il était inconcevable qu'une femme si jolie eût pu consentir à épouser un monstre si difforme.

CHAPITRE XXIV.

Le vieillard et sa petite-fille avaient marché d'un pas si rapide pour s'éloigner des courses, qu'ils furent obligés de s'arrêter sur la lisière d'un petit bois, d'où ils entendaient encore le son des tambours et autres instruments, les cris, les acclamations et les bruits de toute espèce qui avaient lieu sur l'emplacement qu'ils venaient de quitter. Le vieillard tremblait de tous ses membres, et Nelly, cherchant à le rassurer, lui dit :

— Nous sommes en sûreté ici, grand-papa, nous n'avons rien à craindre.

— Rien à craindre! Ils nous cherchent partout, ils veulent nous séparer !

— Regardez autour de vous, vous ne verrez personne; tout est tranquille, nous sommes seuls.

— Mais ils peuvent arriver à chaque instant, — s'écria le vieillard en se levant ; — il faut aller plus loin, — plus loin !

Ils entrèrent dans un sentier qui traversait le bois dans sa largeur, et le silence, le calme et la tranquillité qui y régnaient firent oublier au vieillard toutes ses frayeurs. En sortant du bois, ils suivirent un chemin tortueux bordé de haies, qui,

après environ une heure de marche, les conduisit dans un village où ils virent des enfants jouer sur un terrain communal couvert de bruyères, où quelques moutons tondaient le peu d'herbe qui s'y trouvait. En passant devant une chaumière ayant en avant un petit jardin au-dessus de laquelle était attachée une espèce d'enseigne sur laquelle ce mot : — École, — était écrit en caractères noirs sur un fond blanc, ils y virent, assis sous le porche de sa maison, un vieillard pâle et maigre, portant un habit noir qui semblait lui avoir rendu de longs services. Il avait l'air d'être enfoncé dans de graves réflexions, et il ne les aperçut pas. Nelly aurait bien désiré lui parler, car ils étaient fatigués et la nuit approchait; mais elle n'osait l'interrompre dans ses méditations. Cependant, le voyant se lever pour se promener dans son jardin, elle s'arma de courage, et prenant son aïeul par la main, elle leva le loquet qui fermait la petite porte à claire-voie du jardin, et ils s'avancèrent vers lui. Le bruit du loquet attira son attention, et il jeta les yeux sur eux; mais, en les apercevant, il eut l'air désappointé. Cependant il alla à leur rencontre et demanda ce qu'ils désiraient.

— Nous sommes de pauvres voyageurs, monsieur, — lui dit Nelly, — et nous vous aurions beaucoup d'obligation si vous vouliez bien nous dire où nous pourrions trouver à nous loger cette nuit dans ce village, en payant suivant nos faibles moyens.

— Vous paraissez fatigués, — dit le maître d'école ; — venez-vous de bien loin ?

— Oui, monsieur, — répondit l'enfant.

— Vous commencez à voyager bien jeune, ma chère enfant, — répondit le maître d'école en lui passant une main sur la tête. — C'est sans doute votre petite fille, mon bon ami ?

— Oui, monsieur, — répondit le vieillard ; — la consolation et le soutien de mes jours.

— Entrez, mes amis, — dit le maître d'école ; et il les conduisit dans une pièce au rez-de-chaussée, qui servait en même temps d'école, de cuisine et de salle à manger, et leur dit qu'il pouvait lui-même les loger chez lui. Il étendit sur une petite table une nappe de grosse toile, mais très blanche, y plaça deux assiettes, deux couteaux, deux fourchettes de fer, du pain, de la viande froide et un pot de petite bière.

— Asseyez-vous ; buvez et mangez.

Tout en acceptant cette triple invitation, ils jetèrent un coup d'œil sur la chambre. Un banc était rangé de chaque côté le long du mur, et à côté de la cheminée était un fauteuil de bois qui était la chaire du maître, pendant le temps des leçons. Par-derrière, la canne et la règle déployaient leurs terreurs (1), reposant sur deux chevilles le

(1) Il est bon d'informer ici le lecteur que, dans presque toutes les pensions d'Angleterre, non seulement les verges sont encore employées pour punir les enfants, mais qu'on les châtie sommairement à coups de canne et de règle. — *Note du trad.*

long de la muraille. Mais le principal ornement du lieu étaient des sentences morales en belle écriture ronde, des additions et des multiplications bien chiffrées, le tout collé sur le mur avec un certain ordre, soit pour prouver l'excellence de son école, soit pour inspirer à ses élèves une émulation salutaire.

— Quelle belle écriture! — s'écria Nelly; — c'est sans doute la vôtre, monsieur?

— La mienne! — répondit le maître d'école, mettant ses lunettes, comme pour admirer lui-même ce qui était pour lui un sujet de triomphe cher à son cœur. — Ma main n'est plus en état d'en faire autant. Tout ce que vous voyez a été fait par la même main, — une bien petite main, — plus jeune que la vôtre, — mais très habile; — une petite main qui l'emporte sur tous ses compagnons dans toutes ses études, comme dans tous ses jeux. — Comment a-t-il conçu tant d'attachement pour moi? Que je me sois attaché à lui, rien n'est moins surprenant; mais qu'il se soit attaché à moi! — A ces mots, le bon maître d'école ôta ses lunettes pour en essuyer les verres qui s'étaient chargés de quelque humidité.

— Avez-vous donc quelque inquiétude pour lui, monsieur? — demanda Nelly.

— Il est malade, mais non en danger. J'espérais le voir jouer ce matin avec ses compagnons sur la bruyère, mais ce sera sans doute pour demain.

— Y a-t-il long-temps qu'il est malade?

— Il y a trois jours qu'il a été attaqué de la fièvre. On dit qu'il a eu du délire hier soir; mais cela arrive souvent dans cette maladie, et ce n'est pas un signe dangereux.

Il ouvrit la porte et regarda en dehors. La nuit arrivait, et le silence l'accompagnait.

— Il venait tous les jours me dire bonsoir, — dit le maître d'école, et il serait venu aujourd'hui s'il avait pu le faire en s'appuyant sur le bras de quelqu'un; mais il vaut mieux qu'il ne soit pas venu, car l'air est humide, et il tombe beaucoup de rosée.

Il ferma la porte, la croisée et les volets, alluma une chandelle et s'assit. Mais au bout de quelques instants il se leva, prit son chapeau, et dit qu'il sortirait pour calmer ses inquiétudes, si Nelly voulait attendre son retour avant de se coucher; — car elle avait déjà obtenu de son aïeul qu'il irait se mettre au lit. — Elle le lui promit, et il partit.

Une demi-heure se passa avant qu'il revînt. En rentrant, il s'assit au coin de la cheminée et garda le silence quelques minutes. Enfin se tournant vers elle, il lui dit qu'il espérait qu'avant de s'endormir, elle ferait une prière pour un enfant malade.

CHAPITRE XXV.

Après avoir passé une bonne nuit dans une chambre dont le plafond n'était que du chaume, Nelly se leva de bonne heure, et descendit dans celle où elle avait soupé la veille. Le maître d'école étant déjà sorti, elle s'occupa à la balayer et à y mettre tout en ordre, et elle finissait cette besogne quand il rentra. Il la remercia des soins qu'elle avait pris, et lui dit que la bonne femme qui s'en chargeait tous les matins était en ce moment garde-malade de l'enfant dont il lui avait parlé et dont il venait d'aller chercher des nouvelles.

— Est-il mieux? — demanda Nelly.

— Hélas, non! — répondit le maître d'école, — on m'a même dit qu'il était encore plus mal; mais il y a des gens qui se plaisent à exagérer le mal, et je me flatte encore que je le reverrai bientôt ici.

Nelly lui proposa de se charger de préparer le déjeuner; il y consentit, et lorsque tout fut prêt, elle alla chercher son aïeul, et ils déjeunèrent tous trois ensemble. Leur hôte remarqua que le vieillard paraissait encore fatigué, et il l'engagea à se repo-

ser chez lui un jour de plus, si son voyage n'était pas très pressé.

Il vit que le vieillard regardait Nelly d'un air incertain s'il devait accepter ou refuser cette offre, et il ajouta :

— Votre jeune compagne me serait très utile aujourd'hui. Si vous avez quelque charité pour votre prochain, vous accepterez donc ma proposition, et vous vous reposerez en même temps; mais si vos affaires exigent que vous partiez, je ne vous retiens pas, et je vous accompagnerai jusqu'à un demi-mille d'ici, avant l'heure de l'école.

— Que ferons-nous, Nelly? — demanda le vieillard d'un ton irrésolu.

Nelly répondit qu'elle croyait qu'ils feraient bien d'accepter l'invitation bienveillante de leur hôte, et il fut décidé qu'ils resteraient. Elle chercha à prouver sa reconnaissance au bon maître d'école en se chargeant de tous les soins domestiques dans sa chaumière. Quand elle eut fini, elle vit que son hôte préparait les bancs, mettait en place son fauteuil et sa table, et faisait tous les arrangements préalables à l'ouverture de son école, tandis que son aïeul s'était assis au soleil dans le jardin sur un banc entre une aubépine et un chèvrefeuille. Elle craignit de le gêner, et lui offrit de se retirer dans la chambre où elle avait couché; mais il parut désirer qu'elle restât, et prenant un ouvrage d'aiguille dans son panier, elle s'assit de l'autre côté de la cheminée.

Enfin les enfants arrivèrent; ils étaient environ une douzaine de l'âge de quatre à quatorze ans. La place au bout du banc qui était en face du maître, — poste d'honneur dans l'école, — était vacante, et aucun d'eux ne se hasarda à l'usurper : c'était celle de l'enfant malade ; et la vue de cette place vide fit un tel effet sur l'esprit du maître, qu'il lui fut impossible de songer à autre chose qu'à son élève chéri. Il ne remarqua pas qu'au lieu d'apprendre leurs leçons, ils s'amusaient à causer, à manger des pommes, et à se jouer des tours les uns aux autres. Quand ils les récitèrent, il ne pouvait écouter ce qu'ils disaient, et quand l'un restait court, il croyait qu'il avait fini, et en appelait un autre. Vint la leçon d'écriture, et quand chacun lui apporta sa page tour à tour, il n'y vit que du noir sur du blanc, et n'aurait pu dire si elle était bien ou mal écrite. Enfin il sentit lui-même qu'il était momentanément hors d'état de remplir ses fonctions, et quand il entendit sonner midi, il se leva et dit : — Enfants, je crois que je vous donnerai aujourd'hui un demi-congé.

De grands cris de joie l'interrompirent, et ne pouvant se faire entendre, il leva une main pour imposer silence, et les enfants furent assez dociles pour lui obéir — dès que l'haleine leur manqua.

— Mais, — ajouta-t-il, — c'est à condition que vous ne ferez aucun bruit sur la bruyère, et que vous irez jouer et vous divertir à quelque distance.

Vous ne voudriez pas troubler le repos de votre compagnon, qui est bien malade.

— Non, — non, — non, — répondirent-ils tous d'une voix retenue, et le plus âgé d'entre eux, — grand nigaud qui avait deux pouces de plus que le maître, — prit à témoin un enfant de cinq ans qu'il avait crié tout bas. Ils sortirent de l'école dans le plus grand silence; mais à peine en furent-ils à cinquante pas, que leurs cris de joie se firent entendre plus haut que jamais.

— Cela est tout naturel, — dit le bon maître d'école; — et je ne saurais leur en faire un crime.

Les restes du souper de la veille servirent à leur dîner. Dans la soirée, le maître d'école sortit avec Nelly pour aller faire une promenade dans les champs; mais il rencontra à sa porte une vieille femme qui y arrivait clopin-clopant, et qui lui dit de se dépêcher d'aller chez dame West, s'il ne voulait pas y arriver trop tard.

Sans lui demander aucune explication, il se mit en marche à grands pas, tenant toujours Nelly par la main; ils arrivèrent bientôt à une chaumière située à peu de distance. Le maître d'école frappa à la porte, on l'ouvrit sur-le-champ, et ils se trouvèrent au milieu d'un petit groupe de femmes, qui en entouraient une autre, la plus âgée de toutes, qui sanglotait et se tordait les mains.

— Dame West, — dit le maître d'école en s'ap-

prochant d'elle, — est-il donc possible qu'il soit si mal?

— Il touche à sa fin — oui, mon petit-fils se meurt, et c'est vous qui en êtes cause. Je ne vous permettrais pas de le voir, s'il ne le désirait si ardemment: voilà ce qu'ont fait vos livres et votre écriture!

— Ne parlez pas ainsi, dame! je ne mérite pas ces reproches; mais je vous les pardonne, vous êtes dans la détresse, et je suis sûr que vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Je vous dis que je le crois comme l'évangile: si vous ne l'aviez pas tenu toute la journée à lire et à écrire, il serait à présent à jouer avec ses camarades.

Le pauvre maître d'école jeta un coup d'œil sur les autres femmes, comme pour voir si l'une d'entre elles prendrait son parti; mais toutes secouèrent la tête, en se disant les unes aux autres que tant de savoir n'aboutissait jamais à rien de bon. Sans répondre un seul mot, il suivit la vieille garde-malade qui était venue le chercher, et qui, ne pouvant marcher aussi vite que lui, venait d'arriver; il entra avec elle dans une chambre voisine, où l'enfant était couché.

C'était un enfant de dix à onze ans. Ses cheveux tombaient encore en boucles autour de son cou, et ses yeux étaient brillants, mais leur éclat n'avait rien de terrestre et semblait produit par un feu céleste.

Il s'assit près de son lit, pencha la tête sur son oreiller, et l'enfant lui entourant le cou de ses bras, l'appela son bon ami.

— Oui, je le suis; j'ai toujours voulu l'être, — dit le maître d'école.

— Qui est cette jeune fille? — demanda l'enfant, apercevant Nelly. — Je n'oserais l'embrasser, de peur de lui donner ma maladie, mais je voudrais lui donner la main.

Nelly s'approcha de lui en pleurant, et lui tendit la main. L'enfant la serra avec un sourire presque imperceptible, et mit ensuite la sienne dans celle du maître d'école. Quelques minutes se passèrent en silence, puis l'enfant dit tout-à-coup :— Qu'est-ce que j'entends ?

— Ce sont vos compagnons qui jouent sur la bruyère, répondit le maître d'école.

L'enfant prit son mouchoir, et voulut l'agiter en l'air, mais son petit bras retomba de faiblesse sur son lit.

— Le ferai-je pour vous? — demanda le maître d'école.

— Attachez-le à la croisée, — dit l'enfant; — ils le verront peut-être, et cela les fera penser à moi.

Le maître d'école fit ce que disait son petit ami, et l'enfant eut quelque temps les yeux fixés sur son mouchoir que le vent faisait voltiger. Enfin il tourna le visage du côté de la muraille et parut s'endormir. Le maître d'école était toujours assis

près de lui, tenant la petite main froide de l'enfant entre les siennes, et la frottant comme pour la réchauffer. — C'était la main d'un enfant mort. — Son vieil ami n'en doutait plus, et il continuait à la frotter.

CHAPITRE XXVI.

Le maître d'école ne tarda pas à retourner dans la chaumière avec Nelly, tous deux vivement émus par la scène douloureuse qui venait de se passer sous leurs yeux et gardant le silence. Pendant toute la nuit suivante, Nelly ne fit que rêver du pauvre enfant; mais ses rèves ne le lui présentaient pas malade, dans son lit, expirant : elle le voyait dans le ciel, au milieu des anges, et heureux pour toujours.

Le lendemain, après avoir déjeuné, Nelly et son aïeul se disposèrent à partir. L'heure à laquelle les enfants arrivaient allait sonner, et le maître ne put les reconduire que jusqu'à la porte de son jardin. Ce ne fut qu'en tremblant que Nelly lui offrit l'argent qu'une dame lui avait donné aux courses pour ses fleurs, et elle lui balbutia ses remerciements, en lui disant qu'elle rougissait de n'avoir que si peu de chose à lui offrir.

Mais le digne pédagogue ne voulut rien accepter. — Que la paix et le bonheur vous accompagnent! leur dit-il; — et si jamais vous repassez par ici, n'oubliez pas le maître d'école de village.

— Nous ne vous oublierons jamais, monsieur,

— répondit Nelly; — nous songerons toujours avec reconnaissance à vos bontés pour nous.

Le maître d'école se baissa pour l'embrasser sur le front, serra la main du vieillard, et ils se séparèrent. Il resta devant sa porte pour les suivre des yeux, et ils se retournèrent plusieurs fois pour lui faire de nouveaux adieux par des signes de main. Enfin ils perdirent de vue le maître d'école et le village, et au bout d'une demi-heure de marche, le chemin qu'ils suivaient aboutissant sur une grande route, ils résolurent de la suivre, quoique sans savoir où elle les conduirait. Après avoir marché environ trois heures, ils entrèrent dans un cabaret isolé, où ils demandèrent du pain, du fromage et un pot de bière, et s'y reposèrent quelque temps.

Se remettant ensuite en marche, ils rencontrèrent dans la soirée une de ces voitures nommées caravanes, qui s'était arrêtée sur le bord de la route près de la haie qui la séparait des champs cultivés. Ce n'était pas une de ces caravanes vulgaires et malpropres qui transportent de foire en foire des lions ou des géants; c'était en quelque sorte une petite maison portée sur des roues, ayant ses fenêtres garnies de rideaux de toile de coton blanche, et dont les volets peints en vert faisaient contraste avec les panneaux peints en rouge brillant. Cette caravane était conduite par de bons chevaux, mais on les avait dételés pour qu'ils se reposassent

en paissant l'herbe qui croissait le long de la route. La porte, garnie d'un marteau en cuivre, en était ouverte, et l'on voyait tout auprès une dame de bonne mine, portant un chapeau orné de rubans, et prenant son thé, qui était servi sur un grand tambour couvert d'une serviette blanche. Indépendamment de tout ce qui accompagne ordinairement le thé, il y avait sur le tambour une grande tranche de jambon froid, et une bouteille un peu suspecte.

— Ah! — s'écria la dame en apercevant le vieillard et la jeune fille, qui la regardaient en passant avec un air d'admiration, pour ne pas dire d'envie, car la marche leur avait donné de l'appétit; — c'est bien elle, — continua-t-elle. — Eh, jeune fille, dites-moi donc qui a gagné le prix aux courses le second jour.

— Je n'en sais rien, madame.

— Vous n'en savez rien! vous y étiez pourtant; car je vous y ai vue.

Nelly éprouva un mouvement d'alarme, car elle craignit que celle qui lui parlait ainsi n'eût quelques liaisons avec Short et Codlin; mais elle se rassura bientôt.

— Et j'ai été très fâchée, — continua la dame, — de vous voir dans la compagnie d'un Polichinelle; — un bouffon grossier et son paillasse, qui font rire la canaille, et que toutes les personnes comme il faut méprisent.

— Nous les avons rencontrés par hasard, madame; ils ont eu de la bienveillance pour nous, et nous avons voyagé avec eux une couple de jours. Les... les connaissez-vous, madame?

— Si je les connais! — Mais vous êtes jeune et sans expérience, et je vous pardonne cette question. — Regardez-moi bien! Est-ce que j'ai l'air de pouvoir les connaître? — Est-ce que ma caravane a l'air de les connaître?

— Non, madame, non; je vous demande pardon.

La dame avait été presque décontenancée par la supposition qu'elle pouvait connaître des gens tels que Short et Codlin; mais sa physionomie reprenant aussitôt toute sa sérénité, Nelly se hasarda à lui demander s'il y avait bien loin de là à la ville la plus voisine, où elle comptait aller coucher avec son aïeul.

Avant de répondre à cette question, la dame crut devoir lui apprendre que si elle avait été voir les courses le premier jour, c'était par curiosité et pour son plaisir, et non pour y gagner de l'argent. Elle lui dit ensuite qu'ils ne trouveraient ni ville ni village avant d'avoir fait huit milles.

La nuit approchait, et Nelly eut peine à retenir une larme en songeant qu'ils avaient encore tant de chemin à faire avant de pouvoir se reposer. Le vieillard soupira, et s'appuya sur son bâton. Cependant Nelly lui prit la main, et ayant salué la dame, ils se remirent en marche.

— Attendez, attendez, — s'écria la dame ; — écoutez-moi, n'auriez-vous pas faim, mon enfant?

— Nous sommes plus fatigués que nous n'avons faim, — répondit Nelly.

— N'importe! une tasse de thé ne vous fera pas de mal, — n'est-il pas vrai, mon bon vieillard? — Le vieillard leva son chapeau et la remercia. — Eh bien, montez ici ; — mais non, il n'y aurait pas assez de place autour du tambour. Emportez tout cela, et asseyez-vous sur l'herbe. — Elle eut soin de remettre de l'eau bouillante dans la théière, qu'elle leur passa ensuite, ainsi que tout ce qui était devant elle, excepté la bouteille suspecte, qu'elle avait déjà fait disparaître. — Buvez, mangez, ne faites pas de cérémonie, et ne laissez rien de tout cela ; c'est tout ce que je vous demande.

Cette invitation, qui aurait pu être exprimée plus élégamment, semblait partir d'un bon cœur, et les deux voyageurs firent un bon repas, en se conformant sans scrupule aux désirs de leur hôtesse.

Pendant ce temps, la dame descendit de sa caravane, se promena en long et en large sans s'en écarter, ayant l'air d'en admirer les panneaux rouges et les volets verts, et enfin elle appela George. C'était le nom du conducteur de la caravane, qui se leva aussitôt, car il était assis contre la haie, et presque caché par les branches, et il v

prenait aussi son repas. Il se leva aussitôt et répondit : — Mistress!

— Avez-vous fini de manger, George?

— A peu près, mistress.

— Eh bien, continuez, je ne veux pas vous presser. Quand vous aurez fini, vous attellerez les chevaux. — Dites-moi, George, — ajouta-t-elle quelques moments apres, — la caravane n'est pas très chargée, n'est-ce pas?

— Pas plus qu'à l'ordinaire, mistress.

— Si nous prenions ces deux voyageurs, cela ferait-il une grande différence pour les chevaux?

Avant de répondre à cette question, George les examina avec la même attention que s'il eût voulu calculer leur poids à une once près. Enfin il rendit son oracle :

— Ils ne pèsent pas à eux deux tout-à-fait autant qu'Olivier Cromwell, mistress.

— Eh bien, nous les prendrons.

Nelly fut très surprise qu'il connût si exactement le poids d'un homme qui avait vécu si long-temps avant eux; mais elle oublia bientôt cette réflexion pour ne songer qu'à la joie d'apprendre que son aïeul ne serait pas obligé de faire à pied un si long chemin. Elle remercia beaucoup la dame, aida à remettre dans la caravane la théière, les tasses et tout ce qui en avait été tiré; et les chevaux étant attelés, elle y monta avec le vieillard, qui paraissait enchanté. La dame y monta ensuite, et s'assit à

côté du tambour, près d'une fenêtre ouverte, Nelly et son aïeul étant assis de l'autre côté en face d'elle. George ferma la porte, se plaça à côté des chevaux, le fouet à la main, et la voiture partit.

CHAPITRE XXVII.

Après avoir voyagé quelque temps au pas, Nelly s'enhardit au point de pouvoir jeter un coup d'œil sur l'intérieur de la caravane. Une cloison la séparait en deux parties dans sa longueur. La première, c'est-à-dire celle où se trouvaient alors la dame et les deux voyageurs, était garnie d'un tapis, et au bout était un lit à peu près semblable à ceux qu'on trouve à bord des bâtiments, et qui était caché à la vue par de grands rideaux de toile de coton semblables à ceux qui étaient aux croisées. La seconde partie servait de cuisine, et il s'y trouvait une cheminée dont le tuyau passait par le plafond, un garde-manger, plusieurs caisses, une grande cruche d'eau et quelques ustensiles de cuisine suspendus aux murailles. Celles de la première chambre étaient ornées d'un triangle et de deux tambourins. D'abord, les voyageurs parlèrent peu; ils s'adressèrent ensuite quelques mots de temps en temps, et enfin, la dame s'étant aperçue que le vieillard s'était endormi, fit signe à Nelly de venir s'asseoir près d'elle.

— Eh bien! mon enfant, — lui dit-elle, — comment trouvez-vous cette manière de voyager?

— Fort agréable, madame, — répondit Nelly.

— Oui, quand on n'est pas comme moi sujet à des accablements d'esprit qui exigent constamment des stimulants. — Voulait-elle parler des stimulants contenus dans la bouteille suspecte dont il a déjà été parlé, ou de quelque autre, c'est ce que nous ne pouvons dire. — Voilà le bonheur des jeunes gens, ajouta-t-elle, ils ne savent ce que c'est que l'accablement d'esprit, aussi ont-ils toujours bon appétit, et quelle consolation!

Nelly pensa qu'elle pourrait à présent se passer quelquefois d'avoir trop bon appétit, et qu'à la manière dont la dame avait mangé du jambon en prenant du thé, elle ne paraissait pas en manquer.

Pendant ce temps la dame prit dans un coin un gros rouleau de toile qui pouvait avoir quatre pieds de longueur sur deux de largeur; elle le déroula, et Nelly vit qu'il s'y trouvait une inscription en caractères noirs sur un fond blanc, dont les lettres avaient six pouces de hauteur.

— Lisez cela, mon enfant, — dit-elle à Nelly.

Nelly lut tout haut : — FIGURES DE CIRE DE MISTRESS JARLEY.

— C'est moi, — dit la dame avec un ton de complaisance; — je suis mistress Jarley. — En même temps elle déroulait une autre toile sur laquelle était une inscription beaucoup plus longue annonçant l'exhibition des figures de cire de la célèbre mistress Jarley, de grandeur naturelle, et au nom-

bre de plus de cent, la collection la plus admirable de tout l'univers, qui avait fait les délices de toute la noblesse anglaise, et qui avait obtenu l'approbation de la famille royale.

— Après cela, — dit la dame en roulant ses toiles, — je compte bien qu'on ne vous verra plus dans la compagnie d'un misérable polichinelle.

— Je l'espère aussi, madame, — dit Nelly; — mais je n'ai jamais vu de figures de cire. — Cela fait-il beaucoup rire?

— Rire! point du tout. C'est un spectacle calme, grave et... et classique, c'est le mot. Il ne manque à mes figures que de pouvoir marcher et parler pour paraître douées de la vie. Je ne dirai pourtant pas que des figures de cire ressemblent exactement à des personnages vivants, non; mais j'ai certainement vu des hommes et des femmes qui ressemblaient à des figures de cire.

— Sont-elles dans cette caravane, madame?

— Dans cette caravane? Que voulez-vous dire? Comment y placer une pareille collection? Elles sont bien empaquetées dans trois caravanes que j'ai fait partir en avant, et je compte les exposer à la curiosité publique après-demain dans la ville voisine. Vous viendrez les voir, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas si je resterai si long-temps dans cette ville, madame.

— Vous n'y serez pas? Et où serez-vous donc?

— Je... je ne sais pas, madame.

— Quoi! voyagez-vous sans savoir où vous allez? Quelle singulière espèce de gens vous êtes! Quelle est votre profession? Quand je vous ai vue aux courses, vous m'avez paru hors de votre élément.

— Nous y étions par hasard, madame, — répondit Nelly, confuse de cet interrogatoire. — Nous sommes de pauvres gens. — Nous n'avons rien à faire. — C'est mon grand chagrin.

— Vous m'étonnez de plus en plus. — Êtes-vous donc des mendiants?

— Je ne sais quel autre nom nous pourrions prendre, — répondit Nelly en baissant les yeux.

— Dieu m'est en aide! Qui l'aurait cru? — s'écria la dame. Après cette exclamation elle garda le silence, et Nelly crut qu'elle se repentait d'avoir accordé sa protection à des gens dont la présence pouvait compromettre sa dignité.

— Et cependant vous savez lire, — peut-être même écrire? — dit mistress Jarley au bout de quelques minutes.

— Oui, madame.

— Eh bien, moi, je ne sais ni l'un ni l'autre.

Après cet aveu, qui ne parut pas l'humilier, mistress Jarley garda le silence, et elle le garda si long-temps que Nelly, voyant que son aïeul était éveillé, retourna s'asseoir près de lui.

Enfin mistress Jarley, sortant de son accès de méditation, appela George sous la fenêtre près de la-

quelle elle était assise, et y passant la tête, elle eut avec lui une longue conversation à voix basse, comme si elle lui eût demandé son avis sur une affaire importante, et qu'ils en eussent discuté le pour et le contre. La conférence étant enfin terminée, elle se retourna, et dit à Nelly : — Écoutez-moi, mon enfant ; et vous aussi, mon maître, car j'ai quelque chose à vous dire. Désirez-vous trouver une bonne place pour votre petite-fille? Si vous le désirez, je puis lui en procurer une. Que dites-vous à cela ?

— Je ne puis la quitter, — répondit le vieillard. — Que deviendrais-je sans elle ?

— Il me semble que vous êtes assez âgé pour avoir soin de vous-même, — répliqua mistress Jarley d'un ton aigre-doux.

— Mais il n'en est pas en état, — lui dit Nelly à demi-voix, — et je crains qu'il ne le soit jamais. Je vous en supplie, ne lui parlez pas ainsi. — Elle ajouta tout haut : — Nous vous devons beaucoup de reconnaissance, madame; mais nous ne nous séparerions pas pour toutes les richesses du monde.

L'accueil fait à sa proposition parut déconcerter mistress Jarley. Après avoir réfléchi quelque temps, elle passa la tête à la fenêtre, appela George une seconde fois, et eut avec lui un nouvel entretien. Ils ne parurent pas s'accorder aussi facilement sur la question qu'ils discutaient que sur la première;

cependant la conversation parut se terminer à la satisfaction de la dame, qui s'adressa de nouveau au vieillard.

— Si vous désirez vous occuper, — lui dit-elle, — je puis vous employer à épousseter les figures de cire, à recevoir les contre-marques, et à bien des petites choses semblables. Quant à votre petite-fille, ce que je lui demanderai, ce sera de montrer les figures de cire au public, et d'en raconter l'histoire, ce qu'elle apprendra bien aisément. Elle a des manières qui ne déplairont pas, quoiqu'elle ait le désavantage de venir après moi; car c'est moi qui jusqu'à présent me suis chargée de cette besogne, et je le ferais encore si un peu de repos ne m'était devenu nécessaire. Le prix des places est assez modique pour attirer beaucoup de monde, et assez élevé pour être sûr de n'avoir qu'une compagnie d'élite. Il est de six pence par personne; mais les enfants ne paient que demi-prix. Quant au salaire, je ne puis en parler qu'après avoir vu ce que peut faire votre petite-fille. En attendant, vous serez logés et nourris, et je puis vous répondre que la nourriture sera de bonne qualité, et que la quantité y répondra.

Nelly et le vieillard n'eurent pas besoin de réfléchir bien long-temps pour répondre à mistress Jarley qu'ils acceptaient son offre avec reconnaissance.

— Et je suis sûre que vous ne vous en repenti-

rez pas, — dit mistress Jarley avec un ton de dignité. — Et, à présent que c'est une affaire arrangée, songeons à souper.

Le souper consistait en un pâté froid et un pot de bière. Pendant ce temps la caravane marchait toujours, et une demi-heure après on entendit le bruit que faisaient les roues sur les rues pavées d'une ville. Comme il était minuit, il était trop tard pour se rendre dans le local qui avait été loué pour l'exhibition, et l'équipage s'arrêta sur une grande place non pavée, à l'entrée de la ville, où ils trouvèrent les autres caravanes de mistress Jarley, qui s'y étaient rendues après s'être débarrassées de leur précieuse cargaison. L'une d'elles fut destinée au vieillard pour y passer la nuit ; quant à Nelly, elle devait coucher dans la voiture de voyage de mistress Jarley, preuve qu'elle jouissait déjà de sa confiance et de ses bonnes grâces.

Elle conduisit son aïeul dans sa chambre à coucher, et elle retournait à la caravane de mistress Jarley; mais la fraîcheur agréable de la nuit l'engagea à se promener quelques instants en plein air. La lune brillait de l'autre côté de la porte de la ville qui n'était qu'à une centaine de pas, et en faisait tomber l'ombre du côté opposé. Tandis qu'elle s'en approchait, elle remarqua au pied de la porte une niche qui avait probablement contenu autrefois quelque statue de saint, et elle en vit sortir tout-à-coup l'ombre obscure d'un homme, qu'elle

reconnut sur-le-champ. — A qui aurait-il fallu plus d'un instant pour reconnaître un nain hideux tel que Quilp?

Nelly se cacha dans un coin couvert par l'ombre de la porte de la ville, et elle vit en tremblant le nain approcher d'elle. Dès qu'il fut dans l'espace éclairé par les rayons de la lune, il s'arrêta, regarda en arrière, et fit un signe avec une canne qu'il tenait à la main. Au même instant, elle vit arriver par le même chemin que le nain un autre homme portant une malle sur son épaule.

— Plus vite, drôle, plus vite! — s'écria Quilp.

— Mon fardeau est lourd, et je marche aussi vite que je le puis.

— Tu mens, chien que tu es; tu ne marches pas, tu rampes comme un ver de terre. J'entends sonner minuit et demi, et tu me feras manquer la diligence de Londres qui part à une heure.

Ils traversèrent la place, et Nelly, à son grand soulagement, les perdit de vue quand ils entrèrent dans une rue voisine. En retournant vers la caravane, elle prit la résolution de ne parler à personne de la rencontre qu'elle venait de faire. Elle ne savait quel motif avait conduit le nain en cette ville; elle craignait que son voyage n'eût eu pour but de les chercher; mais il était évident qu'il retournait à Londres, et par conséquent ils pouvaient sans danger rester où ils étaient.

En entrant dans la caravane, des ronflements

sonores lui apprirent que mistress Jarley était non seulement couchée, mais endormie. A la faible lueur d'une petite lampe suspendue au plafond, elle vit qu'on lui avait préparé un lit par terre sur le tapis; et s'étant couchée sur-le-champ, elle ne tarda pas à s'endormir.

CHAPITRE XXVIII.

—

Nelly s'éveilla si tard le lendemain matin, que, lorsqu'elle se leva, mistress Jarley avait déjà fini sa toilette, mis son grand chapeau, et fait tous les préparatifs pour le déjeuner. Elle voulut lui faire ses excuses de s'être levée si tard; mais mistress Jarley l'interrompit en lui disant d'un air de bonne humeur : — Quand vous auriez dormi jusqu'à midi, ma chère enfant, je ne vous aurais pas éveillée, car rien n'est plus utile à la santé que le sommeil, surtout quand on est fatigué. Mais bien dormir est encore un don accordé à votre âge.

— Avez-vous donc eu une mauvaise nuit?

— J'en ai rarement d'autres, mon enfant, — répondit mistress Jarley avec l'air d'une martyre; — et je conçois à peine comment je puis y résister.

Nelly se rappela les ronflements qu'elle avait entendus la veille en se couchant, et elle pensa que la propriétaire des figures de cire avait sans doute rêvé qu'elle n'avait pas dormi. Quelques minutes après, elle déjeuna avec son aïeul et mistress Jarley, après quoi elle rinça les tasses et remit tout à sa place; la dame, pendant ce temps, mettant sur ses épaules un châle d'une couleur brillante.

— La caravane va porter mes caisses au local que j'ai loué pour l'exhibition, — dit-elle à Nelly, — et je vous engage à en profiter. Quant à moi, je vais y aller à pied; c'est bien malgré moi, mais il faut que je me montre au public; on attend cela de moi.

Elle partit, et la caravane la suivit à peu de distance. La ville était assez grande, les rues en étaient propres, mais presque désertes, et la voiture arriva sans difficulté ni embarras à sa destination. Nelly en descendit au milieu d'un groupe d'enfants qui l'admiraient comme faisant partie des curiosités qui arrivaient, et qui regardaient son aïeul comme une figure de cire remuant par le moyen de ressorts. On déchargea ensuite la caravane, et l'on porta toutes les caisses à mistress Jarley, qui se mit à les déballer, à l'aide de George et d'un autre homme qui était le conducteur en chef des autres caravanes. Elles contenaient des draperies, des festons et des guirlandes destinées à orner la salle d'exhibition. Chacun travailla de son côté à l'enjolivement de la salle; Nelly et même son aïeul ne restèrent pas oisifs. Les deux hommes, habitués à ce travail, et montés sur des échelles, garnissaient de festons le haut des murailles, et mistress Jarley leur donnait, à mesure qu'ils en avaient besoin, de petits clous d'étain qu'elle prenait dans un sac de grosse toile.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, un homme

de grande taille, ayant un nez en bec de perroquet et des cheveux très noirs, portant un surtout militaire trop court et trop étroit pour lui, et ne conservant plus que quelques uns des brandebourgs en galons d'or qui l'avaient orné autrefois, un pantalon de drap gris montrant la corde, et des escarpins dans l'hiver de leur existence, entra dans la salle, s'avança doucement vers mistress Jarley, qui avait le dos tourné vers la porte, et lui donna un petit coup sur l'épaule en lui criant à l'oreille : — Boh !

Elle se retourna. — C'est vous, monsieur Slum ! Qui se serait attendu à vous voir ici ?

— Sur mon âme et mon honneur, mistress Jarley, je ne saurais trop dire pourquoi j'y suis venu ; mais puisque je vous y rencontre, il faut que ce soit une inspiration qui m'ait conduit. — Sur mon âme et mon honneur, vous faites ici des arrangements pleins de goût, — vraiment classiques, — tout-à-fait minerviens.

— On en jugera mieux quand ils seront terminés.

— Savez-vous que je m'applaudis d'avoir suivi mon penchant pour la poésie, quand je songe aux services que vous a rendus ma muse ? — A propos, vous faut-il quelque chose de nouveau, — quelque chose de piquant, de saillant ?

— Vous êtes trop cher, monsieur Slum ; d'ailleurs, je ne vois pas quel bien m'ont fait vos vers.

— Ne parlez pas ainsi, mistress Jarley! Interrogez les parfumeurs, les fabricants de cirage pour les bottes, les chapeliers, les buralistes de la loterie, sur mon âme et mon honneur, ils vous diront tous que mes vers ont fait leur fortune. — Tenez, j'ai ici quelque chose de tout nouveau, — un petit poëme que j'ai composé dans un moment de verve, et qui vous conviendrait à merveille : c'est un acrostiche sur le nom de Warren; mais l'idée en est excellente, et avec quelques changements, elle peut se prêter à celui de Jarley.

— Cela sera-t-il cher?

— Sur mon âme et mon honneur, meilleur marché que de la prose. — Seulement cinq schellings.

— Je ne puis en donner plus de trois.

— Et six pence. — Allons, mistress Jarley, trois schellings six pence.

Mistress Jarley ne put résister aux manières insinuantes du poëte, qui se retira en lui promettant de lui envoyer son acrostiche, dès qu'il y aurait fait les changements nécessaires.

Dès que le travail de la décoration de la salle fut terminé, on s'occupa du placement des figures de cire, qui avaient été déposées au milieu de la salle et soigneusement couvertes de toile, pour que la poussière ne nuisît pas à leur teint. On les disposa les unes solitairement, les autres en groupe, sur une petite plate-forme régnant tout le long des murailles, et devant laquelle on étendit ensuite une

corde cramoisie, pour que le public ne pût y toucher.

Cette opération étant aussi terminée, on dîna; mais après le dîner, mistress Jarley rentra dans la salle, seule avec Nelly, pour lui apprendre les fonctions dont elle aurait à s'acquitter. S'asseyant sur un fauteuil au centre, elle lui remit une baguette d'osier blanc entre les mains, et lui dit de s'en servir pour lui montrer successivement chaque figure, et à mesure que Nelly lui en désignait une, elle prenait son ton d'exhibition pour lui en faire l'histoire.

— Voici, mesdames et messieurs, — dit-elle quand Nelly toucha la première figure, — voici une malheureuse fille d'honneur de la reine Élisabeth, qui mourut pour s'être piqué le doigt en travaillant le jour du Sabbat. Voyez le sang qui lui coule du doigt, et remarquez l'aiguille, dont le haut est doré suivant la mode de ce temps.

Elle fit répéter ces mots plusieurs fois à Nelly, et lui apprit à toucher du bout de sa baguette le doigt et l'aiguille en parlant, après quoi elle passa à la seconde.

— Celle-ci, mesdames et messieurs, est le fidèle portrait de Jasper Packlemerton, d'atroce mémoire, qui épousa quatorze femmes, et qui les tua toutes en les chatouillant sous la plante des pieds. Que cet exemple apprenne à toutes les jeunes personnes à faire grande attention au choix d'un

mari. — Remarquez que ses doigts sont courbés comme pour chatouiller.

Elle passa ainsi toute la soirée à apprendre à Nelly tout ce qu'elle avait à dire sur chacune des figures de la collection, et comme la jeune fille avait une excellente mémoire, à la fin de la séance elle était en état de faire les honneurs de la salle d'exhibition aussi bien que mistress Jarley elle-même, à la grande satisfaction de celle-ci.

CHAPITRE XXIX.

Mistress Jarley avait une fertilité d'invention inépuisable. Elle allait elle-même présenter des annonces de son spectacle dans tous les pensionnats de jeunes demoiselles, et elle en faisait distribuer dans toutes les rues de la ville par un homme conduisant un phaéton orné de drapeaux et de banderoles , dans lequel était une figure en cire représentant un brigand en grand costume , qui ne manquait jamais d'attirer la foule et d'exciter de grandes acclamations. Mais quand elle eut imaginé de donner au brigand une compagne vivante, et de faire asseoir à son côté la petite Nelly élégamment vêtue et ayant sur la tête une guirlande de fleurs artificielles, le brigand ne produisit plus aucun effet, et tous les yeux, tous les applaudissements furent pour sa jeune compagne. Alors mistress Jarley pensa qu'il serait plus conforme à ses intérêts de ne pas montrer si publiquement la jeune fille, et laissant le brigand reprendre solitairement le cours de ses excursions, elle garda Nelly pour en faire un point d'attraction dans la salle.

Quoique les fonctions de Nelly fussent assez laborieuses, puisque toutes les demi-heures elle avait

à débiter aux spectateurs l'histoire d'une centaine de figures de cire, elle trouvait en mistress Jarley une excellente femme qui aimait non seulement à avoir elle-même toutes ses aises, mais à les procurer aux autres. Sa gentillesse faisait que bien des spectateurs, en sortant, lui donnaient une légère gratification. La première fois que cela arriva, elle en rendit compte à mistress Jarley et voulut lui en remettre le montant; mais la bonne dame ne voulut en rien prendre, et lui dit que ce seraient ses profits. Elle n'avait donc pas à regretter sa liaison avec les figures de cire, mais elle ne pouvait oublier sa rencontre avec Quilp, ni s'empêcher de craindre qu'il ne reparût dans cette ville.

La situation de son aïeul était pour elle un autre sujet continuel d'inquiétude. Quoiqu'il fût tombé dans un état complet d'enfance, il aimait à s'occuper, et il s'acquittait de tous les petits travaux dont il était capable. Mais s'il tombait malade, si les forces venaient à lui manquer à elle-même, que deviendraient-ils tous deux? La pauvre enfant devait avoir bientôt une épreuve encore plus cruelle à subir.

Après avoir été enfermée toute la semaine, un dimanche, jour où la salle d'exhibition était fermée, elle sortit avec le vieillard, après avoir dîné, pour aller respirer le bon air hors de la ville. Ils firent leur promenade plus longue qu'ils ne l'avaient projeté, et quand ils retournèrent sur leurs pas, le

ciel se couvrit tout-à-coup, de grosses gouttes commencèrent à tomber, le tonnerre se fit entendre, les éclairs brillèrent, et une très forte pluie ne tarda pas à les accompagner.

N'osant s'arrêter sous un arbre ni contre une haie, ils suivaient la grande route d'un pas aussi rapide qu'ils le pouvaient, au milieu d'une obscurité causée partie par la nuit qui tombait en ce moment, partie par d'épais nuages, et ils auraient passé à côté d'une maison isolée sans l'apercevoir, si un homme qui était debout à la porte ne se fût écrié : — Entrez ici, il y a bon feu, et vous pourrez vous y sécher. Vous demanderez ce que vous voudrez, ou vous ne demanderez rien, c'est égal. C'est ici le cabaret du *Vaillant soldat*.

— Est-ce le nom de cette maison, monsieur? — demanda Nelly.

— Sans doute, et j'en suis le maître, Jem Groves. D'où venez-vous donc, si vous ne connaissez pas *le Vaillant soldat* aussi bien que votre catéchisme? Suivez-moi.

Il les fit entrer dans une salle où un bon feu était allumé, et ils s'en approchèrent pour se sécher. A l'un des côtés de la cheminée, un grand paravent s'étendait de manière à former une espèce de petit cabinet particulier.

— Mouchez cette chandelle, — dit une voix rauque dans ce réduit; — je ne puis distinguer un roi d'un valet.

— Nelly, — dit le vieillard, semblant s'éveiller comme d'un rêve, — entendez-vous?

— La partie est à moi, Isaac, — reprit la même voix; — payez-moi sept schellings six pence.

Les yeux du vieillard s'enflammèrent en entendant l'argent sonner sur la table, et Nelly fut saisie de consternation en voyant ses joues devenir pourpres, tandis qu'il respirait péniblement, et que sa main tremblait en serrant le bras de sa petite-fille.

— Voyons, ma revanche, — dit une autre voix grêle.

— C'est cela! — s'écria le vieillard d'un ton animé. —C'est ce que j'ai toujours dit; c'est à quoi j'ai rêvé toutes les nuits; il faut que cela soit. — Nelly! combien avons-nous d'argent? Je vous en ai vu hier. Combien en avons-nous? Donnez-le-moi.

— Non, mon cher grand-papa, permettez-moi de le garder. Allons-nous-en; ne vous inquiétez pas de la pluie, partons.

— Donnez-moi cet argent, vous dis-je. — Il me le faut!

Elle n'osa refuser plus long-temps, et retira de sa poche une petite bourse. Il la lui arracha brusquement des mains, et passa de l'autre côté du paravent. Nelly ne pouvant le retenir l'y suivit, et Jem Groves en fit autant.

Ceux dont on avait entendu la voix étaient deux

hommes assis devant une petite table, sur laquelle on voyait un vieux jeu de cartes et quelques pièces d'argent. Celui dont la voix était rauque était un gaillard robuste ayant de gros favoris noirs, de larges épaules, et un cou de taureau. L'autre, que son compagnon avait appelé Isaac, était un grand homme maigre, fort laid, et louchant horriblement.

— Eh bien, monsieur, dit Isaac au vieillard, — que venez-vous faire ici? Nous y sommes comme dans un appartement particulier.

— J'espère que je ne vous offense pas, messieurs?

— Si, monsieur, vous nous offensez, en venant trouver des hommes qui n'ont que faire de vous.

— Je pensais, monsieur, — dit le vieillard, les yeux fixés sur les cartes, — que...

— Qu'avez-vous besoin de penser à votre âge, monsieur?

— Laissez-le donc parler, Isaac! — s'écria l'homme à voix rauque d'un ton d'impatience.

— Sans doute, — ajouta Jem Groves; — qui sait s'il ne désire pas faire une partie avec vous?

— En ce cas, — reprit Isaac, — il pouvait nous demander civilement si nous voulions lui faire l'honneur de jouer avec lui.

— C'est cela même, — s'écria le vieillard, — c'est ce que je voulais vous dire.

— Et vous êtes sans doute disposé à jouer de l'argent? — dit la voix rauque.

Le vieillard ne répondit qu'en tirant de sa poche sa petite bourse, qu'il mit sur la table en s'emparant des cartes.

— En ce cas, Jem Groves, — continua le même interlocuteur, — vous ferez le quatrième.

Pendant que les trois compagnons s'asseyaient, Nelly tira le vieillard à part et le conjura de nouveau de quitter cette maison.

— Vous ne savez ce que vous me demandez, mon enfant, — répondit le vieillard, — un petit gain conduit à un plus grand. Je ne puis manquer de gagner, puisque tout ce que je gagnerai sera pour vous — pour vous seule.

— Il paraît que monsieur a changé d'avis, — dit Isaac en ayant l'air de vouloir se lever ; — tant pis pour lui : qui ne risque rien n'a rien.

— Je viens, messieurs, je viens! — s'écria le vieillard, allant les rejoindre ; — aucun de vous ne désire autant que moi de commencer.

Il prit sa place, et l'on se mit à jouer. Nelly s'assit derrière son aïeul, et regarda le jeu sans y rien comprendre. Elle s'inquiétait peu de la perte ou du gain, mais elle déplorait amèrement la fatale passion dont son aïeul était la victime. Le vieillard au contraire avait les yeux enflammés ; la moindre faveur de la fortune y faisait briller la joie du triomphe, et le moindre revers appelait sur ses joues la pâleur du désespoir.

CHAPITRE XXX.

Le jeu et l'orage finirent en même temps, et des quatre joueurs, Isaac List fut le seul qui quitta la table en gagnant. Le vieillard y restait encore, et prenant le jeu de cartes, il les mêla, coupa de la main gauche, et les distribua comme si les quatre joueurs y eussent été; après quoi il les retourna pour voir quel jeu chacun aurait eu.

— Voyez la malédiction de la pauvreté, Nelly,— dit-il en lui montrant les cartes étalées sur la table; si j'avais pu jouer un coup de plus — seulement un coup, — toute ma perte de la soirée était réparée. — Cela est sûr. Examinez les cartes.

— Tâchez de les oublier, grand-papa,— dit Nelly.

— Les oublier! non, jamais. Comment pourrais-je vous enrichir, si je les oubliais? — Patience! Qui perd aujourd'hui, gagne demain. — Partons, je suis prêt.

— Savez-vous qu'il est minuit et demi? — dit Jem Groves, qui fumait avec ses deux amis.

— Et la pluie tombe encore — dit l'homme à voix rauque.

— Nous aurions dû partir plus tôt, — dit Nelly; — il sera plus de deux heures du matin quand nous

arriverons. — Combien nous en coûterait-il pour coucher ici, monsieur?

— Deux bons lits, dix-huit pence, souper un schelling; total, deux schellings six pence.

Nelly avait encore la pièce d'or qu'elle avait cousue dans ses vêtements. Elle pensa que mistress Jarley supposerait aisément que l'orage les avait obligés à s'arrêter quelque part; qu'elle serait effrayée si elle entendait au milieu de la nuit le bruit du marteau de la porte de sa caravane; enfin qu'en partant le lendemain au lever du soleil, ils pourraient arriver avant qu'elle fût éveillée; et prenant à part son aïeul, elle lui dit qu'elle croyait qu'il valait mieux passer la nuit dans cette maison, et qu'il lui restait encore assez d'argent pour payer leurs lits.

— Si je l'avais eu quelques minutes plus tôt! — murmura le vieillard; — si je m'en étais seulement douté!

— Nous sommes décidés à passer la nuit ici, — dit Nelly à l'hôte.

— Je crois que vous avez raison, — répondit Jem Groves, — je vais vous servir votre souper.

Nelly tira secrètement la pièce d'or de sa cachette, et sentant la nécessité de ne pas laisser voir à son aïeul l'argent qui lui restait, elle suivit l'hôte quand elle le vit sortir de la chambre, et lui remettant sa guinée, elle le pria de prendre ce qui lui était dû et de lui rendre le reste. Jem Groves parut surpris, il la regarda fixement, et fut sur le point de

lui demander d'où lui venait cette pièce d'or; mais l'ayant bien examinée, l'ayant fait sonner sur son comptoir, et voyant qu'elle était bonne, il pensa que ce n'était pas son affaire, et lui rendit dix-huit schellings six pence. La chambre où ils étaient était séparée de celle qu'elle venait de quitter par un corridor long et étroit, qui n'était éclairé que par une lucarne qui, à une pareille heure, ne pouvait en bannir l'obscurité. Quand elle voulut y retourner, elle crut apercevoir à l'extrémité une espèce d'ombre qui y rentrait. Elle était seule avec l'hôte; il n'y avait aucune autre porte dans ce corridor que celles de ces deux chambres, et elle pensa qu'il fallait que quelqu'un fût sorti de la première après elle pour l'épier.

Mais qui pouvait-ce être ? Quand elle rentra dans cette chambre, tous ceux qui s'y trouvaient occupaient exactement la même place, et y étaient dans la même position que lorsqu'elle en était sortie, et elle n'y voyait aucun étranger. Elle prit son aïeul à part, et lui demanda si quelqu'un était sorti pendant qu'elle était absente. Le vieillard lui répondit négativement, et elle finit par penser que ce qu'elle avait cru voir ne pouvait être qu'un jeu de son imagination, quelque étrange que cela lui parût.

Quelques instants après, la servante vint proposer aux deux étrangers de les conduire dans leurs chambres, et ils la suivirent. Elle les conduisit au second étage, et entra dans un long corridor qui

avait un petit embranchement sur la droite, au bout duquel la servante dit à Nelly qu'était la chambre qui lui était destinée, et dans laquelle on arrivait par un escalier de dix à douze marches. Avant d'y entrer, Nelly voulut accompagner son aïeul jusqu'à la sienne, qui en était à une vingtaine de pas, et après lui avoir souhaité une bonne nuit, elle monta dans sa chambre, précédée de la servante qui portait la lumière. Quand elle y fut entrée, la servante resta quelques instants après à causer. Elle se plaignit de sa place: il y avait beaucoup d'ouvrage et peu de profit; elle avait dessein de la quitter; mais il lui serait difficile d'en trouver une bonne, en sortant d'une maison qui avait une si mauvaise réputation. On ne faisait qu'y jouer aux cartes et aux dés, et elle n'était fréquentée que par des aigrefins, pour ne rien dire de pire. Enfin elle lui promit de venir frapper à sa porte au point du jour, et se retira.

Nelly, restée seule, ne se trouva pas fort à son aise. Ce qu'elle avait vu, ou cru voir, et ce que venait de lui dire la servante, contribuaient également à la remplir d'inquiétude et de crainte. Les trois hommes qu'elle avait vus dans cette maison avaient fort mauvaise mine; qui savait s'ils ne gagnaient pas leur vie par le vol, ou même par l'assassinat? Malgré ces idées sinistres, elle finit par s'endormir; mais son sommeil fut agité, et elle s'éveilla souvent en tressaillant, sans pouvoir dire pourquoi.

Une fois qu'elle s'éveillait ainsi, elle vit, au milieu de l'obscurité qui remplissait sa chambre, une masse noirâtre, qui, se dessinant mieux à ses yeux au bout de quelques instants, lui parut avoir la forme d'un homme marchant sur les mains et les genoux. Elle fut saisie d'un tel effroi, qu'il lui aurait été impossible d'appeler du secours ou de faire un mouvement pour s'enfuir. Cependant elle suivit des yeux cette espèce d'ombre, et elle ne put douter que ce ne fût un homme, car il s'approcha de son lit, et étendit un bras sur la couverture comme s'il y eût cherché quelque chose. N'y trouvant probablement pas ce qu'il désirait, il s'en éloigna, fit le tour de la chambre, en s'arrêtant de temps en temps, et enfin rencontrant une chaise sur laquelle elle avait déposé une partie de ses vêtements, il y resta plus long-temps, et elle entendit le cliquetis de quelques pièces d'argent. Il se rapprocha de la porte, toujours rampant; et alors se mettant sur ses jambes, il l'ouvrit et descendit l'escalier avec précaution.

Le premier mouvement de Nelly fut de s'enfuir de cette chambre, et de chercher quelqu'un. Elle ouvrit sa porte pour sortir; mais elle vit encore l'homme sur la dernière marche de l'escalier. Il tourna à droite dans le grand corridor, et Nelly, qui avait passé une robe en silence, le suivit sans bruit, car il lui semblait qu'elle serait en sûreté si elle pouvait gagner la chambre de son aïeul.

L'homme s'arrêta précisément à cette porte, l'ouvrit, entra dans la chambre, et la jeune fille vit en ce moment qu'une chandelle y brûlait encore. Qu'y allait-il faire? avait-il dessein d'assassiner un malheureux vieillard? L'inquiétude et l'affection l'emportèrent sur la crainte, et elle se précipita vers la porte.

Quel spectacle frappa ses yeux en y arrivant! il n'y avait aucun étranger dans la chambre. Le vieillard y était seul, assis devant une table, le dos tourné vers la porte, et il comptait les schellings qu'il venait de dérober à sa petite-fille.

CHAPITRE XXXI.

Nelly remonta dans sa chambre d'un pas encore moins assuré qu'elle n'en était sortie. Sa frayeur était dissipée; mais sa douleur était au comble, car elle savait que c'était par affection pour elle que son aïeul avait contracté cette passion effrénée et indomptable qui semblait le rendre capable de tout. Elle se recoucha; mais elle ne put fermer l'œil du reste de la nuit, car elle craignait que le vieillard ne revînt pour s'assurer si elle n'avait pas encore quelque argent caché ailleurs.

Le vieillard ne revint pourtant pas; mais la servante ne manqua pas de frapper à sa porte au lever de l'aurore. Elle se leva sur-le-champ, trouva son aïeul déjà prêt à partir, et au bout de quelques secondes ils étaient en marche. Nelly crut remarquer qu'il évitait de rencontrer ses yeux, et qu'il semblait s'attendre qu'elle lui parlerait de la perte qu'elle avait faite, et elle crut devoir le faire, de crainte qu'il ne soupçonnât la vérité.

— Grand-papa, — lui dit-elle d'une voix tremblante, — croyez-vous que nous étions avec des gens honnêtes dans cette maison?

— Si je les crois honnêtes? sans doute. Ils ont joué de franc jeu.

— Je suis pourtant sûre qu'on m'a pris de l'argent dans ma chambre la nuit dernière. — Ce peut être par plaisanterie; — je voudrais le savoir; — je serais la première à en rire.

— Par plaisanterie! non, non. Ceux qui prennent de l'argent, le prennent pour le garder. Ne parlez pas de plaisanterie!

— En ce cas, il est bien certain qu'on m'a volé mon argent.

— Mais n'en avez-vous plus, Nelly? — N'en avez-vous pas ailleurs? — Vous a-t-on tout pris, — tout, — jusqu'au dernier farthing? — Ne vous a-t-on rien laissé?

— Absolument rien.

— Eh bien, il faut que nous en ayons davantage, Nelly; il faut en amasser, — en gagner de manière ou d'autre. — Ne pensez plus à cette perte, et n'en parlez à personne. Je sais comment la réparer, mais ne me demandez pas comment. — Oui, oui, nous regagnerons cet argent, et bien davantage. — Et tout sera pour vous, Nelly, tout; car je veux que vous soyez riche.

Nelly ne put retenir ses larmes.

— N'en parlez à personne qu'à moi, continua le vieillard; — non, pas même à moi, il ne pourrait en résulter que du mal. — Mais pourquoi pleurer, mon enfant? Je vous dis que nous regagne-

rons tout ce que nous avons perdu, et beaucoup plus, et alors nous serons heureux.

— Ne le sommes-nous pas à présent, grand-papa? Ne le sommes-nous pas beaucoup plus que nous ne l'étions quand vous aviez tant de soucis dans la maison que nous avons quittée?

— Elle dit la vérité, — murmura le vieillard; — mais cela ne doit pas me détourner de ma résolution. Non, rien ne m'en détournera jamais!

Il parut se livrer à ses réflexions; Nelly ne voulut pas en interrompre le cours, et peu à peu le vieillard reprit son air tranquille, doux et presque enfantin. Ils finirent leur voyage en silence, et quand ils arrivèrent au local de l'exhibition, ils apprirent que mistress Jarley n'était pas encore levée. Leur absence lui avait d'abord causé quelque inquiétude; mais elle avait supposé que l'orage les avait surpris à quelque distance, qu'ils avaient cherché un abri, et qu'ils ne reviendraient que le lendemain, et elle s'était couchée. Nelly avait déjà fait tous les préparatifs pour l'exhibition, et avait même eu le temps de s'habiller quand elle arriva pour déjeuner.

— Nous n'avons encore vu ici, — dit-elle quand le repas fut fini, — que huit des jeunes demoiselles de la pension de miss Monflather. Elle en a pourtant vingt-six, à ce que m'a dit sa cuisinière, à qui j'ai accordé ses entrées gratis. Je veux lui envoyer quelques unes de nos nouvelles annonces, et vous

les lui porterez vous-même, ma chère enfant, pour que vous puissiez voir quel effet produira sur elle cette attention.

Cette mission paraissant de grande importance à mistress Jarley, elle voulut placer et arranger de ses propres mains le chapeau de Nelly sur sa tête, et déclara qu'elle était réellement très bien, et qu'elle faisait honneur à l'exhibition.

Nelly trouva aisément le pensionnat de miss Monflather. C'était une grande maison entre cour et jardin ; on y entrait par une grande porte dans un panneau de laquelle était une ouverture de deux pieds carrés, fermée à l'intérieur par une grille, à travers laquelle on pouvait reconnaître ceux qui s'y présentaient ; car rien de ce qui avait la forme d'un homme n'était admis à passer par cette porte sans une permission spéciale. Le boulanger même ne pouvait passer son pain que par la grille.

La physionomie de Nelly n'ayant rien de masculin, la porte s'ouvrit pour elle sans difficulté. En entrant dans le jardin, elle vit sortir d'un bosquet une procession de jeunes personnes, marchant deux à deux, et ayant chacune un livre ouvert à la main. On voyait après elles miss Monflather, ayant à ses côtés ses deux sous-maîtresses, qui lui faisaient la cour à l'envi l'une de l'autre, et qui se haïssaient mortellement. Nelly s'approcha de miss Monflather, et lui présenta son petit paquet.

Miss Monflather ordonna une halte, et lui dit

avec dédain : — Vous êtes la fille qui montrez les figures de cire, n'est-ce pas?

— Oui, madame, — répondit Nelly en rougissant; car toutes les jeunes pensionnaires s'étaient groupées autour d'elle, et elle était le centre sur lequel se fixaient tous les regards.

— Et n'êtes-vous pas honteuse de faire un métier si anti-féminin, et d'oublier la modestie de votre sexe, pour vous donner vous-même en spectacle à tout homme qui a six pence à dépenser? Ne sentez-vous pas que c'est pervertir les qualités expansives que la Providence nous a accordées, et qui ne sortent de leur état d'engourdissement que par le médium d'une culture assidue? Personne n'a-t-il encore eu la charité de vous dire combien il serait plus honorable pour vous d'aider les progrès des manufactures de votre pays, en y travaillant comme tant d'autres enfants pour gagner un salaire de deux ou même de trois schellings par semaine, et orner votre esprit par la contemplation de la machine à vapeur, que vous auriez constamment sous les yeux? — Vous êtes une fainéante, voilà le fait. Vous ne sentez pas que plus on travaille, plus on est heureux.

Nelly entendit cette mercuriale les yeux baissés; et ne pouvant retenir ses larmes, elle prit son mouchoir pour les essuyer, et le laissa tomber. Avant qu'elle eût eu le temps de se baisser pour le reprendre, une jeune fille de quinze à seize ans, dont les

autres semblaient s'écarter avec dédain, le ramassa et le lui présenta.

Miss Monflather s'en était aperçue. — Miss Edwards, — s'écria-t-elle avec un ton de sévérité, — vous vous ressentirez toujours de la position que vous occupiez dans le monde avant d'entrer chez moi. Jamais vous ne vous défiez de ce malheureux penchant que vous avez pour vous abaisser au niveau des classes inférieures, de ce que je dois appeler le rebut de la société. Mais si vous n'avez pas de respect pour vous-même, miss Edwards, vous devez en avoir pour les jeunes personnes qui ont des sentiments plus élevés, et qui rougissent de votre conduite. — Montez dans votre chambre, et n'en sortez pas sans ma permission.

La pauvre fille, au milieu des ricanements de ses compagnes, faisait quelques pas pour s'éloigner, quand miss Monflather s'écria : — Quelle impudence! elle a positivement passé devant moi sans me saluer!

Miss Edwards se retourna, et lui fit une révérence, en levant sur elle de grands yeux noirs, dont la douceur appelait la pitié.

Miss Edwards était une pauvre orpheline. Une de ses parentes l'avait placée à l'âge de douze ans chez miss Monflather, en lui payant une somme moyennant laquelle celle-ci s'était obligée de la garder chez elle pendant cinq ans sans en recevoir aucune pension, et de lui donner les mêmes maî-

tres qu'à ses autres élèves, pour la mettre en état de remplir elle-même au bout de ce temps les fonctions d'institutrice. Miss Monflather ne pouvait lui pardonner d'avoir profité des leçons qu'elle avait reçues incomparablement mieux qu'aucune de ses compagnes. Celles-ci étaient envieuses de sa beauté, et elles la méprisaient parce qu'elle ne possédait pas un seul bijou, qu'elle était toujours mise avec une grande simplicité, et qu'elle ne sortait de la pension ni les jours de congé, ni même pendant les vacances. Elle était donc un objet de persécution générale, et il n'y avait pas une servante dans cet établissement qui ne fût traitée avec plus d'égards qu'elle.

— Quant à vous, jeune fainéante, — dit miss Monflather à Nelly, — dites à votre maîtresse que si elle se donne encore les airs de m'envoyer de pareils chiffons, j'emploierai mon crédit auprès des magistrats pour la faire chasser ignominieusement de cette ville; et si vous vous avisez de me les apporter, je vous ferai enfermer dans la maison de correction.

A ces mots, elle ordonna à la procession de se remettre en marche, et Nelly regagna la porte, la tête baissée.

CHAPITRE XXXII.

La fureur de mistress Jarley ne connut aucunes bornes quand elle apprit l'accueil que miss Montflather avait fait à Nelly. — Moi! — s'écria-t-elle, — moi, mistres Jarley, propriétaire d'une collection de figures de cire qui a fait l'admiration de toute l'Angleterre, me voir menacée par une vendeuse de soupe d'être chassée ignominieusement de cette ville! — Elle appela George, plaça la bouteille suspecte sur son tambour avec deux verres, les remplit, et pour l'enflammer d'un ressentiment pareil au sien, lui dit d'en prendre un, et prit l'autre elle-même. Mais George était un philosophe; son sang-froid était à l'épreuve; quelques observations qu'il fit à mistress Jarley la calmèrent peu à peu, et avant la fin de la journée, elle dit à Nelly qu'il fallait oublier tout ce qu'avait dit — cette maîtresse d'école, — ou n'y penser que pour en rire.

Comme Nelly l'avait prévu, son aïeul sortit seul dans la soirée. Il ne fut absent qu'une heure; mais il rentra avec un air soucieux et accablé. Il resta long-temps en silence, semblant préoccupé de quelque idée, et ce ne fut qu'en se levant pour aller se coucher qu'il lui dit : — Il me faut de l'argent,

Nelly ; il faut m'en trouver. Je vous le rendrai un jour avec les intérêts ; mais il faut me donner tout l'argent qui vous passera par les mains. — C'est pour vous, Nelly , que je le demande ; — oui, pour vous seule.

Sachant ce qu'elle savait, elle ne pouvait que lui remettre chaque penny qu'on lui donnait à l'exhibition, de crainte qu'il ne fût tenté de dérober quelque chose à leur bienfaitrice ; et cependant, lui fournir de l'argent, c'était alimenter le feu qui le consumait. Toutes ces idées la désolaient ; elle se disait qu'elle serait moins malheureuse si elle avait une amie à qui elle pût confier ses chagrins ; et en faisant cette réflexion, elle songeait à la jeune personne qui avait ramassé son mouchoir chez miss Montflather. C'était là une amie comme elle aurait voulu en avoir une. Mais trop de distance les séparait ; il ne fallait pas y songer.

Quelques jours après, les vacances commencèrent, et toutes les pensions, toutes les écoles, étaient vides. Miss Montflather était allée faire une excursion à Londres, laissant chez elle une sous-maîtresse pour avoir soin de sa maison. Quant à miss Edwards, y était-elle restée ? en était-elle partie ? personne ne s'en inquiétait. Un soir que Nelly venait de faire une promenade solitaire, elle vit une diligence arrêtée à la porte d'une auberge, et miss Edwards qui se pressait en avant pour embrasser une jeune fille qu'on aidait à descendre de des-

sus l'impériale. — C'était sa sœur, beaucoup plus jeune que Nelly, et qu'elle n'avait pas vue depuis deux ans. Elle avait épargné tout ce qu'elle avait pu sur la somme qui lui était accordée pour son entretien, afin de pouvoir la faire venir passer quelque temps près d'elle. Le cœur de Nelly fut vivement ému quand elle vit les deux sœurs s'embrasser en versant des larmes de joie.

Les deux sœurs partirent en se tenant la main. Elles passèrent près de Nelly sans la voir, et la plus jeune dit à l'aînée : — Êtes-vous heureuse où vous êtes, ma sœur?

— Oui, à présent, — répondit miss Edwards.

— Mais l'êtes-vous toujours? Ah, ma sœur! pourquoi détournez-vous la tête?

Nelly ne put s'empêcher de les suivre de loin, et elle les vit entrer dans la maison d'une vieille dame qui louait des chambres garnies, et chez qui miss Edwards en avait retenu une pour sa petite sœur. Tandis qu'elles y entraient, Nelly entendit miss Edwards dire à sa sœur : — Je viendrai vous voir de bonne heure tous les matins, et nous ferons une promenade ensemble.

— Et pourquoi pas tous les soirs? — demanda l'enfant; — vous gronderait-on pour cela?

Nelly, qui, de son côté, faisait souvent des promenades solitaires de bonne heure dans la matinée, les rencontra plusieurs fois sans être reconnue par miss Edwards. Elle n'osait s'approcher d'elle, pas

même pour la remercier de sa bienveillance ; elle aurait craint d'interrompre le plaisir que les deux sœurs goûtaient à causer ensemble; mais elle les suivait de loin , s'arrêtait quand elles s'arrêtaient, et se remettait en marche en même temps qu'elles. Il lui semblait qu'elles étaient ses amies, qu'elles se confiaient mutuellement leur chagrin, et que cette confidence en adoucissait le poids. C'était une faiblesse sans doute; mais c'était la faiblesse aimable d'une jeune et innocente créature, isolée et malheureuse.

Un jour en rentrant, elle apprit avec surprise que mistress Jarley venait de faire afficher un placard annonçant que la clôture de l'exhibition aurait lieu le lendemain , et que le jour suivant l'inappréciable collection de figures de cire qui avait obtenu une approbation si générale dans cette ville, en partirait pour se rendre dans une autre, où elle était impatiemment attendue.

— Nous allons donc quitter cette ville, madame? — dit Nelly.

— Pas tout-à-fait aussitôt que vous le croyez, mon enfant, — répondit mistress Jarley; — lisez cet autre placard, qui sera affiché demain soir. — Ce nouveau placard annonçait qu'à la demande d'un très grand nombre de personnes qui n'avaient pu voir l'exhibition , attendu la foule qui se pressait tous les jours à la porte, mistress Jarley avait retardé son départ de huit jours, et que par consé-

quent la salle de l'exhibition serait ouverte le lendemain à l'ordinaire.

— A présent que toutes les écoles sont fermées, et que la curiosité des principaux amateurs est satisfaite, — dit mistress Jarley, — le reste de la population a besoin d'un stimulant.

Cet expédient ne produisit pas tout l'effet que mistress Jarley en attendait. — Le reste de la population s'assemblait à la porte pour voir mistress Jarley et les deux figures de cire entre lesquelles elle était assise devant la table qui servait pour la distribution des billets d'entrée, pour entendre la mélodie d'un orgue de Barbarie, et pour lire l'affiche; mais peu de personnes fouillaient dans leur poche pour y chercher une pièce de six pence et entrer dans l'intérieur, de sorte que la trésorerie n'en était pas plus riche, et que la perspective n'avait rien d'encourageant.

Dans cet état de choses, mistress Jarley fit les plus grands efforts pour stimuler la curiosité publique. Elle plaça devant sa table une figure de cire représentant une nonne à genoux disant son rosaire, et dont la tête, par l'effet d'un mécanisme intérieur, branlait sans cesse de haut en bas, à la grande admiration d'un barbier ivrogne et protestant demeurant en face, qui disait que ce mouvement paralytique était l'emblème de la dégradation dont l'esprit humain avait été frappé par les cérémonies de l'Église romaine; — elle prodiguait les

billets gratis pour que la salle parût toujours bien remplie aux yeux du petit nombre de spectateurs payants qui s'y trouvaient ; — les conducteurs de ses caravanes, changeant de costume plusieurs fois par jour, sortaient de la salle d'exhibition, et en traversant la foule, juraient qu'ils n'avaient jamais vu rien de si beau et de si surprenant, et que chacun devait s'empresser de voir une telle merveille, dût-il lui en coûter sa dernière pièce de six pence. Tout cela fut inutile, et le nombre des curieux continua à diminuer de jour en jour.

CHAPITRE XXXIII.

—

Comme la marche de notre histoire exige que nous entrions dans quelques détails sur l'économie domestique de M. Samson Brass, et que nous ne trouverons peut-être pas un moment plus convenable que celui-ci pour le faire, nous transporterons tout d'un coup notre lecteur à Londres, et nous le ferons entrer chez ce digne procureur.

Il habitait une petite maison vieille et délabrée dans Bevis-Marks, et il était en ce moment dans son étude, dont les deux croisées donnant sur la rue étaient garnies de rideaux jadis verts, mais dont il n'était plus possible de dire la couleur. Un mauvais bureau sur lequel étaient placées avec ostentation des liasses de papiers jaunis par le temps et couverts de poussière; deux siéges placés face à face des deux côtés de ce meuble antique; près de la cheminée un fauteuil dont le coussin en tapisserie ne montrait plus que du canevas au centre, qui avait serré entre ses bras bien des clients et aidé à leur tirer une plume de l'aile; une vieille boîte à perruque, qui servait alors de réceptacle pour des assignations et d'autres pièces de procédures; une tasse à demi pleine d'encre, une poudrière, et des

toiles d'araignée dans tous les coins : voilà en quoi consistait la décoration de cet appartement.

M. Brass, que nos lecteurs connaissent déjà un peu, avait avec lui dans cette maison une autre personne, qui était en même temps son clerc, son secrétaire, son conseiller, son confident et sa femme de charge. En un mot, c'était sa sœur, miss Brass, espèce d'amazone en jurisprudence, et qui connaissait, mieux qu'aucun homme de loi, les moyens de faire monter bien haut un mémoire de frais judiciaires.

Miss Sally Brass était une femme d'environ trente-cinq ans, de grande taille, maigre, dont les os faisaient saillie sur tout son corps, et dont l'aspect était tellement rébarbatif qu'elle inspirait à tout homme qui la voyait une sorte de crainte respectueuse. Elle ressemblait si parfaitement à son frère que, si sa pudeur virginale lui eût permis d'en mettre les vêtements et de s'asseoir à côté de lui, le plus ancien ami de la famille n'aurait pu décider qui des deux était le véritable Samson Brass; d'autant plus qu'elle avait sur la lèvre supérieure certains poils roussâtres qu'on aurait pu prendre pour de la barbe, quoiqu'ils ne fussent probablement que des sourcils mal placés par la nature, car on n'en voyait pas au-dessus de ses yeux. Le teint de miss Brass était pourtant blanc, — d'un blanc un peu sale, pour dire la vérité; — et le bout de son nez, d'un rouge éclatant faisait un contraste agréable à cette

blancheur. Sa voix était dure et forte, et quiconque l'avait entendue une fois ne l'oubliait jamais. Son costume ordinaire était une robe verdâtre, aussi fanée que les rideaux des fenêtres de l'étude, serrée sur sa taille, et dont le haut était attaché sous son cou par un grand bouton extraordinairement massif. Trouvant sans doute que la simplicité est l'âme de l'élégance, elle ne portait ni collerette, ni fichu, ni châle; mais elle avait toujours sur ses cheveux roux un mouchoir de gaze jaune, auquel elle laissait le soin de prendre sur sa tête telle forme qu'il le voulait.

Tel était l'extérieur de miss Brass. Son esprit avait une trempe vigoureuse et peu ordinaire pour une femme; car dès sa première jeunesse elle s'était vouée à l'étude de la jurisprudence, suivant cette science, non quand elle prend son essor comme un aigle, ce qui lui arrive rarement, mais quand elle rampe dans le labyrinthe tracé par l'astuce et la cupidité.

Un matin, M. Samson Brass était assis sur un des deux siéges dont nous avons parlé, préparant une citation, tandis que sa sœur, placée sur l'autre en face de lui, taillait une plume pour faire un mémoire de frais, ce qui était son occupation favorite.

— Avez-vous bientôt fini, Sammy? — demanda miss; car elle se plaisait à employer cette abbréviation familière du nom Samson, parce que cela contrariait son frère.

— Non, — répondit brusquement celui-ci. — Cela le serait déjà, si vous m'aviez aidé à temps.

— Vous aider! — moi! — quand vous allez prendre un clerc!

— Vous savez fort bien que ce n'est pas pour mon plaisir que je vais en prendre un. Pourquoi donc m'en faites-vous encore un reproche, après m'en avoir ennuyé hier soir pendant trois heures?

— Tout ce que je sais, c'est que si chacun de nos clients peut nous forcer à prendre un clerc, que nous en ayons besoin ou non, vous feriez mieux de fermer boutique.

— Avons-nous un autre client comme lui? — Pouvez-vous m'en citer un qui lui ressemble?

— Voulez-vous dire par la figure?

— Au diable la figure! — s'écria Brass en prenant un gros registre. — Voyez ici! Daniel Quilp; — là, Daniel Quilp; — plus loin, Daniel Quilp; — et presque à chaque page c'est le même nom qui se répète. — Or, quand un pareil homme me dit : — Vous prendrez ce clerc, ou vous perdrez ma pratique, que puis-je faire?

Miss Sally ne daigna pas répondre, mais sourit ironiquement.

— Je sais ce que c'est, — répondit Samson; — vous craignez de ne plus pouvoir mettre la main à la pâte.

— Et vous savez aussi, — répliqua miss Brass

avec un regard de mépris, — que si je ne m'en mêlais, vous seriez bientôt sans affaires. — Ne dites pas de bêtises, Sammy, et finissez ce que vous avez à faire.

Samson n'osa rien répliquer, car s'il n'avait pas la crainte de Dieu, il vivait constamment dans celle de sa sœur; mais en ce moment quelqu'un s'arrêta devant la croisée, en leva adroitement le châssis en dehors, et Quilp passa par la fenêtre, et dit: — N'y a-t-il donc personne ici? Ne s'y trouve-t-il aucun agent du diable?

— Ah! ah! ah! — s'écria Brass, — quelle gaieté inépuisable!

— Est-ce là ma belle Sally? — ajouta le nain. — Est-ce la justice sans bandeau sur les yeux? — Est-ce le bras droit de la loi? — Est-ce la vierge de Bévis?

— Où trouver plus d'esprit? — s'écria Samson.

— Ouvrez donc la porte! — je vous l'amène. Vous aurez le phénix des clercs, Brass. — C'est un as d'atout que je vous donne.

Samson s'empressa d'ouvrir, et Quilp entra, tenant par la main son protégé, qui n'était rien moins que M. Richard Swiveller.

— La voilà! — dit Quilp, — la voilà, la femme que j'aurais dû épouser, — la belle Sally, — la femme qui réunit tous les charmes de son sexe, sans en avoir aucune des faiblesses!

— Bêtises! — dit laconiquement miss Brass.

— Pourquoi faut-il qu'elle ait le cœur aussi dur que le métal dont elle porte le nom (1) !

— Aurez-vous bientôt fini de dire de pareilles sottises, monsieur Quilp? Vous devriez rougir de parler ainsi devant ce jeune homme.

—Ce jeune homme, miss Brass, est M. Swiveller, mon intime ami. C'est un jeune homme de bonne famille, et qui aura un jour une belle fortune; mais comme il lui est arrivé d'en manger une partie en herbe, il est assez prudent pour se mettre pour quelque temps à l'abri des tentations en prenant le poste modeste de clerc de procureur; et il ne peut trouver nulle part une atmosphère plus pure que celle qu'il respirera ici.

— M. Swiveller est heureux d'avoir votre amitié, monsieur, — dit Samson; — et il a tout lieu d'en être fier.

Pendant ce temps, Swiveller était à contempler d'un air lugubre la divine miss Sally, qui se promenait dans l'étude, sa plume derrière l'oreille, tandis que le nain les examinait tous deux en se frottant les mains de plaisir.

— Je suppose que M. Swiveller peut entrer en fonctions aujourd'hui? — dit Quilp.

— A l'instant même, si vous le désirez, — répondit Brass.

— Miss Sally lui enseignera l'étude délicieuse des

(1) Le mot *brass* signifie airain. — *Note du trad.*

lois, — continua le nain; — elle sera son maître, son guide, son Blackstone, son Coke, son Littleton.

— Quel puits de science! — s'écria Samson; — il n'y a pas un jurisconsulte qu'il ne connaisse!

— Mais où s'assiéra-t-il? — demanda Quilp, regardant autour de lui.

— Nous lui achèterons un troisième siége, — répondit Brass. — En attendant il prendra le mien, car je vais sortir pour tout le reste de la matinée. — Tenez, monsieur Swiveller, placez-vous là, et faites-moi une copie bien écrite et correcte de cette signification de congé.

— Je vais sortir avec vous, Brass; car j'ai à vous parler d'une ou deux affaires, si vous avez le temps de m'écouter, — dit le nain.

— Vous plaisantez, monsieur, — répondit le procureur. — Il faudrait une affaire bien importante pour que je n'eusse pas le temps de profiter de l'avantage inappréciable de votre conversation.

Quilp le regarda d'un air caustique et fut saisi d'un accès de toux sèche. Il tourna sur ses talons pour faire ses adieux à miss Sally, qui le salua d'un air grave et formel, fit un signe de tête à Swiveller, et ils partirent.

Richard fut comme stupéfait en se trouvant tête à tête et face à face avec miss Brass, dont la plume coulait déjà sur le papier avec une rapidité sans égale. Il prit la sienne, mais il ne put s'en servir;

ses yeux étaient toujours fixés sur la robe verte et sur le mouchoir jaune qui couvrait la tête de la belle Sally, et il songea au plaisir qu'il aurait à lui arracher cette dernière parure, et à s'en servir pour essuyer la poussière qui couvrait le bureau. Saisissant une grande règle qui s'y trouvait, il la fit brandir sur sa tête avec tant de force, que l'air mis en mouvement agita les bouts fripés du mouchoir. Miss Sally était trop occupée de ses calculs pour s'en apercevoir, et il se dit qu'il pourrait bien aisément l'enlever de sa tête avec cette baguette magique. Mais l'idée qu'il possédait ce pouvoir lui inspira de la modération, et il vint à bout d'écrire une demi douzaine de lignes sans distraction.

CHAPITRE XXXIV.

Après deux heures de travail constant, miss Brass arriva à la fin de sa tâche; elle essuya sa plume sur sa robe verte, prit une prise de tabac dans une tabatière ronde en étain qu'elle tira de sa poche; elle fit de ses papiers un rouleau qu'elle entoura d'un bout de cordon de fil rouge, le mit sous son bras et sortit de l'étude.

Dès qu'elle fut partie, Swiveller, joyeux de son départ, sauta à bas de sa chaise, et il commençait à danser au milieu de la chambre, quand la porte se rouvrit et la tête de miss Sally s'y montra.

— Je vais sortir, — lui dit-elle.

— Fort bien, madame, — répondit-il; — et ne te presse pas de revenir, — ajouta-t-il mentalement.

— S'il vient quelques personnes pour affaires, prenez-en note, et priez-les de revenir demain.

— J'en aurai soin, madame.

— Je ne serai pas long-temps, — dit-elle en se retirant.

— Tant pis, morbleu! — s'écria-t-il dès que la porte fut fermée. — Et se jetant dans le fauteuil destiné aux clients, il s'abandonna à ses réflexions.

— Et me voilà donc clerc de Samson Brass, —

clerc de sa sœur, — clerc d'un dragon femelle! — Que deviendrai-je ensuite? — Suis-je destiné à porter un chapeau de feutre, un gilet de toile grise, avec un numéro bien brodé sur mon uniforme, et l'ordre de la Jarretière aux deux jambes, pour m'empêcher de courir trop vite? — Je n'avais ni argent, ni crédit. — J'avais reçu congé de mon logement. — Ma tante m'avait écrit que je ne devais plus compter sur elle, et qu'elle avait fait un nouveau testament dans lequel mon nom ne se trouvait pas. — Quilp m'offre cette maudite place, et Fred, à mon grand étonnement, me conseille de l'accepter. — Dans de pareilles circonstances, un homme n'a plus la liberté d'agir comme il le voudrait.

Ce soliloque fut interrompu par le saute-ruisseau d'un autre procureur, qui apportait à M. Brass une liasse de pièces de procédure, que Swiveller reçut avec l'air de dignité de sa nouvelle profession. Il reprit ensuite sa place devant le bureau, et y grava quelques hiéroglyphes à l'aide du canif de M. Brass. Enfin, il commençait à tracer à la plume une caricature de miss Sally, quand une voiture s'arrêta à la porte, et l'on y frappa. Comme il y avait une sonnette particulière pour l'étude, il ne se dérangea pas. On frappa une seconde fois. La porte s'ouvrit. Il entendit monter l'escalier, et quelque chose de lourd tomba sur le palier au-dessus de sa tête. Au même instant, on frappa à la porte de l'étude, et une voix grêle cria dans le passage :

— Monsieur! monsieur! voulez-vous bien faire voir l'appartement à louer?

Il ouvrit la porte, et vit une jeune fille de très petite taille, portant un sale tablier à bavette, qui en permettait de voir que sa tête, ses bras et ses pieds.

— Ce n'est pas là ma besogne, — répondit-il.

— Mais il faut que vous le montriez, monsieur. Vous direz que le prix n'est que de dix-huit schellings par semaine, non compris le nettoyage des bottes et des habits, et huit pence par jour pour le feu pendant l'hiver.

— Que ne faites-vous tout cela vous-même?

— Miss Sally me l'a défendu, parce que si l'on voyait une si petite servante, on craindrait de ne pas être bien servi.

— Mais on vous verra, quand l'appartement sera loué.

— Oui; mais il sera du moins loué pour quinze jours; et quand on est une fois installé dans un appartement, on n'aime pas à en déménager.

— Et qu'êtes-vous ici?

— Cuisinière, — chambrière; — c'est moi qui fais tout l'ouvrage de la maison. — Mais montez, monsieur, montez, je vous en prie.

Richard, mettant une plume derrière chacune de ses oreilles, pour qu'on ne pût manquer de voir cet emblème de sa profession, monta dans l'appartement à louer au premier étage, et qui se composait de deux chambres misérablement meu-

blées. Il y trouva un gentleman qui venait d'y monter, à l'aide du cocher qui l'avait conduit, une malle énorme et qui semblait très lourde. Il essuyait la sueur qui tombait de son front chauve, et il en avait une double raison; car, indépendamment de la pesanteur de la malle, il était vêtu comme en hiver, quoiqu'on fût au milieu de l'été, et que la journée fût très chaude.

Swiveller allait faire une protestation contre cette manière de prendre possession d'un appartement; mais le gentleman ne lui en laissa pas le temps; car, dès qu'il l'aperçut, il lui adressa la parole.

— Quel loyer demande-t-on de cet appartement, monsieur?

— Une livre sterling par semaine, monsieur, — répondit Richard, renchérissant sur le prix indiqué par la petite servante; — et en outre...

— Suffit, monsieur, je le prends.

— Et, en outre, il y a à payer le nettoyage des bottes et des habits, et huit pence par jour en hiver pour...

— Fort bien, monsieur, fort bien. Tout cela est convenu.

— Et on ne le loue pas pour moins de deux semaines.

— Deux semaines! — J'espère bien rester ici deux ans. — Tenez, monsieur, voici un billet de dix livres sterling en avance.—L'affaire est conclue.

— Mais, monsieur, ce n'est pas moi qui me nomme Brass.

— Que m'importe?

— C'est le nom du maître de la maison.

— J'en suis bien aise. C'est un excellent nom pour un procureur. — Cocher, vous pouvez vous retirer. — Et vous aussi, monsieur.

Le cocher partit; mais Richard, confondu de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, resta dans la chambre, les yeux fixés sur le gentleman, avec le même étonnement qu'il avait montré en voyant pour la première fois miss Sally Brass. Sa présence ne parut gèner en rien le nouveau locataire. Il se débarrassa successivement d'un châle qu'il avait autour du cou, et d'une cravate qui était en dessous, tira ses bottes, ôta tous ses vêtements, les plia l'un après l'autre avec soin, les plaça sur sa malle, remonta sa montre, tira les rideaux du lit, et se coucha en disant à Swiveller:

— Retirez l'écriteau, et que personne ne m'appelle ni ne frappe à ma porte avant que je sonne.

Il ferma ses rideaux, et Swiveller l'entendit ronfler pendant qu'il se retirait.

— Me voici dans une maison très remarquable et presque surnaturelle, — dit-il en retournan dans son bureau: — un dragon femelle faisant le métier de procureur, — une servante qu'on pourrait placer dans la caisse d'un violon, — un étranger qui entre dans un appartement comme dans

une ville prise d'assaut, et qui se couche au milieu de la journée. — Il espère y rester deux ans ! Et si c'était un de ces hommes merveilleux, comme on dit qu'on en a vu, qui dorment des années entières sans s'éveiller, nous serions dans une belle position ! Au surplus c'est ma destinée. J'espère que Brass sera content de tou tcela ; et s'il ne l'était pas, tant pis pour lui : ce n'est pas mon affaire.

CHAPITRE XXXV.

—

M. Brass, à son retour, reçut le rapport de son clerc avec beaucoup de satisfaction; et sa bonne humeur augmenta quand, après avoir examiné avec soin le billet de dix livres sterling, il y eut trouvé tous les caractères qui font juger de la bonté d'un billet de banque. Il lui fit même des compliments sur l'aptitude qu'il avait pour les affaires, comme sa conduite venait de le démontrer dès le premier jour. Miss Sally était loin d'en porter le même jugement; elle avait le front plissé et l'air mécontent, et elle se disait que si ce jeune homme n'eût pas été un véritable oison, il aurait vu, à l'empressement que mettait l'étranger à s'assurer la possession de cet appartement, qu'il pouvait lui en demander un loyer deux ou trois fois plus cher.

— Bonjour, monsieur Richard, — dit le lendemain M. Brass à son nouveau clerc. — Eh bien, que dites-vous du siége que ma sœur vous a acheté hier à Whitechapel? Il me semble, ma foi, qu'il vaut bien les nôtres.

— Si ce n'est qu'il a un pied plus court que les autres, monsieur Brass.

— Oh! ce n'est rien; absolument rien : nous le

soutiendrons avec un tasseau. Je vous dirai que personne ne s'entend à faire un marché aussi bien que miss Brass.

— Vous plaira-t-il de vous taire? — s'écria sa sœur ; — comment voulez-vous que je puisse travailler, si vous bavardez toujours?

— On ne sait jamais de quelle humeur vous êtes, miss Brass! Tantôt vous parlez sans cesse, tantôt...

— En ce moment je suis en humeur de travailler, monsieur Brass, ainsi ne m'interrompez pas ; et ne dérangez pas le jeune homme ; je vous réponds qu'il n'a pas envie d'en faire trop.

Le procureur n'osa répliquer , et ils travaillèrent quelque temps en silence. M. Swiveller s'endormit, et ce fut le son aigre de la voix de miss Sally qui l'éveilla.

— Savez-vous bien , monsieur Brass, disait-elle, — que notre locataire n'est pas encore levé, — qu'on ne l'a ni vu ni entendu depuis qu'il s'est couché hier dans l'après-midi?

— Eh bien, madame, je suppose qu'il peut dormir tranquillement, si bon lui semble, jusqu'à la fin de ses dix livres, — répondit Richard.

— Je commence à croire qu'il ne s'éveillera jamais, — répliqua miss Sally.

— C'est une circonstance remarquable, — dit M. Brass; — réellement très remarquable. — M. Richard, s'il arrivait que cet homme se fût pendu au ciel de son lit, ou qu'il fût mort par suite de quelque autre accident, vous aurez soin de vous souve-

nir qu'il vous a remis ce billet de dix livres comme paiement anticipé sur un loyer de deux ans. — Vous feriez bien d'en prendre note, afin de ne pas oublier d'en faire mention, si vous étiez appelé devant le juge coroner, quand il fera l'enquête.

M. Swiveller prit une grande feuille de papier blanc, et y écrivit une ou deux lignes dans un coin.

— On ne peut prendre trop de précautions, — continua M. Brass, qui avait quitté son siége pour se promener dans son étude; — il y a tant de perversité dans ce monde! — Ah! voilà votre déposition, — ajouta-t-il, quand Richard lui apporta ce qu'il venait d'écrire; — fort bien. — Mais ce gentleman ne vous a-t-il pas dit autre chose?

— Non.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur Richard?

— Complétement.

— Pensez-y de nouveau, monsieur Richard. — Le gentleman qui hier après midi a loué de vous, mon représentant, les deux chambres du premier étage de cette maison, et qui a apporté avec lui une malle énorme et pesante, ne vous a-t-il dit rien de plus que ce que vous venez d'écrire?

— Vous parlez comme un sot! — s'écria miss Sally.

Swiveller la regarda, regarda ensuite M. Brass, et répéta : — Non.

— Diable, monsieur Richard, vous avez l'esprit bien bouché! Ne vous a-t-il rien dit sur ce qu'il dé-

sirait que devînt après sa mort tout ce qui est contenu dans cette malle?

— A la bonne heure, — dit miss Brass, faisant un signe d'approbation à son frère; — c'est en venir au fait plus clairement.

— Vous a-t-il dit, par exemple, — faites bien attention que je n'affirme pas qu'il vous l'ait dit; je ne veux qu'aider votre mémoire; — vous a-t-il dit, par exemple, que s'il lui arrivait quelque chose pendant qu'il logerait chez moi, il voulait que tout ce qui serait à lui dans l'appartement qu'il y occuperait, m'appartînt en récompense des peines et embarras qu'il m'aurait occasionnés? Et n'est-ce pas aussi cette circonstance qui vous a porté à l'accepter en mon nom pour locataire?

— Certainement non, — répondit Richard.

— Monsieur Richard! — s'écria Brass en lui lançant un regard de mépris et de mécontentement, — vous vous êtes mépris sur votre vocation; vous ne serez jamais procureur.

— Quand vous vivriez mille ans, — ajouta miss Sally.

Le frère et la sœur, d'accord en ce moment, prirent chacun une prise dans la petite tabatière d'étain, et il ne se passa rien de nouveau jusqu'à trois heures, instant où M. Swiveller devait quitter l'étude pour aller dîner, et qui lui parut trois semaines à arriver. Il partit dès que le premier coup sonna, et il rentra au dernier coup de cinq heures.

— Eh bien, monsieur Richard, — dit Brass, — cet homme n'est pas encore levé. Rien ne peut l'éveiller. Que faut-il faire?

— Le laisser dormir, monsieur.

— Mais il a déjà dormi vingt-six heures ! — Nous avons traîné sur sa tête au second les commodes et les chaises, — frappé à tour de bras à la porte de la rue, — fait dégringoler deux ou trois fois la servante sur l'escalier; — tout a été inutile.

— Ne pourrait-on pas prendre une échelle, et monter chez lui par la fenêtre?

— Elle donne sur la rue ; tout le voisinage prendrait l'alarme.

— On peut monter sur le toit de la maison, et descendre dans sa chambre par la cheminée.

— Excellente idée! Il ne s'agit, — dit M. Brass, les yeux fixés sur Swiveller, — que de trouver un ami qui nous soit assez dévoué pour l'exécuter. — Je pense que cela ne serait pas aussi désagréable qu'on pourrait le croire.

Swiveller, faisant la sourde oreille à cette proposition indirecte, M. Brass dit qu'il fallait monter en corps au premier étage. L'amazone monta la première, ayant en main une grosse sonnette pour carillonner à la porte du locataire; Richard la suivait, armé de son siége et de la règle; le procureur formait l'arrière-garde.

— On ne voit que les rideaux du lit, — dit M. Brass, l'œil appliqué au trou de la serrure. — Est-ce un homme robuste, monsieur Richard?

— Très robuste, — répondit Swiveller, plaçant son tabouret à côté de la porte, montant dessus, et battant les panneaux avec la règle.

— Il serait fort désagréable qu'il se précipitât tout-à-coup hors de sa chambre, — reprit M. Brass. — Ce n'est pas que je le craigne; mais, comme maître de la maison, je dois observer les lois de l'hospitalité. — Et en parlant ainsi, il recula vers l'escalier.

Pendant ce temps, la sonnette et la règle continuaient leur tapage à la porte. Elle s'ouvrit tout-à-coup, et le gentleman s'y montra, tenant à chaque main une de ses bottes, comme pour les jeter à la tête de ceux qu'il voyait descendre précipitamment l'escalier. Swiveller, toujours perché sur sa chaise, s'était collé contre la muraille, espérant que le locataire poursuivrait le procureur et sa sœur sans l'apercevoir. Mais, en arrivant à la première marche de l'escalier, celui-ci parut changer d'avis, et se retournant pour rentrer dans sa chambre, il vit M. Swiveller.

— Est-ce vous qui faites à ma porte ce tapage infernal? — lui demanda-t-il.

— Je n'ai fait que ma partie dans un trio, monsieur.

— Comment avez-vous eu cette audace?

— Mais, monsieur, convient-il à un gentleman comme vous de dormir vingt-six heures de suite, au risque de troubler la tranquillité d'une famille aimable et vertueuse?

— Et en quoi mon sommeil la troublait-il?

— Nous craignions que vous ne fussiez mort, monsieur, ou que vous n'eussiez besoin de secours. C'était par intérêt pour vous. — D'ailleurs, je vous dirai, monsieur, que lorsqu'un locataire passe dans son lit le double du temps qu'on prend ordinairement pour le sommeil, notre usage est de lui faire payer double loyer.

— En vérité!

— Assurément, monsieur. Cela use doublement les matelas, les draps et les couvertures.

Au lieu de se mettre encore plus en colère, le gentleman regarda fixement Swiveller, et partit d'un grand éclat de rire. Richard, charmé de le voir de bonne humeur, sourit à son tour, et lui exprima son espoir qu'il ne garderait plus le lit si long-temps.

— Suivez-moi ici, impudent que vous êtes, — dit le gentleman en rentrant dans sa chambre.

Richard lui obéit; mais il emporta sa règle par mesure de précaution, et il s'en applaudit en le voyant fermer sa porte au double tour dès qu'il fut entré.

— Vous boirez bien quelque chose? — lui dit le gentleman en lui faisant signe de s'asseoir.

— J'ai bu mon verre de grog après mon dîner, — répondit Richard; — mais si vous avez quelque chose sous la main, je vous tiendrai volontiers compagnie.

Sans lui répondre, le gentleman ouvrit sa grande malle, y prit une espèce de temple d'un métal brillant comme de l'argent, et le plaça avec soin sur la table, tandis que Swiveller suivait tous ses mouvements. Ouvrant successivement différentes portes qui semblaient donner entrée dans autant de chambres du temple, il mit un œuf dans l'une, du café en poudre dans l'autre, du lait dans une troisième, de l'eau dans une quatrième, et dans la dernière une tranche de bœuf placée sur un petit plat d'étain de forme oblongue. Prenant ensuite une allumette phosphorique, il alluma une lampe à l'esprit-de-vin, placée dans un tiroir sous le temple, dont il ferma ensuite toutes les portes. Au bout d'un temps fort court, il les rouvrit, et en tira successivement du lait et du café bien chaud, un œuf à la coque, et la tranche de bœuf dont le fumet était appétissant. En tirant enfin un petit pot plein d'eau bouillante, il le plaça devant Swiveller, prit dans sa malle une bouteille et un sucrier, et lui dit : — Voici de l'eau, du sucre, d'excellent rhum : faites le mélange comme il vous plaira. — Après quoi, il se mit à déjeuner tandis que Richard préparait son breuvage.

— Le maître de cette maison est procureur, à ce que je crois?

Richard ne répondit que par un signe de tête affirmatif, car il goûtait son grog, qui lui parut délicieux.

— Et la maîtresse du logis, qu'est-elle?

— Un dragon femelle.

— Sa femme ou sa sœur?

— Sa sœur.

— Tant mieux pour lui, il peut s'en débarrasser quand il le voudra. — Quant à moi, jeune homme, j'aime à vivre à ma fantaisie, — à me coucher et à me lever quand bon me semble, — à entrer et sortir quand cela me plaît, — à n'être ni questionné, ni espionné. A ce dernier égard, les servantes sont le diable! — je crois qu'il n'y en a qu'une ici?

— Et qui est très petite.

— Eh bien, ce logement me conviendra, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Ce sont des requins?

Richard fit un signe d'assentiment, et vida son verre.

— Faites-leur connaître mon humeur; c'est tout ce qu'ils ont besoin de savoir. S'ils cherchent à en savoir davantage, c'est me donner congé de cet appartement, et ils perdront un bon locataire. — Il est bon de s'entendre sur tous ces points une fois pour toutes. — Bonjour.

— Pardon, monsieur, — dit Swiveller, voyant le locataire se lever pour lui ouvrir la porte, — « Quand celui qui t'adore, a seulement laissé son nom...! »

— Que voulez-vous dire?

— C'est un passage de poésie que je voulais vous citer, monsieur, pour vous donner à entendre qu'il est bon que nous sachions votre nom. Si, par exemple, il arrivait pour vous des lettres ou des paquets....

— Il n'en arrivera point.

— Si quelqu'un venait pour vous voir....

— Personne ne viendra.

— Si quelque méprise avait lieu, faute de savoir votre nom, monsieur, j'espère que vous ne direz pas que c'est ma faute.—« Oh ! ne blâmez pas le barde qui.... »

— Je ne blâmerai personne, — s'écria le gentleman avec un ton d'irascibilité qui fit que M. Swiveller sauta hors de la chambre, dont la porte fut fermée aussitôt.

De retour dans l'étude, M. Brass et sa sœur l'assaillirent de questions sur sa longue entrevue avec leur locataire. Il ne se fit pas presser pour satisfaire leur curiosité, mais il entra plus d'imagination poétique que de vérité dans le compte qu'il leur rendit. Il leur dit que la grande malle contenait un assortiment de tout ce qu'il y avait de plus délicat en nourriture solide, et des échantillons de tous les meilleurs vins du monde; que leur locataire avait en outre une espèce de cuisine portative dans laquelle il avait vu un aloyau pesant au moins six livres parfaitement cuit en deux minutes et demie, et de l'eau froide bouillir en moins de temps qu'il n'en

faudrait pour faire un clin d'œil. De tout cela il conclut que le gentleman était un sorcier, ou un grand chimiste qui ne pouvait manquer de faire honneur au toit sous lequel il logeait, et d'assurer une nouvelle distinction au nom de Bevis-Marks.

CHAPITRE XXXVI.

Après avoir occupé quelques semaines son appartement, le locataire continuait toujours à ne vouloir avoir aucun rapport direct avec M. Brass et sa sœur, et Richard Swiveller était invariablement son seul moyen de communication avec eux. Mais comme il était à tous égards un excellent locataire; qu'il payait comptant, d'avance, et sans marchander, tout ce dont il avait besoin, M. Swiveller devint imperceptiblement un personnage plus important dans la famille par suite de l'influence qu'on lui supposait sur cet être mystérieux, dont lui seul avait le droit d'approcher.

Si pourtant il faut dire la vérité, les entrevues de M. Swiveller lui-même avec cet inconnu étaient infiniment froides et réservées; mais comme il ne revenait jamais d'une de ces conférences laconiques sans citer quelque expression flatteuse, comme — Swiveller, je sais que je puis compter sur vous; — Swiveller, je suis votre ami, je n'hésite pas à vous le dire ; et d'autres phrases familières et confidentielles, qu'il disait lui avoir été adressées par le gentleman, le frère et la sœur n'avaient pas le moindre doute que ce ne fût la vérité.

Mais indépendamment de cette popularité, il y en avait un autre qui promettait de rendre plus agréable sa position dans cette maison.

Le fait est qu'il avait, sans le chercher, trouvé le chemin des bonnes grâces de miss Sally. Cette aimable vierge, s'étant accrochée depuis sa plus tendre enfance au tablier de Thémis, ne s'étant soutenue qu'avec cette aide, et n'ayant appris à marcher seule que dans les sentiers de la jurisprudence, s'était fait remarquer, étant encore enfant, par son adresse à jouer le rôle d'huissier, frappant sur l'épaule d'une de ses compagnes pour lui anoncer qu'elle était sa prisonnière; la conduisant dans une prison formée par quatre chaises; faisant une saisie dans la petite chambre de sa poupée, et dressant un inventaire exact de tout ce qui s'y trouvait. Tels avaient été les jeux de sa jeunesse, et les premiers degrés par lesquels elle s'était élevée jusqu'à devenir la colonne et l'appui de l'étude de son frère.

M. Swiveller parut à ses yeux quelque chose de nouveau, et dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence; il était parvenu à introduire une sorte de gaiet édans l'étude du procureur, quand il y était seul. Une fois miss Sally le surprit tandis qu'il s'amusait à faire voltiger en l'air trois oranges qu'il retenait successivement de la même main à mesure qu'elles tombaient. Il s'attendait à être grondé, mais elle admira son adresse et se mit à sourire. Se trouvant encouragé, il fit d'autres tours

de dextérité auxquels elle prit intérêt, et quand elle se trouvait seule avec lui, elle était la première à l'engager à se distraire ainsi du travail de la plume. Une sorte d'amitié naquit ainsi entre eux ; il en vint insensiblement à la regarder du mêmeœ il qu'il aurait regardé tout autre clerc. S'il achetait du fruit ou de la bière de gingembre, il lui en offrait sa part, et elle l'acceptait sans scrupule. De son côté elle faisait souvent une bonne partie de la tâche de Swiveller, et celui-ci l'en remerciait en lui disant qu'elle était une bonne diablesse, et en lui en donnant une bonne tape sur le dos.

Une circonstance occupait souvent l'esprit de Richard Swiveller. La petite servante, semblable à un gnome, restait toujours ensevelie dans les entrailles de la terre; jamais elle ne sortait de sa cuisine souterraine que lorsque le locataire sonnait ou qu'on frappait à la porte. Elle était aussi sale un jour que l'autre; jamais elle ne se mettait à une fenêtre; jamais elle ne s'arrêtait à la porte. Il fallait donc qu'elle eût beaucoup d'ouvrage, et il se demandait quelquefois si elle trouvait le temps de manger.

— Il est inutile de le demander au dragon femelle, — pensa-t-il; — une telle question mettrait probablement fin à nos relations amicales. — Mais n'ai-je pas tort de l'appeler un dragon femelle? N'est-ce pas plutôt une espèce de sirène? Je la soupçonne d'avoir la peau couverte d'écailles. Ce-

pendant, les sirènes aiment à se regarder dans un miroir, et je ne crois pas que miss Brass ait grand plaisir à s'y voir; on les représente se peignant les cheveux, et je doute qu'un peigne ait jamais touché les siens.— Non, non, c'est un dragon femelle.

— Où allez-vous donc? — lui demanda-t-il un jour à l'instant où, après avoir essuyé sa plume à sa robe verte, suivant sa coutume, elle se levait de son siége.

— Je vais dîner, — répondit-elle.

— Dîner, — pensa Richard; — je voudrais bien savoir si la petite servante dînera aussi.

Il vit entrer miss Brass dans une chambre à la suite de l'étude, où son frère et elle prenaient leurs repas. Au bout de quelque temps, il l'entendit en sortir par une porte donnant sur le passage, et descendre par l'escalier de la cuisine. — Par Jupiter! — pensa-t-il, — c'est le moment, ou jamais : elle va lui donner sa ration.

Il la suivit sans bruit jusqu'à la porte de la cuisine, qu'elle laissa entr'ouverte, et prenant ses précautions pour ne pas être aperçu, il vit tout ce qui s'y passa. C'était une chambre basse et humide et dont les murs étaient délabrés; des gouttes filtraient entre les douves d'un vieux tonneau servant de réservoir pour l'eau, et un chat maigre et affamé les lapait à mesure qu'elles tombaient. La cave au charbon, la caisse aux chandelles, tout, jusqu'à la boîte à sel, était fermé avec un cadenas. Une

fourmi n'aurait pu trouver de quoi dîner dans cette cuisine. La petite servante était debout en toute humilité devant miss Sally, la tête penchée sur sa poitrine. Celle-ci tenait en main un plat contenant les restes froids d'une épaule de mouton qui était à son troisième jour, et le mettant sur une table, elle cria à la servante : — N'en approchez pas, car je sais qu'il n'en resterait bientôt plus rien.

Elle tira de sa poche la clef du garde-manger, en tira une assiette sur laquelle étaient deux ou trois pommes de terre cuites dans l'eau, restant de la veille, et les mit devant la petite servante avec un morceau de pain aussi dur qu'il était noir, et lui dit : — Asseyez-vous, et mangez. — Prenant ensuite un grand couteau à découper, elle coupa avec beaucoup de dextérité une tranche de mouton très mince, d'environ deux pouces carrés, et la lui présentant à la pointe du couteau, elle lui dit : — Vous voyez cela! prenez et mangez; et ne dites jamais qu'on ne vous donne pas de viande ici.

— En voulez-vous davantage? — lui demanda-t-elle, dès que la pauvre servante eut avalé cette bouchée de mouton.

— Non, — répondit faiblement la malheuseuse créature. — Il était évident qu'elle avait appris quelle réponse elle devait faire.

— Ne vous avisez donc jamais de dire qu'on vous met ici à la ration, puisqu'on vous y offre plus que vous ne pouvez manger.

A ces mots, miss Sally renferma le reste de l'épaule de mouton dans le garde-manger, le ferma au cadenas et en remit la clef dans sa poche, tandis que la petite servante mangeait tranquillement le reste de ses pommes de terre. Mais en se retournant, soit qu'elle fût furieuse de la voir encore manger de bon appétit, soit qu'elle eût quelque sujet de mécontentement sérieux, le dragon femelle, comme l'appelait M. Swiveller, tomba sur elle à poings fermés, et la battit au point que sa victime ne put s'empêcher de crier, quoique d'une voix retenue, et comme si elle eût craint d'être entendue. Miss Brass prit alors une prise de tabac, et remonta l'escalier à l'instant où Richard rentrait dans l'étude.

CHAPITRE XXXVII.

—

Parmi les autres singularités du locataire de M. Brass, — et il n'en manquait pas, — était un goût aussi extraordinaire que prononcé pour les marionnettes. Du plus loin qu'il entendait la voix perçante et si facile à reconnaître de Polichinelle, il quittait son appartement à la hâte, courait dans la direction d'un son si agréable à ses oreilles, et ramenait en triomphe dans Bevis-Marks les entrepreneurs du spectacle, les acteurs, le théâtre, et même les spectateurs, car il était toujours escorté d'une foule d'enfants qui poussaient des cris et des acclamations, au grand mécontentement des habitants de ce quartier paisible. Pendant qu'on faisait les préparatifs du spectacle en face de sa fenêtre, il remontait dans son appartement, se mettait à sa croisée, et assistait à la représentation. Lorsqu'elle était terminée, il faisait monter chez lui les hommes habiles dont la voix éloquente avait fait parler leurs acteurs, les régalait de rhum ou d'eau-de-vie, et causait avec eux quelquefois un bon quart d'heure, tandis que les enfants continuaient leur vacarme dans la rue, et attendaient avec impatience que le théâtre portatif se remît en marche, afin de

le suivre et d'assister à une seconde représentation.

Une pareille scène, qui se renouvelait tous les jours, et souvent même plusieurs fois dans la journée, mécontentait M. Brass plus que personne. Il lui aurait été facile d'y mettre fin en congédiant son locataire, mais son intérêt s'y opposait, et il préférait supporter cet inconvénient.

— Allons, — dit M. Brass une après-midi, — voilà deux jours que nous n'avons pas eu de Polichinelle. Je commence à espérer qu'il les a vus tous.

— Pourquoi l'espérez-vous? — demanda sa sœur; — quel mal vous font-ils?

— Quel mal? N'est-ce pas un mal d'avoir les oreilles déchirées par des glapissements insupportables; — d'être distrait de ses occupations par les cris et les acclamations d'une centaine d'enfants; — d'avoir la rue obstruée par toute la canaille des environs; — de ne pouvoir... Allons! en voici encore un autre! — Oui, je reconnais les aigres accents de cette voix infernale.

Au même instant, la porte de l'appartement du locataire s'ouvrit; on l'entendit descendre précipitamment l'escalier, sortir de la maison, et on le vit passer devant la croisée, sans chapeau, et courant à toutes jambes.

— Si je savais qui sont ses parents, — s'écria M. Brass, — qu'ils voulussent le faire interdire, et qu'ils me chargeassent d'obtenir la sentence d'interdiction, je courrais volontiers le risque d'avoir

mon appartement vacant quelques semaines. — Et, à ces mots, il prit sa canne et son chapeau, et se précipita hors de la maison pour se soustraire à la scène bruyante qui allait commencer.

M. Swiveller, qui était grand amateur, sinon de Polichinelle, du moins de tout ce qui pouvait faire diversion à l'ennui d'avoir à copier sans cesse des pièces de procédure, s'approcha de la fenêtre, et miss Brass l'y suivit. Les vitres étant couvertes de poussière, il prit le mouchoir de soie jaune qui couvrait les cheveux plus jaunes encore de la belle Sally, et s'en servit pour l'essuyer; ce qu'elle ne trouva pas mauvais, car il l'avait habituée à le voir s'en servir pour des usages semblables.

Cependant la foule arriva, et pendant qu'on faisait les préparatifs d'usage en face de la maison de M. Brass, le locataire y rentra, et se plaça aux premières loges, c'est-à-dire à sa croisée, pour voir le spectacle. La représentation eut lieu avec les applaudissements ordinaires, et dès qu'elle fut terminée, le gentleman fit signe aux deux artistes dramatiques de monter chez lui.

— Tous les deux, — s'écria-t-il de sa fenêtre, en voyant qu'un seul, petit homme ayant de l'embonpoint, se disposait à entrer dans la maison ; — J'ai besoin de vous parler à tous deux.

— Venez donc, Tommy, — dit le petit homme à son compagnon.

— A quoi bon? — répondit l'autre d'un ton brusque; — je ne suis point parleur.

— Ne voyez-vous pas que le gentleman a une bouteille à la main?

— Que ne le disiez-vous tout de suite? — Allons, avancez donc! Voulez-vous faire attendre le gentleman toute la journée?

En parlant ainsi, M. Thomas Codlin poussa de a main son compagnon, M. Harris, autrement dit Short ou Trotters; passa devant lui, et entra le premier dans la chambre du gentleman.

— Eh bien, braves gens, — dit celui-ci, — vous vous êtes fort bien acquittés de votre tâche. — Dites au petit homme qui est derrière vous de fermer la porte.

— Fermez donc la porte, — dit Codlin à Short d'un ton bourru. — Vous auriez pu savoir que le gentleman désirait qu'elle fût fermée, sans lui donner la peine de le dire.

— Excusez le ton brusque de mon ami, monsieur, — dit Short en la fermant. — J'espère qu'il n'y a pas de lait dans votre appartement, car son humeur aigre le ferait tourner.

— Vous boirez bien un verre de rhum? Asseyez-vous.

Short et Codlin se regardèrent, et parurent hésiter à s'asseoir. Enfin, ils s'assirent chacun sur le bord d'une chaise, et acceptèrent le rhum qui leur fut présenté.

— Vous avez le visage bruni par le soleil. Avez-vous voyagé?

— Oui, monsieur, — répondit Short. — Et Codlin confirma cette réponse par un signe de tête accompagné d'un gémissement, comme s'il eût encore senti sur ses épaules le poids de son théâtre.

— Vous avez fréquenté les foires, les marchés, les courses, sans doute?

— Oui, monsieur; nous avons parcouru presque tout l'ouest de l'Angleterre.

— J'ai parlé à des hommes de votre profession qui avaient été dans l'Est, dans le Nord, dans le Midi; mais je n'en avais encore rencontré aucun qui eût été cette année dans l'Ouest.

— C'est notre tournée ordinaire chaque été, monsieur. Mais, cette année, nous avons eu à passer des journées bien dures à marcher par la pluie et dans la boue, et bien souvent sans gagner un penny.

— Oui, monsieur, — dit son compagnon; — et qu'il fasse chaud ou froid, sec ou mouillé, c'est moi, c'est Tom Codlin qui en souffre; mais il ne faut pas qu'il se plaigne; oh non! il n'y a que Short qui en ait le droit. Tout ce qu'il y a de plus pénible est le partage de Tom Codlin, et on lui reproche d'avoir de l'humeur.

— Je ne dis pas que Tom Codlin me soit inutile, — reprit Short; — mais il n'a pas toujours les yeux ouverts. Il s'endort quelquefois. — Avez-vous oublié les dernières courses?

— Ne finirez-vous jamais de m'asticoter? — répliqua Codlin. — Est-il probable que je fusse endormi quand je ramassais d'un seul coup cinq schellings dix pence? Je veillais à ma besogne, et je ne pouvais avoir toujours les yeux attachés sur un vieillard et une jeune fille. Au surplus, vous ne les avez pas mieux gardés que moi, et vous n'avez rien à me reprocher.

Les yeux du gentleman s'étaient animés pendant que Codlin parlait ainsi. — Vous êtes les deux hommes dont j'ai besoin, — s'écria-t-il, — et que j'ai inutilement cherchés jusqu'ici. Où sont le vieillard et la jeune fille dont vous parlez?

— Monsieur! — dit Short, hésitant et regardant son compagnon.

— Le vieillard et sa petite fille qui voyageaient avec vous, où sont-ils en ce moment? — Parlez! Votre peine ne sera pas perdue; vous serez récompensés mieux que vous ne pouvez vous l'imaginer. Vous dites qu'ils vous ont quittés, et il paraît que c'est aux courses dont vous venez de parler. — On a suivi leurs traces jusque là, et en cet endroit on les a perdus de vue. Pouvez-vous me donner un fil pour les retrouver?

— Eh bien, Tommy, ne vous ai-je pas toujours dit qu'on ferait des recherches après ces deux voyageurs?

— Il ne fallait pas être grand sorcier pour cela. N'ai-je pas toujours dit que cette aimable enfant

était la créature la plus intéressante que j'eusse jamais vue. Je crois encore l'entendre dire : — Codlin est mon ami; — Short est un brave homme; mais c'est Codlin qui est mon ami.

— Juste ciel! — s'écria le gentleman en se promenant dans sa chambre, — n'ai-je donc réussi à trouver ces deux hommes que pour découvrir qu'ils ne peuvent me donner ni aide ni renseignements!

— Un instant! — s'écria Short. — Un homme nommé Jerry... Vous connaissez Jerry, Codlin?

— Ne me parlez pas de Jerry! — Je me soucie de Jerry comme d'une prise de tabac, quand je pense à cette chère enfant. — Oui, elle m'appelait toujours son ami Codlin. Une fois même elle m'a appelée papa Codlin. — Les larmes m'en viennent aux yeux quand j'y songe. — Et, en parlant ainsi, il se les essuya avec la manche de son habit.

— Oui, monsieur, — reprit Short, — un homme nommé Jerry, qui a une troupe de chiens dansants, m'a dit qu'il avait vu le vieillard en question attaché à une exhibition de figures de cire. Comme nous allions d'un autre côté que celui d'où il venait, je ne lui ai demandé ni où ni quand il l'avait rencontré; mais je puis lui demander des renseignements si vous le désirez.

— Cet homme est-il à Londres?

— Non, monsieur; mais il doit y arriver demain matin, et il loge dans la même maison que nous.

— Amenez-le moi. — Tenez, voici un souverain pour chacun de vous; et si vous pouvez m'aider à retrouver ce vieillard et sa petite-fille, je vous en donnerai vingt autres. Revenez me voir demain, et ne parlez à personne de cette affaire. — A présent, donnez-moi votre adresse, et retirez-vous.

Short lui donna son adresse; et, après que son compagnon et lui furent partis, le gentleman, l'esprit fort agité, se promena dans sa chambre à grands pas pendant deux bonnes heures au-dessus des têtes de M. Swiveller et de miss Sally, qui ne savaient que penser de cette longue promenade.

FIN DU TOME PREMIER.

1 aune drap de ...
2 aunes 1/2 toille a 3# 10
pour avoir fait une redingotte de drap a poil
plus fait un gilet velour

payé

90
45
450
360
40.50